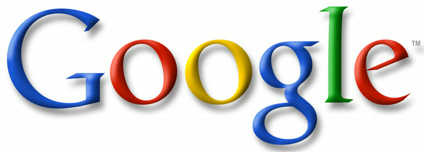







C T



<3662642076001 1



C. Vanloo. Equer Pinx.

Qui que tu sois Voici ton Maître ;
Il l'est, le fut, où le doit être .

L'ART D'AIMER,

ET

LE REMEDE D'AMOUR,

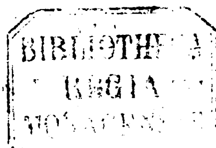
TRADUCTION D'OVIDE,

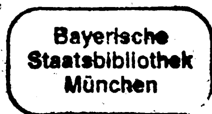
ORNÉE DE FIGURES.



A AMSTERDAM,

M. DCC. LI.





AVERTISSEMENT.

IL eſt ſi difficile d'annoncer une Verſion d'Ovide, ſans être tenté de diſcourir ſur le mérite de l'Original, qu'on doit nous tenir preſque autant de compte de ce que nous nous abſtiendrons de dire, que de toute l'érudition dont nous pourrions ennuyer le Lecteur. C'eſt renoncer ſans doute à des avantages que les Editeurs ne négligent guéres : mais ceux qui entendent la Langue d'*Ovide*, n'ont pas beſoin de nos Réflexions, pour ſentir les beautés de ſes écrits ; & ceux pour qui les Traductions ſont faites, pourroient nous ſoupçonner d'enthouſiaſme.

L'ART D'AIMER, que de bons Critiques regardent comme le chef-d'œuvre d'*Ovide*, a pourtant eu ſes Cenſeurs (*a*). Ceux qui n'ont point le goût de l'Antiquité, & qui ramenent tout au leur propre, ou au

(*a*) L'Auteur d'un nouvel *Art d'Aimer*, qui parut il y a quelques années, eſt un de ceux qui a le plus maltraité *Ovide*. Mais quand il n'auroit pas pris tant de ſoin de nous informer de ſa grande jeuneſſe, la hardieſſe, ou plûtôt la témérité de ſa cenſure décéloit aſſez le jeune homme.

génie plus compassé des Modernes, trouvent cet Ouvrage peu Didactique, & trop décousu. Ils sont blessés de toutes les digressions du Poëte, & ne lui passent ni l'érudition qu'il répand avec excès, selon eux, ni l'usage trop fréquent qu'il fait de la Fable. Les Partisans d'*Ovide* au contraire apperçoivent dans l'*Art d'Aimer* plus de méthode, qu'il n'y en a dans aucun autre écrit des Anciens; & à l'exception de quelques Peintures, ou d'un petit nombre d'expressions qu'on ne peut véritablement justifier, tout le reste est précieux pour des gens qui font leur étude de l'Antiquité, & tourne au profit de leur érudition. C'est-là qu'on retrouve en effet & les mœurs de Rome, & presque tous les usages de la vie civile d'un peuple toujours intéressant; ensorte que cet Ouvrage est pour nous une source de découvertes littéraires. Telle est l'idée générale qu'on peut se former de l'*Art d'Aimer d'Ovide*, & tel est le fruit qu'on en peut tirer.

Mais pour ne parler que des agrémens de ce Poëme, quel écrit plus rempli de graces, & de ces traits fins, délicats, naïfs, *qui disent & ne disent pas*, comme s'exprime *La Fontaine*? La seule matiere de cet Ouvrage intéressoit trop l'imagination, pour ne pas

exciter vivement la nôtre, & peu de Livres ont été plus souvent traduits en François. Nous en avons nombre de versions, en prose & en vers, dont on peut voir le détail dans le sixiéme Tome de la *Bibliotheque Françoise* du Laborieux & sçavant *Abbé Gouget*. Il est vrai qu'on n'en peut presque lire aucune, & qu'elles soutiennent toutes fort mal la réputation de l'Ecrivain de Rome. Aussi n'est-ce pas une petite entreprise que de faire parler notre langue au Poëte le plus spirituel & le plus galant du siécle d'Auguste. Je ne sçai même, si, pour traduire un Auteur du caractere d'*Ovide*, il ne faudroit pas être en quelque sorte identifié avec l'Amant de Corinne, je veux dire participer du tour facile de son esprit, & même un peu de sa complexion; en un mot sentir comme lui, ce qu'il n'exprimoit si bien, si heureusement, que parce qu'il sentoit, avant de penser. La difficulté de rencontrer un génie aussi conforme à celui d'*Ovide*, fait peut-être qu'on ne sçauroit esperer de voir ce Poëte aussi bien rendu, qu'il devroit l'être, pour être entendu de tous les Lecteurs.

On prétend néanmoins qu'il existe une très bonne Traduction en vers de l'*Erototechnie* Latine; & si elle est réellement de

l'Ecrivain que l'on nomme, du gracieux & délicat Chantre de *Claudine*, j'ose le dire, au hazard de citer encore,

J'attends tout de l'Auteur, encor plus du Sujet.

Mais tant que nous serons privés de cet aimable Ouvrage, nous aurons lieu de nous plaindre de la foiblesse, ou du peu de talent des Traducteurs d'*Ovide*. Il y a pourtant bien des ressources dans l'Emulation Françoise, & c'est elle qui a fait naître la nouvelle Version dont nous allons rendre compte.

Je ne bâtirai point de ces Romans Littéraires qu'on honore du nom *d'Anecdotes*, pour accréditer un écrit dont l'Auteur nous est inconnu. On se doute bien qu'une Traduction de l'*Art d'Aimer d'Ovide*, doit être l'Ouvrage d'un homme du monde, plûtôt que d'un sçavant. Car il ne suffit pas d'avoir du courage, pour entreprendre d'interpreter le *Précepteur de l'Amour*; il faut encore avoir le gout du plaisir.

On assure que c'est un écrit posthume; on ne peut en ce cas décider si l'Auteur y a mis la derniere main. Ce qu'on verra bien, c'est que le Libraire qui s'est chargé de l'impression, a fait de son mieux, & n'a pas

épargné la dépense. Quant à l'Ouvrage en soi, il me siéroit mal de le surfaire, ou de l'apprécier. On ne dicte point d'Arrêt à ses Juges ; & s'il est permis quelquefois de solliciter leur indulgence, on ne doit jamais prévenir ni leur équité ni leurs lumieres.



L'ART



ch. Eisen Inv. Gravé par Noël le Mire 1751.

L'ART D'AIMER

CHANT PREMIER.



OUS, qui, novice encor dans l'art de plaire aux Belles,
Ignorez les ſecrets qui font triompher d'elles
Mon but eſt leur défaite, & je viens vous armer;
Ecoutez mes leçons, & vous ſçaurez aimer.
L'Art gouverne un Vaiſſeau ſur les liquides plaines;
L'Art fait voler un Char; il en conduit les rênes:
C'eſt l'art à qui l'Amour doit ſes plus beaux exploits:
C'eſt par lui que la terre eſt ſoumiſe à ſes Loix.
Jadis Automedon fut Ecuyer habile;
Tiphis brava Neptune; & ſa ſcience utile
Du vaillant fils d'Eſon aſſura le retour.

A

Je ſuis Automedon & Tiphis en amour.
Je ſens d'un tel emploi le fardeau redoutable ;
Je connois cet Amour ; il eſt fier, intraitable :
Mais ce n'eſt qu'un enfant ; on peut le ramener :
Un âge encor ſi tendre eſt facile à tourner.
Chiron ſçavoit porter, par les ſons de ſa lire,
Dans le fils de Tethis, la douceur qu'elle inſpire :
Ce bras qu'accompagnoient & la mort & l'effroi
A d'un foible vieillard long-temps ſuivi la Loi ;
Cette main qui d'Hector devoit trancher la vie
S'eſt vuë au châtiment mille fois aſſervie :
Il eut Chiron pour maître ; & j'en ſers à l'Amour.
Ils ont d'un ſang divin tous deux reçu le jour :
Le Taureau ſous le joug voit ſa rage inutile ;
Le Courſier ſous le mords devient enfin docile.
Je veux te vaincre, Amour : à mes ordres ſoumis,
Tu traiteras bientôt tes ſujets en amis.
Plus tu m'as de tes traits fait ſentir la bleſſure,
Plus tu fus mon tiran ; plus ma vangeance eſt sûre.
Je ne veux point ici des faveurs d'Apollon :
Je renonce aux Lauriers de ſon ſacré vallon.
C'eſt ailleurs, que je puiſe aujourd'hui ma ſcience ;
Mes conſeils ſont les fruits de mon expérience.
O Mere des Amours, vien ſeule m'animer :
Dis moi ce qui fait plaire & ce qui fait aimer.
Quoique ma voix ici ne chante point le crime ;
Quoique tout mot impur ſoit banni de ma rime ;

Triste Séverité, qu'invoque la pudeur,
Fui; tu ne connois point une si belle ardeur.
Venus m'inspire ici : j'y chante ses mystéres,
Ses doux enchantemens, ses larcins volontaires.
Vous, qui n'avez jamais suivi ses étendars,
Et qui voulez tenter ses aimables hazards,
Voici le premier pas. Cherchez une Maîtresse
Digne de votre choix & de votre tendresse;
Attachez-vous ensuite à captiver son cœur;
Et sous les mêmes loix rangez votre vainqueur.
Vos feux sont-ils payés d'un succès favorable?
Fixez votre bonheur, & le rendez durable.
Voilà de mes leçons quel sera le sujet:
Voilà le but heureux de mon nouveau projet.
Aucun engagement ne vous retient encore?
Parmi tant de beautés aussi jeunes que Flore,
Votre cœur s'abandonne à des desirs naissans:
C'est là l'instant fatal. En garde sur vos sens,
Consultez, choisissez; prêt à rendre les armes,
Evitez de rougir sur l'objet de vos larmes.
Si votre choix est fait, dans des momens si doux,
Repetez mille fois : *je n'aimerai que vous.*
Le Ciel, pour vous l'offrir, n'ouvrira point la nue.
La route de la Biche au Chasseur est connue:
Il la cherche, il l'attend au milieu des Forêts,
Et malgré ses détours l'engage dans ses rêts.
Du cruel Sanglier il connoît la retraite:

Il marche vers son fort, il l'attaque, il le guette:
Le prudent Oiseleur choisit un arbre épais,
Qui puisse dérober & tenir ses filets.
Le Pêcheur attentif s'informe du rivage,
Profite du moment, que suit un long orage;
Il sçait, où sans frayeur repose le poisson;
Il prépare sa ligne & jette l'hameçon.
Guettez vous-même ainsi celle qui peut vous plaire;
Le plaisir & l'amour seront votre salaire.
Paris courut ravir, en franchissant les mers,
Helene, qui devoit armer tout l'Univers.
Le fils de Jupiter, le généreux Persée,
Ce Héros amoureux, de qui l'ame blessée
Le porta sans frayeur sur les bords Indiens,
Y délivre Andromede & brise ses liens.
Pour vous, né plus heureux, ce n'est point en Asie,
Que Venus vous attend: c'est dans votre Patrie.
Rome aujourd'hui rassemble & présente aux Amants
Tout ce que l'univers a d'objets plus charmants.
Voulez-vous n'attaquer que des beautés naissantes?
Vous y voyez fleurir leurs graces innocentes.
La Jeunesse formée a pour vous plus d'attraits,
Et dans tout son éclat vous en aimez les traits?
Quelle foule à vos yeux vient étaler ses charmes!
Le choix fait l'embarras: à qui rendre les armes?
Si d'un âge plus mûr & plus fait au plaisir

Le férieux vous plaît ; vous avez à choifir.
Leur troupe, croyez-moi, n'eft pas la moins nombreufe,
Et toujours à coup sûr eft la plus amoureufe.
Parcourez en Eté ces agréables lieux,
Dont l'ombrage procure un frais voluptueux ;
A grands flots s'y répand l'élite du beau monde :
Dès que Phœbus s'apprête à fe plonger dans l'onde,
Chacune vient briller & difputer les cœurs.
En eft-il qui réfifte à de fi doux vainqueurs ?
Lorfqu'aux Temples des Dieux on célebre leurs Fêtes,
L'Amour, ce Dieu jaloux d'étendre fes Conquêtes,
S'y trouve ; & le beau féxe, étalant fes appas,
Aime à ravir des vœux, qu'on ne lui portoit pas.
Entrez dans la retraite, où les Juifs fanguinaires
Effrayent les Romains par leurs fanglans myfteres :
Que les Autels d'Iris par vous foient reverés ;
Portez-y votre encens & vos pas affurés.
Cette tendre Déeffe, à Jupiter propice,
Reçoit des jeunes cœurs l'innocent facrifice ;
Et forçant la pudeur des timides efprits,
Leur donne des confeils, qu'autrefois elle a pris.
Jufques dans le Barreau ce Dieu porte fa gloire ;
Il y vient fur Thémis fignaler fa victoire :
Malgré les cris aigus, dont ce lieu retentit,
Le feu du plaidoyer fouvent s'y rallentit :

Pour le gain du procès qu'un regard lui suscite ;
La gravité du Juge à son tour sollicite.
La Déesse sourit, & se plaît à vous voir,
Grands Arbitres des Loix, implorer son pouvoir.
Hâtez-vous : le plaisir vous appelle au spectacle.
L'Amour sur cette Mer fait voile sans obstacle :
A qui suit les ardeurs, Voyage dangereux !
L'air, que l'on y respire, est un air amoureux :
Eh comment s'y sauver d'un aimable naufrage ?
Quelle foule, grands Dieux ! vient y braver l'orage !
Des dangers aussi doux, bien loin d'épouvanter,
Engagent tous les cœurs à courir les tenter.
Comme on voit au printemps, dans les vertes prairies,
Les Abeilles voler sur les plaines fleuries ;
L'Escadron bourdonnant fourmille dans les airs,
Va, revient, & s'applique à ses travaux divers :
D'un peuple de beauté la diligente adresse
Vient ainsi dans nos jeux ravir notre tendresse.
De tant d'objets brillants également surpris,
Mon oeil souvent ne sçait, à qui donner le prix.
Chacune vient pour voir, pour s'y montrer soi-même ;
Et toutes à l'envie ordonnent qu'on les aime.
Romulus le premier institua les jeux,
Quand, voulant le bonheur de nos premiers ayeux,

Et vanger le mépris des Provinces voisines;
A ses soldats oisifs il livra les Sabines.
Il annonce une fête; on vient de toutes parts;
Sur des lits de gazons les Spectateurs épars,
Admiroient dans ce temps un théâtre grotesque,
Et sans luxe approuvoient une scêne burlesque.
L'impatient Romain attend d'autres plaisirs :
D'un œil avide il suit l'objet de ses desirs.
Le signal est donné : sur la troupe attentive
Chacun court, & saisit son aimable captive.
Quelle frayeur ! Quel trouble ! où fuir ? point de secours.
Les Sabins & les Dieux sont impuissans & sourds.
Comme on voit dans les airs la tendre Tourterelle
Fuir un Aigle ennemi, qui s'élance sur elle;
Ou l'Agneau, qu'en plein champ presse un Loup ravisseur :
La Sabine en fuyant appelle un défenseur.
L'une tombe, & se plaint; l'autre vole à sa mere.
Que de cris ! de sanglots ! Quelle douleur amere !
Aucune ne revient de son saisissement.
Mais que dans peu l'Amour fait un grand changement !
» Pourquoi, dit le Soldat, pourquoi verser des larmes ?
» Tournez sur nous les yeux, & calmez vos allarmes.
» Nous sommes vos amants, & bientôt vos époux,

» Eſt-ce donc un malheur tant à craindre pour vous ?
On écoute ; au chagrin ſuccede enfin la joie :
Et les conſolateurs jouiſſent de leur proie.
Que tu ſçais, Romulus, livrer de beaux combats !
Fais en pour nous autant ; nous ſommes tes Soldats :
C'eſt au théâtre encor, que le cœur le moins tendre
Tombe dans les filets, que l'Amour ſçait lui tendre.
Ce lieu, qui des Courſiers couronne les travaux,
Le Cirque à vos deſſeins ouvre des champs nouveaux ;
C'eſt-là, qu'en liberté l'on entretient ſa Belle.
Le plus près qu'il ſe peut, placez-vous auprès d'elle ;
Cherchez l'occaſion d'entamer le diſcours ;
Le Spectacle préſent vous offre ſon ſecours :
Louez ceux qu'elle loue ; à ſes ſouhaits pour d'autres
Plein de zéle joignez adroitement les vôtres.
Vous-même réveillant ſon eſprit curieux,
Dites-lui quels ſujets vont occuper ſes yeux.
La pouſſiére, en volant, ſur ſes habits s'arrête :
Pour l'en ôter d'abord, que votre main ſoit prête.
Rien ſur eux n'eſt tombé, qui demande vos ſoins :
Qu'importe ? paroiſſez ne l'en ôter pas moins.
Ecartez, s'il ſe peut, les voiſins qui la preſſent ;

Qu'autour d'elle attentifs vos yeux toujours s'empressent.
Sa robe est mal placée : il faut l'arranger mieux.
En tout utile, ou non, soyez officieux.
Tels petits soins pour elle ont un charme invincible ;
Et son esprit léger y deviendra sensible.
J'ai vû d'un éventail le zéphir caressant
Au fond d'un cœur glàcé souffler un feu naissant.
Qu'un agréable rien devienne, en sa présence,
Le scrupuleux emploi de votre complaisance.
Tandis que dans l'Arêne un combattant vainqueur
Attire les regards de chaque spectateur :
Il voit ces fiers Lutteurs, dont la brutale rage
Ne se peut assouvir que par un grand carnage.
L'Amour, caché souvent dans les yeux des beautés,
Que le Spectacle attire en ces lieux fréquentés,
Porte dans tous les cœurs d'agréables atteintes ;
Les flammes de ce Dieu dans les regards sont peintes :
Chaque coup, quelquefois négligemment porté,
Du plus indifférent force la liberté.
Lorsque le Grand César, ce Vainqueur magnifique
Fit d'un combat naval voir la pompe publique ;
L'Etranger curieux, des bouts de l'Univers,
Se rassembla dans Rome à ces combats divers.
Dans cet auguste jour, les Belles triompherent :

A l'éclat de leurs yeux, nos ames s'enflammerent.
Ecoutez un ſecret, que je veux vous donner :
Céſar eſt prêt de vaincre ; & ſon bras va dompter
Et mettre ſous un joug, que tout le monde adore,
Les barriéres du jour, où ſe leve l'Aurore.
Que de rares beautés de ces fameux climats
Etaleront ici leurs ſéduiſans appas,
Et feront admirer, malgré la jalouſie,
Ces charmes, ces attraits, dont ſe vante l'Aſie !
Manes à la patrie & ſi chers & ſi doux,
Céſar veut vous vanger ; Craſſus, conſolez-vous.
Tibere va partir, armé de la vengeance ;
Et le Parthe cruel païra ſon inſolence :
Dans ſon ſang odieux il vole le noyer ;
Et du foudre d'Auguſte il va le foudroyer.
Peuple, qui le cheris, ne crains point pour ſon âge :
Il eſt jeune, il eſt vrai ; mais tu vois ſon courage :
Et parmi les Céſars, l'honneur du nom Romain,
L'avantage des ans eſt inutile & vain.
Ils naiſſent tous Héros, & leur premiere enfance
Voit conſommer en eux une illuſtre vaillance.
Hercule, en ſon berceau, de ſes puiſſantes mains
Etouffa deux Serpens, la terreur des humains :
Et toi, qui jeune encore montres ſur ton viſage
Des roſes & des lys le brillant avantage,
Tu vainquis, ô Bacchus. Ainſi, jeune Héros ;

Tu voles au danger & tu fuis le repos.
Tu reviendras bientôt; triomphant de l'Euphrate,
Recevoir tous nos voeux, seul plaisir qui te flate:
Tu conduiras au Cirque, après mille hauts faits,
Des Monarques aux fers & des Tirans défaits.
C'est-là, c'est-là qu'Amour par d'aimables défaites
Fera sur nos Romains mille & mille Conquêtes.
Dans ces rians Vallons renommés par leurs eaux,
Cupidon fait couler la source de nos maux;
L'aimable liberté de ces bords solitaires
Pour notre guérison les rend moins salutaires.
Faut-il vous indiquer tous les lieux, où l'Amour,
Environné des Jeux, tient sa riante Cour?
Dans ces Cercles galans, le triomphe des Belles,
Ce Souverain des coeurs blesse les plus cruelles.
Dans les bras de Comus, ce Dieu sûr de ses coups;
Frappe dans les festins de ses traits les plus doux.
N'allez point aux Buveurs disputer la victoire;
Buvez; mais en buvant cherchez une autre gloire:
Que Bacchus & l'Amour, l'un à l'autre soumis,
En s'y livrant la guerre, y soient toujours amis.
Dans ce charmant Nectar offert par une Belle,
L'Amour, ce Dieu badin aime à tremper son aile;
Il la secoue en vain, & prêt à s'en aller,
Cette humide liqueur l'empêche de voler.
Bacchus sçait disposer les coeurs à la tendresse:

Elle naît dans les feux d'une légere ivresse :
Quel séduisant plaisir, de noyer dans le vin
La noire inquiétude & le morne chagrin !
Sous le pampre on sent naître un riant badinage :
Le pauvre est riche alors ; le lâche a du courage ;
Et la naïveté, découvrant ses attraits,
Y vient développer ses innocens sécrets.
Le verre en main, chantant les plaisirs de la table,
L'on sent mieux d'un bel œil le trait inévitable :
Mais on peut s'y tromper ; ce n'est point aux flambeaux,
Qu'on prise justement les objets les plus beaux.
La nuit est pour Bacchus un tems propre à séduire :
Pour vous rendre, attendez que le jour vienne luire.
Lorsque Paris jugea les trois Divinités,
Et qu'il dit à Venus : *Venus, vous l'emportez* ;
Il voulut au grand jour tout voir sans résistance :
Le Soleil fut garand de sa juste sentence.
Parlerai-je de chasse ? en ces plaisirs charmans,
Mille beautés ont pris les cœurs de mille Amans :
Et tel part le matin en liberté parfaite,
Qui le soir de retour apperçoit sa défaite.
Apprenez, par quel art vous pourrez désarmer
La beauté, dont vos yeux se sont laissé charmer.
Jadis j'ai sçû fléchir les plus inéxorables :
Ovide vous apprend des secrets favorables.
A l'amour tôt ou tard se rendent tous les cœurs :

Formez bien votre attaque ; & vous serez vainqueurs.
Un fleuve impétueux, au milieu de sa course,
Pourroit plus aisément remonter vers sa source,
Qu'une tendre beauté résister au penchant,
Qui l'entraîne toûjours vers un nœud si touchant.
Eh ! comment résister à l'aimable caresse
D'un Amant enflammé, qui vivement la presse ?
C'est à vos seuls efforts, qu'on veut tout accorder :
Celle que vous craignez, s'apprête à vous céder.
Tout homme de Venus reconnoît la puissance :
Toute femme lui vouë égale obéïssance.
Leurs penchants sont pareils, & leurs sens enchantés
S'enivrent à l'envi des mêmes voluptés :
Mais l'un est mal à droit à voiler sa foiblesse ;
Pour nous cacher la sienne, ah, que l'autre a d'adresse !
N'offrons plus aux beautés l'hommage de nos feux ;
Nous les verrons voler & prévenir nos vœux.
Le Taureau sur ses pas fait mugir la Génisse,
Et le Cheval attend que la Jument hennisse.
L'homme en aimant se borne à quelque douce erreur :
La femme a des transports, que guide la fureur.
De ses déreglemens naissent les plus grands crimes :

Des nôtres les effets sont moins illégitimes.
Biblis aime Caunus, s'oubliant pour sa sœur :
Et sa mort trop funeste termine son erreur.
Plus furieuse encore, en sa triste avanture,
Myrrha trompe son Pere, & trahit la nature :
Elle est arbre, & déplore aujourd'hui ses malheurs ;
Son nom même est celui, que l'on donne à ses
pleurs.

Jadis le Mont Ida, dans sa sombre retraite,
Nourrissoit un Taureau d'une blancheur parfaite :
Des Troupeaux d'alentour il faisoit l'ornement ;
Chaque Génisse en lui veut trouver son Amant.
Pasiphaé le voit, ressent la même flamme ;
Des desirs monstrueux tirannisent son ame.
La Crete ne sçauroit à la postérité
Cacher de ce forfait l'horrible vérité.
Cette Reine en tous lieux suit son vainqueur su-
perbe,
D'une tremblante main lui présente son herbe.
Malheureuse ! Quoi, rien n'excite tes dégoûts ?
Une brute en ton cœur efface ton époux ?
En vain tu fais briller ta parure nouvelle,
Insensée ! A quels yeux veux-tu paroître Belle ?
Que te reviendra-t'il d'orner tes beaux cheveux ?
Des cornes sur ton front serviroient mieux tes
vœux.
Telle dans sa fureur s'emporte une Bacchante :

Dans les Champs, dans les Bois s'égare cette
Amante.
Combien de fois, blessant ses regards trop jaloux,
Une rivale heureuse enflâme son courroux!
Qu'on l'a prenne, dit-elle, & qu'on la sacrifie.
La voix de la nature en vain la justifie :
Pasiphaé n'entend que son dépit mortel,
Et veut en voir le cœur palpiter sur l'Autel.
» Meurs, dit-elle, & connois le seul objet que j'aime:
» Semblable à mon amour, ma fureur est extrême.
Europe est à ses yeux trop heureuse en Amant:
Mais le destin d'Yo lui paroît plus charmant.
Sa fureur rédoubloit : l'ingénieux Dédale
Soulagea par son Art cette flâme brutale;
Et, couvrant son beau corps d'un indigne orne-
ment,
Sçut tromper cet ingrat par ce déguisement.
Dans un bois imitant le corps d'une génisse,
Cette Amante à la fin conçut par artifice :
Bientôt le Minotaure, en paroissant au jour,
Ne publia que trop cet odieux amour.
Dieux! Qu'il est mal aisé que le cœur d'une
Belle
Ait pour son seul Epoux une flâme fidéle;
Et qu'il est difficile à ce sexe inconstant,
De fixer les desirs de son esprit flottant!
Si la Reine d'Argos n'eût brûlé pour Thieste,

Le Soleil, effrayé d'un ſpectacle funeſte,
N'eût jamais dans ſon cours retourné ſur ſes pas.
Scylla fit déteſter ſes coupables appas.
Agamemnon vainqueur fut vaincu par un crime;
D'une épouſe infidéle il devint la victime.
Phinée, à tes enfans pourquoi crever les yeux?
Sur toi vont retomber leurs tourmens odieux.
Ces forfaits, dont toujours a frémi la nature,
Des paſſions du Sexe étalent la peinture.
Un goût ſi dominant peut-il jamais changer?
L'Amour ſous ſes drapeaux eſt sûr de les ranger.
C'eſt en vain pour un temps qu'elles ſont les rebelles;
Tout trahit la fierté dans le cœur des plus Belles:
Et malgré les combats d'un chimerique honneur,
On ſouhaite avec vous le moment du bonheur.
En eſt-il une enfin, quand on ſçait bien s'y prendre,
Qui n'aime, en réſiſtant, à ſe laiſſer ſurprendre?
Qu'une femme y conſente, ou n'y conſente pas;
Pour elle la demande a toujours des appas:
Son cœur ſçait la ſoumettre à votre dépendance.
Dans le champ du voiſin éclate l'abondance:
Sur ſes troupeaux s'attache un regard envieux.
L'Amour ainſi pour vous vient faſciner ſes yeux:
La nouveauté lui plaît; ce goût eſt ſon partage;
Un plaiſir imprévû la pique davantage;

Mais

Mais en présomptueux n'allez pas tout oser,
Bientôt tous vos projets se verroient renverser.
De l'objet de vos vœux engagez la Suivante ;
A découvrir son foible, elle est toujours sçavante.
Son adresse flatteuse, en lui parlant de vous,
Pourra vous ménager l'instant des rendez-vous.
Priez, employez tout, pour gagner son suffrage ;
Votre plus grand bonheur souvent est son ouvrage :
Son zéle, pour agir, choisira bien son temps.
Tout rit aux yeux serains de ceux qui sont contens ;
Lorsque les cœurs en paix sont ouverts à la joie,
L'Amour, pour s'y glisser, trouve aisément la voie.
Pergame a résisté, tant qu'ont duré ses pleurs ;
Sa joie & ses plaisirs ont comblé ses malheurs.
Votre Maitresse accuse un Epoux infidele :
Les jalouses fureurs viennent s'emparer d'elle ;
C'est le moment : parlez, frappez, portez vos coups ;
Partagez sa douleur, approuvez son couroux :
Nourrissant en secret leur mésintelligence,
Offrez-vous galamment à servir sa vangeance.
Sa Suivante au matin, peignant ses beaux cheveux,
Bien mieux que vous encor, peut présenter vos vœux.
De soupirs redoublés allarmant ses oreilles,
Où, dit-elle, voit-on des trahisons pareilles ?

Ces yeux pour un Epoux ſont-ils ſans agrémens?
Croit-il qu'avec ces yeux on peut manquer d'Amans?
En lui jurant alors, que vous mourez pour elle,
Et qu'à des feux ſi beaux vous ſerez plus fidele;
Ses diſcours ſéducteurs vous ſervent à propos.
Ne vous amuſez pas, preſſez; car le repos
Quelquefois amortit le feu de la colere;
Et ce qui plut d'abord, dans l'inſtant peut déplaire.
Contraignez la Suivante à vous donner ſa voix:
Sur elle cependant ne tentez point vos droits.
Dès que vous l'embraſez d'une flâme traitreſſe,
Vous perdez ſon ſecours auprès de ſa Maitreſſe:
Loin de vous ſeconder, tous ſes empreſſemens
Ne tendront qu'à jouir de vos embraſſemens.
Confiez-vous, jeuneſſe, au flambeau qui vous guide;
Et pour ne point errer, ne quittez point Ovide.
Mais dans ſon doux emploi, cette nouvelle Iris
De ſa figure aimable a ſçû vous rendre épris:
Votre premier hommage appartient à la Dame:
Avec l'eſclave enſuite amuſez votre flâme.
Ecoutez ce conſeil, & profitez-en bien;
Achevez avec elle, ou n'entreprenez rien.
Il n'eſt qu'une ſaiſon d'enſemencer la terre:
Chaque choſe a ſon tems dans l'amoureuſe guerre;
Certains jours ſont marquez, où l'on réüſſit mieux:
Obſervez les humeurs, les momens & les lieux.

S'embarquer, entendant gronder au loin l'orage,
C'est témérairement affronter le naufrage.
Attaquer un cœur triste ; ou dans un jour de deuil,
C'est courir se briser contre un funeste écueil.
Si, malgré tous vos soins, une Maitresse avare
A vendre ses faveurs lâchement se prépare ;
Sous ses perfides coups bien loin de succomber,
Plus fin qu'elle ; en vos rêts forcez là de tomber.
Pour tirer votre argent, quels détours ! quelle adresse !
Elle sçait du plus riche engloutir la richesse.
Chez elle une Marchande ; apportant ses bijoux
Dans un temps concerté, les offrant devant vous
Du plus grand connoisseur vous prodigue le titre ;
Sa ruse prend d'abord votre goût pour arbitre.
Sous diverses couleurs, combien d'emprunts sont faits !
Un noir oubli bientôt rayera vos bienfaits.
Quel pinceau suffiroit à tracer ses malices !
Contre elle cherchez donc d'innocens artifices.
Triomphez par la ruse ; il fût toujours permis ;
D'en faire un sage emploi contre ses ennemis.
Promettez lui beaucoup ; on peut bien en promesses
Faire, sans s'appauvrir, les plus amples largesses :
Un séducteur espoir la soutiendra long-temps ;

Elle attendra, pour voir ces fortunés instants,
Où viendront les effets de vos riches paroles :
Engagez-vous sans crainte en ces dettes frivoles.
Paroissez toujours prêt à vous en acquitter ;
On vous ménagera, bien loin de vous quitter.
Souvent d'un bienfaiteur la présence embarasse :
Devant des yeux ingrats, il ne peut trouver grace.
Poussez adroitement la feinte jusqu'au bout ;
Sans que vous donniez rien, elle accordera tout.
C'est ainsi qu'un joueur, pour gagner, se ruine ;
Et ne peut se priver d'un jeu, qui le domine.
Votre argent prodigué dégageroit sa foi ;
Le grand point en aimant, est d'être aimé pour
soi.

De vos vives ardeurs, de vos peines secretes,
Que vos tendres billets soient les doux interpretes :
Leur langage muet se fait mieux écouter ;
Et c'est par-là d'abord que l'on doit débuter.
Que votre passion, comme une humble cliente,
Pour s'expliquer, emploie une voix supliante ;
Et tel que vous soyez, dépouillez vos hauteurs ;
L'Amour n'attend de vous que des respects flatteurs.
Achille a vû fléchir ses fureurs meurtrieres ;
Et les Dieux implorés éxaucent nos prieres.

La science, les arts donnent un nouveau prix :
O jeunesse Romaine, ornez en vos esprits.
L'éloquence est des cœurs l'aimable souveraine :

A tous nos ſentimens elle commande en Reine ;
Nous défendons par elle un accuſé tremblant ;
Par elle nous brillons dans l'entretien galant ;
Ses attraits admirés trouvent peu de rebelles :
Ainſi que du Senat, ils triomphent des Belles.
Ménagez vos talens, & cachez bien votre art :
L'eſprit doit être aiſé, naturel & ſans fard.
Que vos diſcours ſoient pleins d'une aimable franchiſe :
Bornez-vous aux ſeuls mots que l'uſage autoriſe :
Un extravagant ſeul parle en déclamateur ;
Tous billets empoulés font haïr l'orateur.
Amans, prenez un tour ſi naïf & ſi tendre,
Qu'on croye, en les liſant, vous voir & vous entendre.
Sans les lire, peut-être on vous les remettra :
N'allez pas vous laſſer ; un jour on les lira.
Les Ours & les Lions à la fin s'adouciſſent.
Doutez-vous que dans peu vos ſoins ne réüſſiſſent ?
Cette beauté farouche ſe laiſſera toucher.
Quel corps en dureté le diſpute au rocher ?
L'eau le perce à la fin : nous aimons qui nous aime :
Perſiſtez ; vous vaincrez Penelope elle-même.
Il n'eſt rien, que le temps ne ſe plaiſe à changer :
D'accord avec l'Amour, il viendra vous vanger.
Ce que n'ont pû des Grecs les aſſauts, les batailles,
Le temps ſçut d'Ilion renverſer les murailles.

Elle a lû vos billets; mais sa timide ardeur
Craint, en vous répondant, d'engager sa pudeur.
Dans vos plaintes n'usez d'aucune violènce;
Sa main bientôt rompra ce rigoureux silence;
Vous n'aurez plus à craindre une foible raison:
Ces progrès attendus viennent dans leur saison.
Peut-être que d'abord une réponse altiere
A vos tristes regrets vient servir de matière.
Vos vœux, dit-elle, ailleurs auroient dû s'adresser,
Vous êtes conjuré de ne plus la presser.
Elle craint d'obtenir ce qu'elle vous demande;
Vous obéïrez mal, quoiqu'elle vous commande:
Revenez au combat; la victoire est à vous:
Plus un bien coûte cher, & plus il paroît doux.
Passez & repassez souvent devant sa porte:
Qu'un vif empressement sans cesse vous transporte
Dans le séjour heureux, où vous pouvez la voir;
Suivez partout ses pas; tel est votre devoir.
Feignez d'autres desseins; l'amour veut du mystere;
Des signes employez l'éloquent ministere:
Le langage des yeux est celui des Amans:
Et leurs troubles confus sont des aveux charmans.
Saisissez au théâtre une place auprès d'elle.
Dans tout ce qu'elle fait prenez la pour modele;
Insensible aux plaisirs que vous offrent ces lieux,
N'y goutez que celui d'admirer ses beaux yeux.
Qu'un éloge flatteur lui donne en apparence

Sur le Spectacle entier la douce préférence ;
Applaudissez le plus aux rôles amoureux :
L'Art d'amuser les cœurs fait les Amans heureux.
Votre temps le plus cher doit être tout pour elle :
Le perdant à son gré, vous gagnez votre Belle.
D'une molle parure évitez les apprêts,
Et jamais n'empruntez d'efféminés attraits.
Un luxe étudié dans l'homme nous irrite :
Aux Prêtres de Cerès laissez ce vain mérite.
Point d'affectation, ni goût de nouveauté ;
Le bon air nous convient ; c'est-là notre beauté.
Hippolite de Phedre alluma la tendresse ;
Thesée en ses amours négligea la mollesse ;
Sans les frivoles soins aux Héros inconnus,
Adonis en chasseur fut aimé de Venus.
Par son simple agrément la propreté nous flatte :
Le bon goût en habits dans le moins riche éclate.
Il est, pour plaire encor, bien d'autres petits soins,
Que l'amour vous prescrit de négliger le moins.
N'oubliez pas surtout, qu'une fâcheuse haleine
Contre elle fait armer le dégout & la haine.
Au beau Sexe laissons le riche ajustement,
Et d'un art affecté le pénible ornement.
Je vois, j'entens Bacchus : c'est sa voix ; il m'appelle.
Protecteur des Amans, vien seconder mon zéle.
Ce Dieu d'un bel objet, ainsi que nous, charmé,
Favorise les feux, dont il est enflâmé.

Sur une Isle déserte, Ariadne abusée
Erroit, & se plaignoit du volage Thesée :
Dans le désordre affreux de ses sens étonnés ;
Ses cheveux voltigeoient aux vents abandonnés ;
Son désespoir franchit des lieux inaccessibles,
Et demande Thesée aux ondes insensibles.
Elle reproche au Ciel un sort si rigoureux :
Echo seule répond à ses cris douloureux.
Ses yeux fondent en pleurs ; les sanglots & les larmes
A cet aimable objet prêtent de nouveaux charmes :
Et se frappant le sein, que vais-je devenir ?
Perfide, tes sermens n'ont pû te retenir ?
Revien, charmant Thesée, infidéle adorable ;
Et d'un si noir forfait ne te rens point coupable.
Sur le rivage au loin, tout à coup on entend
De Tambours, de Hautbois un Concert éclatant :
De sa douleur d'abord la frayeur prend la place ;
La force l'abandonne, & tout son sang se glace.
Les yeux étincelans & les cheveux épars,
Les Bacchantes déja fondent de toutes parts :
Les Satires légers les suivent hors d'haleine,
Et forment une danse autour du vieux Silene :
Sur un superbe Char par des Tigres traîné,
Bacchus paroît enfin, de Pampres couronné,
Ariadne pâlit, & veut prendre la fuite.

Où ſuis-je ? Dieux cruels ! où m'avez-vous réduite ?
Cria-t'elle. Arrêtez : où voulez-vous courir ?
Repond le Dieu charmé ; je viens vous ſecourir.
Ariadne, arrêtez : vous n'avez rien à craindre :
Heureuſe en vos malheurs, ceſſez de vous en plaindre ;
Bacchus eſt votre époux : montez au rang des Dieux :
Soyez un nouvel Aſtre, & brillez dans les Cieux.
Il dit : & de ſon Char deſcendant avec grace,
Pour la mieux raſſurer, tendrement il l'embraſſe :
Ce Vainqueur ne ſuit plus que ſes deſirs preſſans :
Elle réſiſte en vain ; les Dieux ſont tous-Puiſſans.
Les Faunes à grands cris en marquent la journée :
Les Nymphes par leurs Chants appellent l'Hymenée.
C'eſt ainſi qu'Ariadne & le Dieu des buveurs
D'un Amour plus heureux goûterent les faveurs.

Lors donc qu'en belle humeur près de votre Maitreſſe,
A table vous craindrez une vapeur traitreſſe ;
Priez le Dieu du Vin de bannir de vos ſens
Les vertiges fumeux, les troubles indécens.

Sous des traits délicats déguiſez vos fleurettes,
Votre Amante agrêra ces offrandes ſecrettes :
Les plus ardens deſirs ſont écrits dans les yeux ;
Le ſilence eſt ſouvent ce qui parle mieux.

Mais bientôt auprès d'elle, en aimable convive,
Rappellez l'allégresse, & la rendez plus vive.
Avez-vous de la voix ? que par les plus doux sons
Vos sentimens cachés soient peints dans vos chansons.
Déployez les talens, par où vous pouvez plaire :
Ce qui sçait la flatter, n'est jamais sans salaire.
En vous chargeant du soin de lui verser du vin,
Tachez de lui serrer adroitement la main :
Sur son verre portant une levre empressée.
Montrez-vous curieux d'y ravir sa pensée.
Le vin a des attraits ; soyez sage en buvant,
Lorsque le plaisir guide, on s'écarte souvent.
La plus juste censure est forcée à se taire,
Tant que de la raison le flambeau vous éclaire.
Fuyez avec horreur ces Bacchiques procès,
Et ces débats honteux qu'enfantent les excès.
Eurition trouva sa perte dans l'yvresse ;
A table on ne doit voir que Jeux & qu'Allegresse.
L'yvresse véritable, est nuisible à vos feux,
Celle que vous feindrez, secondera vos voeux.
Quand d'un faux embarras votre langue béguaye,
Que votre esprit badin, plus librement s'égaye,
Faites que l'on s'en prenne au vin plutôt qu'à vous :
Jurez lui que des Dieux le sort seroit moins doux ;
Si, cette même nuit, vos deux ames mourantes

Sur vos levres en feu se rencontroient errantes;
Peignez au naturel ces fortunés instants.
Se leve-t'on de table? Approchez, il est temps.
Dans l'ombre de la nuit, la foule favorise
D'un Amant courageux la plus vive entreprise:
Du pied touchez le sien; qu'au feu de vos desirs
S'allument dans son cœur, l'avant goût des plaisirs;
Et, rejettant alors une pudeur timide,
Parlez, pressez, suivez le transport qui vous guide.
Vénus & la fortune aiment les gens hardis:
Aux lâches leurs faveurs sont des biens interdits.
A gagner son Epoux, appliquez votre étude;
Qu'il vous puisse en tout temps voir sans inquiétude:
Dût-il tout son respect à votre dignité,
Par vos soins prévenans flattez sa vanité.
Que rien pour lui n'échappe à votre complaisance:
Plein de discretion, respectez sa présence;
En écartant de lui tous les soupçons jaloux,
La plus feinte amitié sçait assurer vos coups.
Un usage applaudi, mais non exempt de crimes,
N'accrédite que trop ces perfides maximes;
Et ma muse à regret obéït à la Loi;
Qu'en des sujets pareils m'impose mon emploi.
N'esperez pas qu'en vous je verse l'éloquence.
Aimez, & vos discours ont assez d'élegance:
Que les yeux soient Amans, si le cœur ne l'est pas:

D'une femme crédule exaltez les appas :
Pour la perſuader mettez tout en uſage :
Vous ſerez bientôt crû ; le plus affreux viſage
Se fait de ſa laideur des portraits gracieux ;
Toute femme en un mot eſt aimable à ſes yeux.
Mais en feignant d'aimer, le fourbe ſouvent aime :
Celui qui trahiſſoit, vient ſe trahir lui-même.
Belles, prêtez l'oreille à ſon diſcours flatteur ;
En véritable Amant ſe change l'impoſteur.
Comme en courant toujours l'onde étend ſes rivages ;
L'eſprit inſinuant, par de ſecrets ravages,
Sçait ſourdement des cœurs miner la liberté :
La louange eſt l'écueil, qui briſe la fierté.
Dans ſes attraits chéris, ſe plaît la plus ſévere,
Et la plus ſage veut qu'on l'aime & la révere.
Pallas même & Junon ne pûrent pardonner
Au Berger, qui jâdis oſa les condamner.
Le Paon que vous louez, roüant avec adreſſe,
De ſa plume admirée étale la richeſſe :
Vos regards détournés le font fuir interdit.
Sous la main qui le flatte, un Courſier s'applaudit,
Fier de ſes nobles crins, il ſe poſte avec grace ;
Et prend de ſa beauté ſa généreuſe audace.
Promettez volontiers : c'eſt le droit des Amants :
Du nom ſacré des Dieux confirmez vos ſermens.

Jupiter dans le Ciel soûrit à vos parjures :
Par son ordre, les vents emportent ces injures.
En jurant par le Stix, ce Dieu trompoit Junon ;
Et pour tromper de même, il nous prête son nom.
Il est des Dieux sans doute ; & nous devons le croire :
Ces Dieux dans tous les temps sont jaloux de leur gloire.
Que sans cesse l'encens fume sur leurs Autels ;
Le repos n'endort point ces heureux immortels.
Leur majesté terrible en tous lieux est presente ;
Craignons les, & menons une vie innocente ;
Justes & bienfaisans envers tous les humains,
Que dans le sang jamais nous ne trempions nos mains.
Mais on est vertueux même en manquant aux Belles ;
Il nous seroit honteux de leur être fideles :
C'est un peuple léger, sans foi, sans équité :
Comme lui renonçons à ce qu'il a quitté.
On conte que l'Egypte a d'une sécheresse
Souffert pendant neuf ans la fureur vangeresse :
Trason dit au Tyran, que, pour calmer les Dieux,
Le Sang d'un étranger devoit purger ces lieux ;
Eh bien ! dit Busiris, tu seras la victime ;
Pour finir nos malheurs, ta mort est légitime.
Phalaris fit brûler dans un Taureau d'airain

Celui, qui pour le fondre avoit prêté sa main.
Louons ces châtimens: l'équité doit paroître,
A punir le méchant, par le mal qu'il fit naître:
Du beau Sexe parjure égalons les forfaits:
Qu'il gémisse à son tour des maux qu'il nous a faits.

Pour vaincre mieux encore, ayez recours aux larmes:
Un cœur de Diamant se rendroit à leurs charmes.
Quand vos efforts pressans pourront l'effaroucher;
L'insensible à vos pleurs se laissera toucher.
Mais si de vous leur cours ne vouloit point dépendre,
Imitez-les du moins, & feignez d'en répandre.

A vos douceurs mêlez le plus tendre baiser:
Par son humide ardeur vous sçaurez l'embraser.
Vous le refuse-t'elle? Il faut toujours le prendre;
Elle se plaint peut-être, & feint de se défendre;
Sa fierté ne voudroit ceder qu'en combattant:
Point d'effort qui la blesse, ou qui soit rebutant;
Un larcin trop grossier peut vous être funeste;
Peut-on prendre un baiser, sans prendre aussi le reste?
La perte du bonheur, qu'on laisse évanouir,
Rend indigne du bien dont on pouvoit jouir.
C'est à sa lâcheté qu'il faut que l'on s'en prenne;
La pudeur qu'on allegue est une excuse vaine:

De votre violence elle attend ſes plaiſirs ;
Et veut être forcée à ſuivre ſes deſirs.
L'Amante, que Vénus au pillage abandonne,
Contente du Voleur, aiſément lui pardonne :
Sa méchanceté même eſt pour elle un bienfait.
Que ſon cœur au contraire eſt bien peu ſatisfait,
Malgré cet air joyeux qu'elle lui fait paroître,
Quand elle eſt reſpectée, ayant pû ne pas l'être.
Phæbé fut enlevée, auſſi bien que ſa Sœur ;
Et l'une ainſi que l'autre aima ſon raviſſeur.
De tout brave aſſaillant la victoire eſt amie ;
Achille à ſa valeur ſoûmit Déïdamie.
Auprès du Mont Ida, le jugement rendu
Avoit reçu le prix de Vénus attendu :
Du Prince de Phrigie Helene étoit la proie ;
Et l'Arrêt du deſtin déja menaçoit Troie.
Tous les Rois promettoient de vanger ſon Epoux :
A la honte d'un ſeul, ils s'intéreſſent tous.
Achille, déguiſé ſous un habit de femme,
Aux yeux de tous les Grecs eût paſſé pour infâme.
Mais d'une Mere en pleurs, il dût ſuivre la Loi :
Quoi donc, jeune Héros, eſt-ce là votre emploi ?
Dans de ſi nobles mains faut-il qu'un fuſeau ſerve ?
Prenez dans un autre Art les leçons de Minerve :
Changez cette corbeille en péſant Bouclier :
Hector, le grand Hector ſous vos coups doit plier.

Dans le même Palais, une jeune Princeſſe
De ſa fauſſe compagne engagea la tendreſſe ;
Et connut ce Héros, aux traits de ſa vigueur.
Que pouvoit contre Achille une vaine rigueur ?
La Belle veut paroître aimer ſa réſiſtance :
Les combats font toujours triompher la conſtance.
Mais qu'on voit peu durer un bonheur ſi charmant !
Déïdamie en vain veut céler ſon Amant :
De tout ce qu'offre Uliſſe, il ne prend que les armes ;
Et court chercher la gloire, au milieu des allarmes.

Trop d'ardeur dans la femme avilit ſes appas :
La pudeur à ſes feux défend le premier pas.
Celui, qui d'elle attend une honteuſe avance,
Fait de ſa vanité déteſter l'inſolence.
Commencez le premier ; adreſſez lui vos vœux ;
Que ſa douceur réponde à vos tendres aveux :
Priez pour réuſſir ; elle veut qu'on la prie :
Par vos reſpects ſon ame eſt ſans peine attendrie.
L'Amour le plus ſoumis n'a rien d'humiliant ;
Jupiter prend lui-même un ton de Suppliant.
Ses ſoupirs ont touché les beautés les plus fieres :
Aucune n'a, dit-on, rejetté ſes prieres.

Si vos reſpects pourtant enfloient trop ſa fierté,
Ceſſez ; par vos froideurs piquez ſa vanité.

L'offre

L'offre d'un bien dégoute, & le refus attire ;
Afin qu'on le rappelle, un Amant se retire.
Que l'espoir des faveurs, banni de vos discours,
Sous le nom d'amitié déguise vos Amours ;
Ce secret a souvent fait naître la tendresse ;
Telle qui vous bravoit, se rend à cette adresse ;
Sans qu'elle y pense, arrive un heureux changement ;
Et l'ami prend enfin le rôle de l'Amant.
Dans le tein rembruni de celui qui navigue,
La Mer & le Soleil décrivent sa fatigue ;
Le Laboureur ardent, au fort de la chaleur,
Le Vigneron peut-il conserver sa couleur ?
Dans un Athlete illustre aux jeux qu'aimoit Hercule,
La blancheur de la peau paroîtroit ridicule.
Que tout Amant soit pâle : une triste langueur
A souvent d'une ingrate adouci la rigueur.
Daphnis décoloré languissoit pour Naïce :
Orion dans les Bois expiroit pour Lirice.
Un visage défait, certain air négligé
Déposent en faveur d'un Amant outragé :
Les veilles de la nuit, les amoureuses peines
Ne maigrissent que trop un homme dans les chaînes :
Que chacun vous voyant, dise : *il est amoureux.*
Excitez la pitié, pour devenir heureux.

Ecoutez, ô Romains, mes avis & mes plaintes.
Le nom d'ami, la foi ne ſont plus que des feintes;
Rien n'eſt ſacré pour vous : non, il n'eſt plus permis
De dévoiler ſon ame à ſes plus chers amis.
De celle qui vous plaît leur peignez-vous la grace ?
Ils ſongent dans l'inſtant à remplir votre place.
Pirithoüs, Pilade, & Patrocle autrefois
Ont ſçu de l'amitié reſpecter mieux les Loix;
Près des plus beaux objets leur probité farouche
De leurs amis abſens n'a pas ſouillé la couche.
Ces exemples fameux ſont des ſiécles paſſés.
Dans ce ſiécle tout ſuit des chemins oppoſés :
Avant que la vertu reprenne ſon empire,
L'Amour perdra ſes droits ſur tout ce qui reſpire.
Les plaiſirs criminels ſont les plus grands plaiſirs;
Leur ſel vif & piquant irrite nos deſirs :
D'un bien que nous volons la douceur eſt charmante;
Et du malheur d'autrui notre bonheur s'augmente:
Un Amant ne doit point craindre ſon ennemi;
Mais il doit redouter ſon plus fidéle ami.

Un même eſprit n'eſt pas le partage des Belles:
Pour plaire à mille objets, mille routes nouvelles.
Dans les climats divers les fruits ſont différens :
Bacchus ſur les Côteaux fait rougir ſes préſens;

On voit dans les Vallons les Olives pendantes;
Et la plaine jaûnit de moiſſons abondantes.
Autant qu'en traits divers, nous differons en
moeurs;
Le ſage s'accommode à toutes les humeurs:
Tel qu'un autre Prothée, il maſque ſon viſage;
Suivant le temps, les lieux, la ruſe eſt en uſage.
Ici, d'un trait ſubtil on lance le poiſon;
Là, l'avide beauté devore l'Hameçon;
Ailleurs, dans des filets on ſurprend ſa fineſſe.
Toûjours imprudemment ſe livre la jeuneſſe;
L'âge mûr apperçoit vos ruſes de plus loin:
Obſervez donc ſur tout les âges avec ſoin.
Ne ſoyez point ſçavant auprès d'une innocente:
Certaine liberté trop vive & trop preſſante
Effarouche un objet encor plein de pudeur.
Sa ſimplicité tremble, en voyant tant d'ardeur:
Souvent celle qui craint un Cavalier aimable,
Le plus groſſier Amant, ſçait la rendre traitable.
Qu'en ces lieux, dit l'Amour, un moment de
repos,
Pour marquer ma victoire, arbore mes Drapeaux.

Fin du Chant premier.

CHANT SECOND.

QUE vos Chants redoublés ſignalent votre
joie :
Dans vos heureux filets j'ai conduit votre proie.
Aux plus doctes écrits préférez mes travaux ;
Leur ſecours vous promet des Triomphes nouveaux.
Semblable à vous, Paris, dans le ſein de la Gréce,
Sur la foi de Vénus, enleva ſa Maitreſſe.
Il n'apperçut qu'Helene ; & brava les dangers
D'un Peuple d'ennemis ſur des bords étrangers.
Jeuneſſe, où courez-vous ? vos voiles vagabondes
Sont encor le jouet & des vents & des ondes :
Le Port, que vous cherchez, eſt éloigné de vous :
De ce qui ſuit dépend votre ſort le plus doux.
Mon Art vous a ſoumis le cœur de votre Belle ;
Mon Art ſeul ſoutiendra votre pouvoir ſur elle.
S'il eſt beau de dompter de nombreux ennemis ;
L'eſt-il moins de regner ſur leurs cœurs aſſervis ?
Souvent des grands ſuccès le ſort fait le partage ;
Mais l'habileté ſeule en fixe l'avantage.
Mere des doux plaiſirs, & toi divine Sœur,
Qui du nom de l'Amour partages la douceur,
Si jamais j'éprouvai vos bontés ſecourables,



C.h Eisen inv. J. Tardieu Sculp.

En ce hardi projet ſoyez moi favorables.
J'entreprens en ce jour d'enſeigner aux Amans
L'Art de tirer l'Amour de ſes égaremens.
C'eſt un enfant léger ; la preuve eſt dans ſes ailes :
Arrêtons, s'il ſe peut, ſes courſes infidéles.
Retenu par Minos, Dédale de ſes mains
Sçut autrefois des airs s'applanir les chemins.
Dès qu'il eut terminé ſon ſçavant labirinthe,
Et vû le Minotaure en ſa terrible enceinte :
Rendez-moi, diſoit-il, à mon païs natal :
Je me ſens approcher de mon terme fatal.
Il eſt temps, ô grand Roi, que cet exil finiſſe ;
Qu'à mes Ayeux enfin la mort me réüniſſe.
Si mon âge ne peut trouver grace à vos yeux,
Révoquez pour mon Fils ces ordres odieux.
Inutiles efforts ! prieres impuiſſantes !
Minos eſt inſenſible à ces raiſons preſſantes.
» Que mon Art vienne ici, dit-il, à mon ſecours :
» C'eſt à toi, mon eſprit, qu'aujourd'hui j'ai recours.
» Mon barbare Tyran tient Neptune & la Terre :
» J'éprouve l'un & l'autre à ma fuite contraire.
» L'Air au moins eſt pour nous ; fendons ſon vaſte ſein :
» Approuvez, Jupiter, ce généreux deſſein.
» Je n'attaquerai point votre Palais céleſte :
» Pour braver un cruel, ce chemin ſeul me reſte.

» Pénétrons les enfers, s'il le faut, à ce prix ;
» L'adversité souvent anime les esprits.
Qui croiroit qu'un mortel, s'élevant jusqu'aux nues,
Pût s'ouvrir dans les Airs des routes inconnues ?
Par des ailes, qu'il sçait artistement ranger,
Il se promet bientôt d'en vaincre le danger :
Un fil en maintient l'ordre ; & la cire amollie
Est l'unique ciment qui les forme & les lie.
Sans songer que bientôt il doit en être armé,
De ce travail Icare en jeune homme est charmé.
» Oui, voilà mes vaisseaux ; & ma sage conduite
» Sçaura loin de ces lieux diriger notre fuite,
» Dit ce Pere : partons, & traversons les airs ;
» Puisque seuls à nos vœux ces chemins sont ouverts.
» Evite bien, mon Fils, & le Bouvier, & l'Ourse ;
» Du brûlant Orion éloigne aussi ta course :
» Regle ton vol sur moi ; je sçaurai te guider :
» Du Soleil trop voisin songeons à nous garder ;
» La cire couleroit à son approche ardente.
» N'écoute point non plus une crainte imprudente ;
» Et ne va point raser ces basses régions,
» Que couvrent des brouillards les sombres légions :
» Tiens toujours le milieu : céde à la violence
» Du fougueux Aquilon : imite ma constance.
Du léger attirail le Pere arme son Fils ;
Lui répete cent fois, mais en vain, ses avis ;
Il lui montre à mouvoir cette armure avec regle.

Tel aux plaines des airs on voit s'ébattre un aigle,
Quand voulant animer leur vol audacieux,
Il ouvre à ſes aiglons les vaſtes Champs des Cieux.
Nouvel Oiſeau, Dédale agite ſes deux ailes,
S'élance, vole & plane en ces routes nouvelles.
Un Côteau s'élevoit ſur ce funeſte bord,
D'où ces hardis mortels vont prendre leur eſſor:
Le Pere de ſon Fils ſe fait encore entendre;
Il l'anime, & retient ſa courſe pour l'attendre.
Icare, dans ſon vol bientôt trop aſſuré,
Aime à ſe voir voiſin de l'Olimpe azuré.
Des Pêcheurs, les voyant traverſer ſur leurs têtes,
Laiſſent d'étonnement leurs lignes déja prêtes.
Dejà ces deux Courſiers avoient franchi *Samos*;
Derriere eux s'éloignoient Paros, Naxe & Delos;
Sur leur droite dejà diſparoiſſoit Lebinthe;
Quand Icare enhardi brave toute contrainte,
Eleve tout à coup ſon vol ambitieux,
Laiſſe ramper ſon pere, & monte au haut des Cieux.
Trop proche du Soleil, ſa volante machine
De tous côtés ſe lâche & menace ruine.
Du haut du Ciel, Icare enviſage les mers;
Ses yeux par la frayeur d'un voile ſont couverts;
Tout manque; ſes bras nuds en vains efforts s'agitent;
Il eſt ſans mouvement; & ſes ailes le quittent:

Je tombe, cria-t'il : ô mon Pere, arrêtez.
Ses cris ſont avec lui ſous les eaux emportez :
Ce Pere infortuné d'abord appelle Icare.
Icare, où te chercher ? quel malheur nous ſépare ?
Il en decouvre, hélas ! les ailes ſur les eaux.
Aux reſtes de ce Fils, rejetté par les flots,
Ce Vieillard, en pleurant, donna la ſepulture :
Cette Mer partagea ſa funeſte avanture.
Tout Roi qu'étoit Minos, & quoiqu'il pût oſer,
A l'ouvrage d'un homme il ne put s'oppoſer :
Et moi, d'un Dieu puiſſant je veux lier les ailes,
Quoiqu'elles ſoient en lui des armes naturelles.
Les Philtres amoureux & les enchantemens
Sont des foibles eſprits les vains amuſemens.
Les herbes, les poiſons, que compoſoit Medée,
N'empruntent leur vertu que d'une folle idée :
Loin de flatter l'Amour ils lui ſont en horreur ;
Ils troublent la raiſon & portent la fureur.
Si de crimes pareils Vénus étoit complice ;
Circé dans ſon Palais auroit contraint Uliſſe.
Le vrai mérite ſeul a le droit de charmer ;
Tout effort criminel ne peut vous faire aimer.
Le ſecret ſûr de plaire eſt de ſe rendre aimable :
Ce qui ne luit qu'aux yeux, eſt le moins eſtimable.
Pour fixer la beauté, que votre cœur chérit,
Aux agrémens du corps joignez ceux de l'eſprit.

Les attraits paſſent vîte ; ils ſont un bien fragile ;
Le temps l'emporte, & fuit comme un voleur agile.
Demain, malgré vos ſoins, les plus brillantes fleurs
Verront ternir l'éclat de leurs vives couleurs :
De la Roſe, en nos champs, l'épine ſeule reſte.
L'âge ainſi fait en nous un ravage funeſte :
Les rides vont dans peu nous ſillonner le front ;
Sous ces glaçons peſans nos cheveux blanchiront.
Formez vous par l'eſprit une beauté durable ;
L'eſprit juſqu'au tombeau rend un homme agréable.
Que, dès vos jeunes ans, les beaux Arts cultivés
Vous parent des Lauriers aux Sçavans reſervés :
Des tréſors de la Grece enrichiſſez vos veilles :
L'éloquence en leurs fonds va puiſer ſes merveilles.
Uliſſe en tous ſes traits n'eut, dit-on, rien de beau :
N'a-t'il pas de l'Amour allumé le flambeau ?
Ses talens enchanteurs, par leur flatteuſe adreſſe,
Des Nimphes de la Mer ont ſurpris la tendreſſe ;
Calipſo condamnoit ſon départ propoſé :
Neptune eſt, diſoit-elle, à vos vœux oppoſé.
Ah, que n'inventa point ſa crainte ingénieuſe !
Que de fois ſa douleur, fauſſement curieuſe,
Veut d'Ilion encore entendre les malheurs !
Ce Prince les retrace avec d'autres couleurs.

Sur le rivage assise, un jour, cette Déesse
Veut sçavoir les exploits des Héros de la Grece:
D'un roseau, qu'il tenoit dans sa main par hazard,
Ulisse forme un siége; il le trace avec Art.
Là, dit-il, étoit Troie; il en peint les murailles:
Voici le Simoïs, qu'ont rougi cent batailles;
Les tentes de Rhésus occupoient ces quartiers;
C'est-là que dans la nuit j'enlevai ses Coursiers.
Pergame ainsi tracée, un flot vient, & l'efface;
De Rhésus, de son Camp on ne voit plus la trace:
Crains, lui dit Calipso, ce terrible Element:
Vois quels noms sa fureur détruit en un moment!
Loin de vous prévaloir d'une aimable figure,
Ajoutez à son prix un agrément qui dure.
L'adroite complaisance engage les esprits:
On n'a pour un brûtal que haine & que mépris.
Le Loup & le Milan, qui n'aiment que la guerre,
Ne peuvent s'assurer d'azile sur la terre:
Le Rossignol tranquile exhale ses doux sons,
Et la Fauvette en paix couve dans les buissons.
Point d'aigreur, de débats, ni de tristes ruptures;
L'Amour dans la douceur trouve sa nourriture.
La femme & le mari, dans leurs aigres accès,
Se chassent tour à tour, sont toujours en procès:
L'himen fut de tous temps suivi de la querelle;
Toute Epouse pour dot vous l'apporte avec elle.
Auprès d'une Maitresse, Amans, agissez mieux:

Ne lui parlez jamais que d'un ton gracieux.
Ce n'eſt point une Loi, qui vous unit enſemble:
Par des liens ſecrets l'Amour ſeul vous raſſemble:
Qu'un abord careſſant, que des propos chéris
N'annoncent avec vous que les jeux, & les ris.
Je ne viens point au riche offrir un vain pré-
cepte ;
Sa liberalité du grand nombre l'excepte.
Quiconque peut donner, a tout l'eſprit en ſoi:
Je lui cede: un tel homme en ſçait bien plus que
moi.
J'étois pauvre, en aimant; j'enſeigne mes ſem-
blables:
Mes préſens ſe faiſoient en diſcours agréables.
Pauvre, aimez ſagement; ne parlez qu'à propos;
Plus ſouple que le riche, endurez en repos.
Je m'en ſouviens encore: un jour, dans ma colere,
J'arrachai les cheveux de qui m'avoit ſçu plaire:
Que ce tranſport fatal me couta de ſoupirs!
Que ce malheureux jour m'enleva de plaiſirs!
Son voile déchiré fut, dit-on, mon ouvrage:
J'en doutois; mais ma bourſe en répara l'outrage.
N'allez point follement ainſi vous irriter;
En ce point ſeulement gardez de m'imiter.
Avec ſincérité votre Maître s'accuſe;
Ma franchiſe aux jaloux ne laiſſe plus d'excuſe.
Contre nos ennemis aiguiſons tous nos traits;

Mais offrons au beau Sexe une éternelle paix :
Parmi les doux plaisirs, les jeux, les ris folâtres ;
N'apportons à ses pieds que des vœux idolâtres.
L'insensible à vos vœux répond par des froideurs :
Souffrez ; vous la verrez partager vos ardeurs.
Une branche languit ; votre main la redresse :
La force vous sert moins, que les soins & l'adresse.
Le nageur fend les eaux, en leur obéïssant ;
Et perd contre leur cours un effort impuissant.
La douceur apprivoise & l'Ours & la Panthere ;
Le fier Taureau domté va labourer la terre.
L'implacable Atalante égorgeoit ses Amans ;
Mais un Amour vangeur eut aussi ses momens :
Mélanion, pleurant sa triste destinée,
De sa Nimphe accusoit la rigueur obstinée :
Par son ordre, il portoit ses filets sur son dos,
Dans le sang des Lions teignoit ses Javelots :
En se livrant lui-même aux foibles traits d'Ilée,
Il vit enfin la mort tant de fois appellée.
Mon Art n'ordonne point de parcourir les bois,
Ni sous un tel fardeau de se mettre aux abois.
Pour finir vos malheurs, ne cessez point de vivre :
Ma plus dure leçon est agréable à suivre.
Soyez à votre Reine un sujet dépendant :
Cedez lui ; la victoire est à vous, en cédant.
Elle approuve, approuvez ; blâmez quand elle blâme :

Que de vos ſentimens le ſien devienne l'ame.
Riez, quand elle rit ; pleure-t'elle ? pleurez ;
Ses beaux yeux ſont pour vous des guides aſſurez.
Dans le Jeu finement s'exprime la tendreſſe :
L'Amant n'y doit jamais chagriner ſa Maitreſſe.
Toute perte eſt ſenſible ; & ſans autre interêt,
Le ſort peu favorable à tout vaincu déplaît.
Perdez donc noblement ; & ſauvant l'apparence,
D'un gain ſacrifié montrez quelque eſperance.
Certains ſoins obligeans ſur elle ont tout pouvoir :
Sans honte, vous pouvez lui tenir ſon miroir.
Celui, qui de Junon ſçut fléchir la colere,
Et qui porta le Ciel aujourd'hui ſon ſalaire,
Alcide près d'Omphale, en un Palais caché,
A tourner un fuſeau fut long-temps attaché :
Ce Héros d'une Belle a reconnu l'empire.
A de plus grands honneurs quel téméraire aſpire ?
Peut-on craindre, en ſuivant un modéle auſſi beau ?
Comptez-vous rencontrer votre Amante au Barreau ?
Devancez le moment fixé par elle même ;
Soyez, pour la quitter, d'une lenteur extrême :
Elle parle ; volez à ſon commandement :
L'Amour eſt offenſé de tout retardement.
Au ſortir d'un ſouper, vous la menez chez elle ?
Rendez lui les devoirs d'un eſclave fidele.

On eſt à la campagne ; on vous fait avertir :
Vous manquez de voiture ; il faut toujours partir :
Dans le chemin prenez pour guide la tendreſſe.
Vénus dans ſes ſujets mépriſe la pareſſe :
Traverſez dans l'Eté les plus brulans climats ;
Affrontez dans l'Hiver la grêle & les frimats.
  L'Amour veut du courage ; & ſemblable à Bellonne
De ſes exploits comme elle, il émeut, il étonne.
Quittez ſes bataillons, vous, dont la lâcheté
Craint & fuit un honneur par la peine acheté.
Ses Soldats accablés de veilles éternelles,
Dans ſon camp douloureux, ſervent de ſentinelles ;
Il n'appartient qu'aux cœurs ennemis du repos,
De ſe charger du ſoin de ſes heureux Drapeaux.
Des plus preſſans dangers fut-elle environnée ;
Leur valeur en revient de Mirthes couronnée.
  Des torrens, qui ſur vous fondent du haut des airs,
Vous replongent ſouvent dans l'horreur des hivers.
Jadis Admete a vu le Dieu de la lumiere
Habiter ſous le toit d'une ſimple chaumiere :
Et comme un vil berger, ſur de triſtes Côteaux,
Pendant l'Eté brûlant conduire ſes Troupeaux.
Ce qu'a fait Apollon, peut-il vous faire honte ?
Eſt-il rien, quand il veut, qu'un Amant ne ſurmonte ?

Dépouillez tout l'orgueil d'un fade & vain honneur,
Vous, qui dans vos Amours fixez votre bonheur.
Celle que vous aimez, vous interdit ſa vue ;
De la voir librement l'eſperance eſt perdue ;
Qu'un paſſage ſecret ſoit la nuit hazardé,
Et le mur le plus haut par vous eſcaladé :
En voyant les dangers, où ſon Amant s'expoſe,
Elle s'applaudira de s'en trouver la cauſe.
Il n'eſt pour votre Amour d'exploits plus glorieux
Ni de garand plus sûr du pouvoir de ſes yeux.
Léandre ne bravoit les flots & la tourmente,
Que pour mieux s'aſſurer du cœur de ſon Amante.
Rendez à vous ſervir ſes eſclaves zélés ;
Qu'ils ſoient avec douceur par leurs noms appellés :
Des ſuivantes ſur tout diſtinguez les premieres ;
Aux careſſes joignez quelquefois les prieres.
Amans, ne craignez point de vous humilier ;
Par de foibles préſens vous pouvez les lier.
Payez plus largement celle, qu'un Maître auſtere
A ſurpriſe employant pour vous ſon miniſtere.
Bientôt vous les verrez tous, devenus diſcrets,
Epouſer chaudement vos tendres intérêts.
Loin de vous appauvrir, pour gagner votre Belle,
Que vos dons les plus chers ſoient d'une bagatelle.
Sous leurs heureux Tréſors ſe courbent les rameaux :

Pour elle choisissez leurs présens les plus beaux :
Quoiqu'au marché l'argent vous en ait rendu Maître,
Dites qu'en vos jardins vous les avez vûs naître :
Un bouquet, une fleur lui fera votre cour.
Voilà les Messagers que veut avoir l'Amour ;
D'un souvenir flatteur ils ont en eux le gage ;
La Belle avec plaisir entendra leur langage.
Apollon de nos jours voit braver son talent :
N'importe, essayez vous à faire un vers galant.
Vos Chants seront loüés ; mais on veut des largesses :
Du riche impertinent on aime les richesses.
C'est-là le siécle d'or ; à l'or tout rend honneur ;
Le plus rustique Amant trouve le vrai bonheur.
Que le divin Homere à Rome se transporte :
S'il n'offre que sa muse ; Homere est à la porte.
On voit par les beaux Arts des femmes s'illustrer ;
Mais peu d'un tel honneur ont droit de se titrer ;
Dans un nombre plus grand réside l'ignorance ;
On n'en prétend pas moins au nom de la science.
Sans péser leur merite, offrez-lui vos chansons ;
Et, lecteur gracieux, relevez-en les sons.
Peut-être en verrez-vous votre Amante plus vaine,
Mettre au rang des présens les fruits de votre veine.
Ce que vous préparez pour votre utilité,
Tachez

Tachez qu'à ſa demande il ſoit éxecuté.
Un eſclave attendoit ſa liberté promiſe ?
Ne l'en faites jouir que par ſon entremiſe.
A d'autres par bonté vous vouliez pardonner ?
Que ſa protection vienne vous l'ordonner.
Qu'elle vous doive enfin votre propre avantage ;
La gloire d'obéir devient votre partage :
Celle de commander, flattant tout bas ſon cœur,
Lui fait par vanité reconnoître un vainqueur.

Pour allumer en elle une flamme durable,
Qu'une Amante ſe croye à vos yeux adorable.
Vient-elle ſe montrer dans ſes brillans atours ?
Dites que leur éclat fait naître les Amours.
Eſt-elle négligée ? elle en eſt plus touchante.
Tel que ſoit un habit ; que ſon goût vous enchante.
Tout lui ſiéd, ſelon vous ; mais l'or, les diamans
Sont à vos yeux charmés ſes moindres ornemens.
En tout temps jurez-lui, qu'aux dons de la nature
Elle devra toujours ſa plus riche parure.
S'eſt-elle fait friſer ? l'amour dans ſes cheveux
Sur un thrône ondoyant vient enlever vos vœux.
Elle chante, admirez ; plaignez-vous d'un air tendre,
De voir trop tôt finir le bonheur de l'entendre.
Quand ſur certains plaiſirs s'échapent vos diſcours,
Aux tranſports les plus vifs donnez un libre cours ;
Fut-elle une Méduſe intraitable & ſauvage ?
Vous ſçavez l'adoucir par ce tendre langage.

Si vous diſſimulez, faites le finement ;
Vous perdez vos douceurs, quand votre air les dément.
La ruſe enveloppée utilement s'emploie ;
Et l'artifice nuit d'abord qu'il ſe déploie :
Le fourbe démaſqué, d'une indigne rougeur
Se voit couvrir le front par un mépris vangeur :
Quand à ſa fin prochaine on voit frapper l'Automne ;
Quand Bacchus joint ſes dons aux préſens de Pomone,
Le froid alors au chaud livre un douteux combat ;
Sous leurs coups oppoſez la langueur nous abbat.
Si d'un air corrompu le trait malin la bleſſe,
Et qu'un lit douloureux ſoutienne ſa foibleſſe,
Qu'en vous l'Amour actif lui montre ſon Amant ;
Semez, ſi vous voulez moiſſonner pleinement.
Loin qu'un triſte dégoût vous éloigne, ou vous laſſe,
Tout ce qu'elle permet, que votre main le faſſe :
A ſes yeux attentifs laiſſez couler vos pleurs ;
Dans tous vos mouvemens exprimez vos douleurs ;
Sans fin formez des vœux ; toujours en ſa préſence
Que vos rêves comptés flattent ſon eſperance.
Hâtez avant leurs temps les ſoins réligieux,

Qui sçavent dissiper un air contagieux.
Tels services rendus sont payés avec joie ;
De la félicité leur prix ouvre la voie.
Que trop d'empressement n'aille point vous trahir ;
Un soin disgracieux peut vous faire haïr.
Loin de lui présenter, d'une main rebutante,
D'une amere boisson la coupe dégoutante ;
Laissez à vos rivaux ce chagrinant emploi.
Dans ce qui plaît, l'Amour a renfermé sa Loi.
Le Zéphir, qui nous sert à quitter le rivage,
Est d'un foible secours dans un lointain voyage ;
Et, lorsqu'en pleine Mer nous avons à courir,
C'est à des vents plus forts qu'il nous faut recourir.
L'Amour de sa foiblesse en naissant se défie ;
Mais le moindre aliment dans peu le fortifie.
L'on caressoit petit cet effrayant Taureau ;
Et ce Chêne touffu fut un foible rameau :
Un fleuve roule à peine en ses naissantes ondes ;
C'est à son cours qu'il doit ses richesses profondes.
De l'habitude ainsi s'augmente le pouvoir.
Que votre Belle donc s'accoûtume à vous voir :
Vos efforts assidus vous ouvriront son ame ;
Et ses refus lassés allumeront sa flamme.
Dans les momens permis, présentez-vous toujours ;
Employez à la suivre & les nuits & les jours ;
Dès que votre victoire aura serré ses chaines,
Votre absence en son cœur fera passer vos peines.

Sagement donnez lui quelque tranquillité ;
Le repos de nos champs fait la fertilité ;
La pluie abreuve mieux une Terre alterée.
Phillis n'éprouve encor qu'une ardeur moderée,
Tant que Démophoon est présent à ses yeux ;
Il allume en partant ses transports furieux.
Par son éloignement, l'ingénieux Ulisse
De sa chaste moitié fait durer le supplice :
Laodamie en pleurs court après son Amant.
Mais d'une absence utile abregez le moment ;
Le temps chasse bientôt les douleurs qui nous pressent ;
Trop éloignés de nous, les Amours disparoissent,
Et leur fuite fait place à des amours nouveaux.
Imiter Menelas, c'est servir ses rivaux ;
Cet imprudent s'absente ; Helene se désole ;
Mais un hôte amoureux aussitôt la console.
Quel est d'un tel époux l'étrange aveuglement !
Sa femme en son Palais reste avec son Amant.
A ce départ croit-il que la raison consente ?
C'est remettre au vautour la Colombe innocente
Ton injuste colere éleve en vain ses cris.
Tu ferois, Menelas, tout ce que fait Paris.
C'est ta facilité, qui leur dit d'entreprendre ;
A tes conseils secrets ils ne font que se rendre :
Accuse-toi ; tous deux à mon sens sont absous,
De s'être ainsi vangé d'un si commode Epoux.

Un Léopard blessé, dont la dent menaçante
Ecarte d'ennemis une troupe aboyante ;
La Lionne, allaitant ses Lionceaux naissans ;
Le Serpent, que sous l'herbe ont heurté des passans
Sont moins à redouter dans l'effort de leur rage,
Qu'une Amante sensible au doulonreux outrage,
Que lui fait un Amant de sa rivale épris.
Ses yeux sont pleins du feu qui trouble ses esprits ;
Elle ne garde plus aucune bienséance,
Et la flamme & le fer sont peu pour sa vangeance.
Telle est une Ménade, errante dans les bois,
Quand son démon l'agite & la met aux abois ;
Sur ses propres Enfans une Mere cruelle
Se vange des mépris de Jason infidele.
Progné d'un sang si cher étouffe aussi les cris :
Sur sa plume à jamais ces monstres sont écrits.
C'est là ce qui des cœurs rompt la plus forte chaine,
Et du sein de l'Amour fait élever la haine.
Tremblez, traitres Amans, & craignez les effets
D'un courroux qui se porte au plus noir des forfaits.

Je ne viens point non plus, en Censeur trop austere,
Prêcher mal à propos la réforme à Cithere ;
Ni pour un seul objet restraindre vos desirs :

C'eſt d'un frein trop gênant captiver vos plaiſirs.
Qui pourroit vous blâmer, en imitant vos Belles?
Suivez dans vos Amours la nouveauté comme elles;
Mais cachez-en l'éclat ſous des voiles diſcrets,
Sans faire vanité de vos lauriers ſecrets.
Craignez, s'il eſt connu, qu'un préſent ne révele
Le Miſtere odieux de votre ardeur nouvelle;
Par des regards jaloux pour n'être point ſurpris,
Qu'en des lieux differens vos rendez-vous ſoient pris:
Que vos lettres ſurtout, en ſages confidentes,
Ne paſſent qu'en des mains fidéles & prudentes.
En offenſant Vénus, redoutez ſon courroux;
Son juſte déſeſpoir va s'armer contre vous;
Et renvoyant le trait, dont vous l'avez atteinte,
Des mêmes coups bientôt fait naître votre plainte.
Auprès de Clitemneſtre, Agamemnon content
La vit bruler pour lui du feu le plus conſtant;
Son exemple indiſcret la rendit criminelle.
Chaque jour elle apprend quelqu'injure nouvelle;
Chryſeïs retenue annonçoit ſes malheurs;
Bryſeïs enlevée aigriſſoit ſes douleurs;
La ſeule renommée avoit rempli la terre
Des démêlés honteux, qui prolongeoient la guerre:
Mais Caſſandre à la fin venant bleſſer ſes yeux
Ne confirma que trop ces récits odieux.
Sur ſon volage époux cette Reine attentive

Voit tomber ce Vainqueur aux pieds de sa captive ;
De la rage aussitôt la cruelle douceur
Lui fait du plus grand crime approuver la noirceur.

Des feux que vous cachez, s'il sort quelque étincelle
Niez avec dédain tout ce qui vous décele.
Fuyez dans ces momens un air simple & flatteur ;
Trop de soumission démasque un imposteur.
Vous avez de la paix le plus précieux gage,
Il vous servira mieux que le plus doux langage ;
Par vos exploits nouveaux, dissipant sa terreur,
Replongez votre Amante en son aimable erreur.

J'ai vû, pour réveiller les ardeurs amoureuses,
Faire exprimer les sucs des plantes dangereuses ;
Le germe de l'ortie au poivre est ajouté ;
Le souphre avec le vin est encore apprêté.
Toutes ces mixtions sont poisons véritables ;
Leur secours est sans force, en ces jeux délectables.
Vénus, qui de bienfaits comble ses Partisans,
A des efforts pareils, refuse ses présens.
Il est pourtant, dit-on, d'innocentes recetes :
La Morille & la Trufle ont des forces secretes ;
L'œuf ainsi que le Miel sert au corps abbatu ;
Le fruit noueux du Pin n'a pas moins de vertu.
Mais à quoi bon, Amour, chercher tant d'artifice ?

Toi ſeul, tu dois ſervir à tes doux ſacrifices.
Si ſur de vains ſujets je me ſuis arrêté,
Qu'on ne me blâme point de ma légéreté.
Dans ma route je ſuis différentes étoiles :
Tous les vents tour à tour viennent enfler les voîles.
Il eſt d'ingrats objets, de qui le tendre Amour
N'oſeroit eſperer le plus juſte retour :
L'affreuſe jalouſie eſt ſeule aſſés puiſſante,
Pour tirer du ſommeil leur ame languiſſante :
Enivrés quelquefois par la proſpérité,
Nous ne ſçaurions gouter nôtre félicité.
Un braſier ſur ſa fin n'offre plus de lumiere,
Et de cendre couvert perd ſa chaleur premiere ;
Le ſouffle en le touchant ſçaura le ranimer ;
Bientôt vous le verrez de nouveau s'enflammer.
Que d'un fidéle Amant la paſſion ruſée
Rappelle ainſi les feux d'une tendreſſe uſée :
Lorſque de votre Belle une froide langueur
Contre vous trop long-temps exerce ſa rigueur,
Faites naître la crainte en ſon ame allarmée ;
Qu'elle pâliſſe au bruit d'une rivale aimée :
Heureux, trois fois heureux, qui peut en ces momens
Dans un cœur agité cauſer mille tourmens !
Votre crime vient-il à frapper ſon oreille ?
Aux douleurs de la mort ſa douleur eſt pareille.

Que ne suis-je à tel prix un objet odieux !
Qu'elle arme contre moi ses ongles furieux ;
Quand se fixent sur moi des yeux baignés de lar-
mes,
Ah ! que tout leur courroux pour les miens a de
charmes !
Que son dépit, cherchant en tous lieux à me voir,
Sans moi ne puisse vivre, & veuille le pouvoir.
Mais ne prolongez pas cette heure douloureuse :
La colere affermie en une ame amoureuse,
Y faisant sa demeure, en peut chasser l'Amour ;
Offrez-lui les douceurs d'un paisible retour :
Tenez la tendrement en vos bras soupirante ;
Dans votre sein ouvert renversez-là pleurante ;
Que vos ardens baisers dissipent ses douleurs,
Et que par vous Vénus vienne essuier ses pleurs.
La paix regne aussitôt, & bannit la colere :
Le sçeau d'un tel accord a le droit de lui plaire.
C'est dans un doux réduit, ennemi du grand jour,
Que l'aimable concorde établit son séjour ;
Elle y foule à ses pieds les armes condamnées :
C'est dans ce lieu charmant que les graces sont
nées.
Deux pigeons, qui voloient dans l'instant aux com-
bats,
S'unissant bec à bec, forment de doux ébats ;
Leur murmure confus se fait assez entendre,

Et l'effet ſuit de près un langage ſi tendre.
Dans les temps ténebreux du naiſſant univers,
Une maſſe enfermoit tous les êtres divers.
La Terre, l'Eau, le Ciel, dans un cahos énorme,
Confondus & mêlés n'avoient aucune forme.
D'abord le Ciel brillant au plus haut ſe plaça,
L'Océan s'étendit, la Terre s'abaiſſa.
L'ordre venant enſuite animer la nature,
Les hôtes des forêts y prirent leur pâture;
Les Oiſeaux de leur vol parcourûrent les Airs;
Et l'on vit les Poiſſons s'élancer dans les Mers.
Les humains vagabons erroient dans les Campagnes,
Et ſous un Arbre épais logeoient ſur les Montagnes;
Le Jonc formoit leur lit, & le gland leur repas;
Méconnus l'un à l'autre, ils couroient au trépas.
L'Amour ſçut adoucir une humeur ſi farouche,
Aux deux Sexes offrant une commune couche.
On conte qu'au travers de leur rusticité
L'un s'approcha de l'autre avec ſimplicité;
Ils trouverent ſans guide un chemin ſalutaire;
Et la Nature ſeule accomplit ſon miſtere.
Les Oiſeaux amoureux contentent leurs deſirs:
L'humide & froid Poiſſon court aux mêmes plaiſirs;
Le Cerf entre en fureur pour la Biche qu'il aime;
Tout ce qui vit enfin ſuit cette Loi ſuprême.

Servez-vous donc, Amans, d'un si puissant secours :
Lui seul de vos débats peut arrêter le cours.
Remede plus certain que tous ceux d'Hippocrate ;
Il calme une emportée, il fléchit une ingrate.

Attiré dans ces lieux, au bruit de mes chansons,
Phœbus vint de ma lyre interrompre les sons ;
Il avoit de Lauriers la tête couronnée,
D'un semblable Rameau sa main étoit ornée.
» Toi, qui du tendre Amour viens tracer les leçons,
» Dans mon Temple, dit-il, conduis tes nourrissons ;
» Là, s'offre à leurs regards une juste Sentence,
» Dont l'univers entier célébre l'importance ;
» Que chacun soit, dit-il, à soi-même connu :
» L'esprit en sa faveur aisément prévenu
» De l'Amour prudemment fuit les douces amorces,
» Et dans son vol hardi sçait mesurer ses forces.
» Celui, que la nature enrichit d'heureux traits,
» Sans affectation peut montrer ses attraits.
» Librement doit s'ouvrir une bouche éloquente,
» Et parer ses discours d'une beauté piquante.
» Qu'une agréable voix aime à chanter souvent,
» Quelquefois un Buveur réjoüit en buvant :
» Mais qu'un sçavant jamais, quand il en conte aux Belles,

»En vain déclamateur ne s'érige auprès d'elles :
» Que jamais, de ses vers fougueux récitateur,
» Un Poëte ne prenne un visage d'Auteur.
Ainsi parle Apollon ; que son avis vous touche :
La vérité toujours s'explique par sa bouche.
Je le répete encore ; agissez sagement :
Et vous serez heureux dans votre engagement.
Le Sillon ne rend pas toujours avec usure ;
Le bon vent à nos vœux rarement se mesure :
Plus de maux que de biens dans l'Empire amoureux :
Le sort de ses sujets est un sort rigoureux.
Au tour du Mont Hybla voltigent moins d'Abeilles,
L'Eté fait moins rougir de Raisins sous les treilles,
Et l'on voit au Printemps éclore moins de fleurs,
Que l'Amour dans son sein n'enferme de douleurs.
Sous le poids de ses fers gémit notre foiblesse ;
Dans le Fiel sont trempés les traits dont il nous blesse.
L'inhumaine vous fuit, quand vous allez la voir ;
Vous le sçavez ; feignez de ne le pas sçavoir.
Sa rigueur vous refuse une faveur promise ;
N'en laissez échapper qu'une plainte soumise.
Un Esclave imposteur, par d'insolens rapports,
Vous irrite ; calmez vos plus justes transports :
Que soigneux à cacher sa douleur véhemente,
Dans sa peine un Amant respecte son Amante.

Elle appelle ; volez : fuit-elle ? éloignez-vous :
Gardez-vous fur vos pas d'amener les dégouts.
Ranimez plus encor vos flammes outragées ;
Les épines en fleurs dans peu feront changées.
Dans fa grondeufe humeur fouffrez jufqu'à fes
coups,
Et dans ce moment même embraffez fes genoux.
Sur de foibles fujets trop long-temps je m'arrête ;
A prendre un autre effor que ma mufe s'apprête.
J'entreprens de changer un deftin malheureux :
Le fuccès aime à fuivre un effort généreux.
Que votre ame à mes Chants fe livre toute entiere :
Je traitte de vos foins la plus noble matiere.
De votre heureux rival ne foyez point jaloux ;
La victoire à coup sûr fe range auprès de vous.
Fiez-vous à ma voix, comme aux divins oracles ;
Ce font là de mon art les plus fameux miracles.
La Coquette fourit ; ne fuivez point fes yeux ;
Sur fes lettres jamais de regards curieux :
En obfervant fes pas, point d'odieufe gêne.
Qu'elle aille librement, où fon plaifir la mene.
Pour leurs femmes on voit de commodes époux,
Dans les bras du fommeil, fuivre un parti fi doux :
Je n'ai point, je l'avoue, ce bel Art en partage ;
De mes propres confeils je perds tout l'avantage.
Moi prefent, à ma Belle on donne un rendez-
vous !

Et je le souffrirois ? éclattez, mon courroux.
Un jour, je m'en souviens, je punis ma Maitresse
D'avoir de son mari souffert une caresse.
Mon amour va souvent jusqu'à la cruauté ;
Ces excès de mes feux ternissent la beauté.
L'Epoux, qui tait l'affront que lui-même il s'attire,
Est encor, selon moi, moins digne de Satire.
La plus sage conduite est de tout ignorer ;
Vous même gardez-vous de la déshonorer.
Que sa fausse pudeur colore son visage ;
Les vices déguisés sont d'un aimable usage.
En dévoilant ainsi leurs Misteres secrets,
C'est ouvrir contre vous les sources des regrets.
Deux Amans découverts en serrent plus leurs chaines,
Et leurs plaisirs troublés s'accroissent de leurs peines.
Dans de honteux filets Mars & Vénus surpris,
Jadis de tout l'Olimpe ont excité les ris :
Ce Guerrier enchanté de la belle Déesse
D'un ton de Conquérant fit parler sa tendresse ;
Ce Dieu plut à Cypris : tel Amant dans son cœur
Entre souvent sans peine, & s'en rend le Vainqueur.
Ah, que du Forgeron la jambe fut raillée !
Que ne dit-elle point de sa vue erraillée !
Aux yeux de son Amant ces risibles portraits

D'une grace nouvelle animoient ſes attraits.
Dans ſes premiers faux pas toute Belle eſt diſcrete ;
Ils cachoient avec ſoin leur démarche ſecrette :
Le Soleil, qui voit tout, les ſuit au rendez-vous ;
Et fait part au Mari de leurs jeux les plus doux.
Qu'au repos du public ton exemple eſt nuiſible !
Pourquoi troubler, Phœbus, un commerce paiſible ?
Vénus de ton ſilence a dequoi te payer ;
Suis plutôt le chemin qu'on a ſçu te frayer ?
L'ingénieux Vulcain, follement ſuſceptible,
Environne ſon lit d'un rêts imperceptible ;
Et les mains & les yeux ſont trompés par ſon Art.
Pour Lemnos ce jour même il feint un prompt départ :
Le Guerrier amoureux recommence un doux ſiége ;
Et nos deux combattans ſe prennent dans le piége.
A ſa honte le traître appelle tous les Dieux,
Et préſente en Vainqueur ce Captif à leurs yeux :
Cypris veut vainement couvrir ces beautés nues ;
On voit enfin couler ſes larmes retenues :
Malgré ton embarras, dit à Mars un railleur,
Conſole toi, ton rôle eſt ici le meilleur.
Le jaloux ſe rendant aux raiſons de Neptune,
Ouvre à ſes Priſonniers cette loge importune :
Mars en Créte s'enfuit, & Vénus à Paphos.

Ah, que tes coups Vulcain portent ſur eux à faux!
Leur pudeur eſt reſtée en ta perfide toile :
Ils ſont à découvert, ce qu'ils cachoient d'un voile.
Leur intrigue en public éclate à tes dépens,
Et l'on ne ſçait que trop combien tu t'en repens.
   Vénus à mes avis ajoute ſa défenſe ;
Qui pourroit effacer une ſi noire offenſe.
Jamais à vos rivaux ne tendez de filets ;
Ne vous attachez pas à percer leurs ſecrets.
Quel profane oſeroit divulguer ces myſteres,
Dont Cerès a voilé ſes réglemens ſéveres ?
Le ſecret eſt dans l'homme un mérite éclatant :
Qui devoit le garder, péche en le trahiſſant.
Sous les avides yeux du malheureux Tantale,
Des mets les plus exquis un riche apprêt s'étale ;
Mais tout fuit, dès qu'il vient pour y porter la
      main ;
L'indiſcret méritoit ce tourment inhumain.
Plus jaloux que Cerès, Cupidon nous ordonne
D'étouffer les ſecrets des Fêtes qu'il nous donne.
Vous, qui les revelez, éloignez-vous, mortels ;
Gardez-vous d'approcher de ſes ſacrés Autels.
Son culte ne veut point un ennuyeux ſilence ;
Mais d'un bruit ſcandaleux il proſcrit l'inſolence.
L'eſprit ſeul en public peut offrir ſon encens :
Un voile doit couvrir le tribut de nos ſens.
Sous les loix de Vénus chacun de nous s'engage :
Homme

Homme & femme à l'envi, tout parle ſon langage ;
On ſçait de ſon pouvoir juſqu'où vont les effets,
Mais par reconnoiſſance on cache ſes bienfaits :
Sa main, toutes les fois qu'il faut quitter ſa robe,
En certains lieux poſée, aux regards la derobe.
La brute devant nous ſe contente en tous lieux ;
La femme par pudeur en détourne les yeux,
Un alcove eſt le champ des luttes amoureuſes.
Contre les nudités les loix ſont rigoureuſes ;
Si nous ne cherchons point les horreurs de la nuit,
Auſſi du trop grand jour le vain éclat nous nuit.
Dans ces ſiécles heureux du monde en ſon enfance,
Avant qu'un riche toit nous ſervit de défenſe
Contre l'âpre rigueur de la rude ſaiſon,
Un Chêne nourriſſoit, & ſervoit de maiſon :
L'homme entroit à l'écart dans les cavernes ſombres,
Pour cacher ſes plaiſirs, des bois cherchoit les ombres.
Quoique groſſier, ce peuple, ami de la pudeur,
Se gardoit en plein champ d'aſſouvir ſon ardeur.
A nos yeux maintenant on veut rendre célébres
Juſqu'aux exploits heureux que couvrent les ténébres.
Qu'en revient-il enfin ? le plaiſir d'en parler.

Un petit maître accourt, pour vous les réveler;
Et vous dit en secret, comme il fait à cent autres:
Celle que vous voyez, elle est encor des nôtres.
Combien en noircit-il de son doigt effronté?
Rien que de faux, souvent dans ce qu'il a conté.
Quelque impudent qu'il soit, ce brave qui se vante,
Nieroit, s'ils étoient vrais, les crimes qu'il invente;
Il n'est point de beauté qui n'ait fait son bonheur,
Et dont ses vains récits ne flétrissent l'honneur.
Thersite en ses effets, mais Achille en paroles,
Ce lâche s'applaudit de ses exploits frivoles.
Va veiller maintenant, va, gardien trop jaloux,
Aux barreaux de ta porte ajouter cent verroux:
Vaine précaution! sur le nom de ta femme,
Impudemment s'exerce un adultere infame.
Plus sages, plus prudens dans nos moindres discours,
Nous couvrons de la nuit nos plus tendres Amours.

Ne critiquez jamais les défauts d'une Belle:
Par ces légers égards vous vous assurez d'elle.
La taille d'Andromaque avoit peu d'agrément;
Les yeux du seul Hector lui trouvoient l'air charmant.
L'Amour est en naissant délicat & sensible;
Aux jeunes Arbrisseaux Zéphir même est nuisible:
Sous une tendre écorce on les voit chanceler.

Mais devenus plus forts, qui peut les ébranler?
Le temps ôte à nos yeux les taches du visage;
Et qui déplut d'abord, plaît par un long usage.
D'un nom plus favorable employez la douceur:
Un teint noir n'est que brun: il n'est plus de noirceur.
On condamne ses yeux; Vénus les a de même.
Dans ses cheveux ardéns, c'est Pallas que l'on aime.
De sa maigreur choqué ne la critiquez point:
Elle a trop d'épaisseur; louez son embonpoint.
Qu'elle même à ses yeux semble se méconnoître;
Ne remontez jamais au jour qui l'a vû naître.
Les regards d'un Censeur sont toujours insultans,
Lorsque la Belle en tout n'est pas dans son Printemps,
Que voulant effacer l'outrage des années,
Elle cultive encor des fleurs deja fannées:
D'un indigne répos fuyons les vains appas;
La vieillesse sans bruit précipite ses pas.
Parcourez l'Océan, ou cultivez la terre;
Jeunes hommes, bravez les périls de la guerre,
Ou suivez vaillamment les amoureux combats:
Cupidon comme Mars couronne ses Soldats.
Mais qui de l'âge mûr ou de l'âge encor tendre
Sert mieux nos doux plaisirs, nous en fait plus attendre?

L'un eſt un champ couvert des plus riches moiſ-
ſons ;
L'autre offre à deffricher les plus âpres buiſſons :
Le premier poſſédant l'aimable expérience,
Qui de tout ouvrier fait fleurir la ſcience,
Dans ſon ouvrage heureux en eſt plus entendu,
Et ſçait mieux ménager le moment attendu ;
Sa mourante beauté, par ſes ſoins rajeunie,
Reprend cette fraicheur que l'âge avoit ternie :
Au gré de vos ſouhaits, en cent & cent façons,
Du plus lubrique Amour elle ſuit les leçons ;
Son âme, aux voluptés ſe livrant toute entiere,
Des plus rians Tableaux orneroit la matiere.
Je veux dans le plaiſir qu'on meure également,
Que l'Amante au travail le diſpute à l'Amant.
Je hais le fade attrait d'un tribut néceſſaire,
Le goût honteux du temps n'a jamais ſçu me
plaire :
Celle, à qui ſon ménage offre ſeul des appas,
Peut-elle me donner un bien qu'elle n'a pas ?
Dans le devoir pour moi trop de dégoût foiſonne ;
Tel que ſoit un plaiſir, un devoir l'empoiſonne.
Ah, qu'il m'eſt doux d'entendre une tremblante
voix,
Qui me peint ſon bonheur en ces charmans abois ;
Arrête : quel plaiſir ! ah, faut-il qu'il finiſſe ?
Conduis ton mouvement, & qu'au mien il s'uniſſe.

Que j'aime la langueur de ces yeux abbatus !
Que son transport me dise : hélas ! je ne vis plus.
C'est là que l'Art triomphe, & l'ardente jeunesse
D'un bien si délicat ignore la finesse :
Aux seuls hommes l'Amour réserve ces douceurs,
Sept lustres accomplis nous en font possesseurs.
Du vin nouveau qu'un autre affronte la fumée :
Pour un Nectar plus mûr ma soif est allumée :
Le bouton d'une fleur n'est encor d'aucun prix ;
La rose en son éclat charme nos yeux épris,
Et d'un parfum vivant répand la douce haleine ;
Pour Hermione enfin quitterez-vous Hélene ?
Non ; d'un si sage Amour si vous sentez les coups,
Il vous assurera les plaisirs les plus doux.

Mais je vois sur un lit deux Amans en retraite :
Muse, ne troublez point l'affaire qui s'y traite ;
Sans vous ils sçauront bien sçavamment s'exprimer;
Ils sçauront bien sans vous au combat s'animer :
Ah, que leurs doigts actifs feront de douces bréches,
Dans ces lieux où l'Amour teint ses humides fléches.
Là s'égare en secret plus d'un sage Mentor :
Avec son Andromaque ainsi faisoit Hector ;
Achille ainsi traitoit sa captive fidéle,
Lorsque, vainqueur de Troie, il soupiroit près d'elle :

Tu souffrois, Bryséïs, l'approche d'une main
Qui tous les jours, hélas, fumoit de sang humain;
D'un bras victorieux tu te sentois pressée;
Peut-être ses lauriers flattoient-ils ta pensée?
Voulez-vous du plaisir savourer le plus fin?
C'est insensiblement d'en ménager la fin;
Que jamais la beauté, dont votre amour dispose,
A vos lascives mains sottement ne s'oppose;
Ses yeux s'enflammeront d'un éclat tremblotant;
Tel sur l'eau le Soleil darde un rayon flottant.
Doux murmures, venez; venez, plaintes pressantes,
Tendres gémissemens, paroles agaçantes.
Que sa vivacité ne vous devance pas;
Et plus prompt qu'elle aussi, ne hâtez point vos pas.
Au but, où vous tendez, il faut vous rendre ensemble:
Que dans le doux instant le bonheur vous assemble.
C'est ainsi qu'on agit, quand on peut librement
Rechercher les douceurs d'un travail si charmant:
Vous craignez des jaloux, pressez plus votre ouvrage;
Et qu'une ardeur plus vive abrége le voyage.
Dans le Port entre enfin mon Vaisseau fortuné:
Enfin levons le front de Mirthes couronné.
Ce que fut par son Art Machaon dans la Grece,

Achille par son bras, Nestor par sa sagesse,
Calchas par sa science, Ajax par ses exploits,
Je le suis en Amour par mes nouvelles loix.
Quels éloges de vous ne dois-je point attendre ?
Jeunesse, que mon nom partout se fasse entendre.
Mes vers vous ont armée : Achille de Vulcain
Reçut, dit-on, jadis une Armure d'airain :
Il a sçu s'en servir pour se couvrir de gloire.
Docile à mes avis, remportez la victoire ;
Et que celui de vous à qui mon trait vainqueur
D'une fiere Amazone aura soumis le cœur,
Sur son Trophée écrive : *Ovide étoit mon Maître.*
Mais quel Peuple brillant vois-je à l'instant paroître ?
Belles, vous implorez le secours de mes Vers :
Les trésors de mon Art pour vous vont être ouverts.

Fin du Chant second.

CHANT TROISIÉME.

ARMONS, brave Amazone, aujourd'hui ta Milice;
Qu'elle entre ſur tes pas dans l'amoureuſe lice:
L'ennemi, qui bravoit tes Eſcadrons galans,
Va connoître à ſon tour tes belliqueux talens:
L'un & l'autre marchez avec d'égales forces;
Que la gloire ait pour vous de ſemblables amorces.
Le parti protégé par Vénus & ſon fils
Va faire ſous ſon joug tomber ſes ennemis.
Les Belles, au combat n'apportant que leurs charmes,
N'auroient pû ſoutenir les efforts de nos armes;
Un Triomphe ſi vain, révoltant les eſprits,
N'eût attiré ſur nous qu'un odieux mépris.
D'un tel ſoin, dira-t'on, que faut-il qu'on eſpere?
C'eſt fournir au venin dont s'arme une Vipere.
Contre tout le beau Sexe, où tend cette rigueur?
Quand du crime une femme a pû braver l'horreur,
La honte n'en n'eſt pas ſur toutes répandue:
Une égale juſtice à l'innocence eſt dûe.
Si la perfide Hélene & ſa cruelle Sœur
Ont ſur les fils d'Atrée épuiſé leur fureur;

Si, jusqu'au bord du Stix, Eriphile en furie
A fait à son Amant sentir sa barbarie :
Fidéle à son Epoux, Pénélope à son tour
Quatre lustres entiers attendit son retour ;
Pour mieux prouver sa foi, de soi-même homicide,
Dans le tombeau descend plus d'une Phillacide :
La généreuse Alceste, en courant à la mort,
De son fidéle Admete a prolongé le sort ;
Evadné, par l'Amour aux flâmes condamnée,
Sur un même bucher s'unit à Capanée.
La vertu même est femme, & dans ses ornemens
Fait en Nimphe à nos yeux briller ses agrémens :
Qui ne sçut le pouvoir de sa beauté suprême ?
Est-il donc étonnant que tout l'univers l'aime ?
N'abandonnez jamais la trace de ses pas,
Beautés ; vous lui devez vos plus puissans appas :
Mais sur tout en public rendez-lui vos hommages ;
Que l'on en trace ailleurs les brillantes images.
Ma voix ne peut atteindre à ces hautes leçons ;
Les folâtres Amours remplissent mes chansons ;
Ma science se borne à charmer une Belle ;
Tout mon but est de vaincre une fierté rebelle.

L'homme à son inconstance attache un vain honneur ;
La femme dans son choix fixe mieux son bonheur ;

Nous même bien ſouvent la rendons criminelle.
Jaſon devoit brûler d'une flâme éternelle ;
L'ingrat trahit Medée, & bravant ſon courroux,
Vint d'une autre à ſes yeux ſe déclarer l'Epoux.
Seule en un lieu deſert, aux Tigres expoſée,
Ariadne appelloit le perfide Theſée ;
Phillis a vainement parcouru les forêts,
Qui de ſa fin cruelle ont marqué leurs regrets :
L'inſtrument de la mort que Didon s'eſt donnée
Fut le dernier préſent de ce pieux Enée.
Dans leur ſource aujourd'hui découvrez vos malheurs ;
Un amour mal conduit a fait couler vos pleurs ;
Vous languiriez, beau Sexe, encor dans l'ignorance ;
Sans mon Art, périſſoit votre unique eſperance ;
Vénus qui m'apparut, m'ordonna l'autre jour
De vous inſtruire auſſi des ſecrets de l'Amour.
» Quel crime a donc commis ma Troupe infortunée ?
» Dit-elle, eſt-ce par toi qu'elle eſt abandonnée ?
» Crois-moi, conduis plutôt l'un & l'autre Soldat,
» Egalement armé pour l'amoureux combat :
» Tu ſçais qu'à mon parti t'attache un foible extrême ;
» Son malheur t'intéreſſe, & te perdra toi même.
» En volant au ſecours d'un ſi cher ennemi,

» Tu dois pour ton bonheur le changer en ami.
Elle dit : ſur ſes pas s'embellit la lumiere ;
Un doux calme ſuccéde à ma frayeur premiere ;
De ſa divinité je demeurai rempli,
Et ſon ordre à l'inſtant par moi fut accompli.
A mes leçons, beau Sexe, ouvrez un cœur docile ;
Vous en ſerez ſans crime à nos vœux plus facile.
C'eſt Vénus qui m'inſpire ; apprenez-en les loix,
Et prêtez une oreille attentive à ma voix.
Rappellez-vous ſouvent qu'un hyver plein de glace
Des plus beaux de vos jours viendra prendre la place ;
Tandis que luit pour vous la ſaiſon des plaiſirs,
Sans ceſſe apprenez d'elle à ſuivre vos deſirs.
Vos jours s'écouleront, comme une eau fugitive ;
Le ruiſſeau dans ſon cours ſuit une pente active ;
Il ne reviendra plus ſur ſes pas déſormais,
Et le moment qui paſſe eſt paſſé pour jamais.
Il n'eſt rien qui pour vous fixe un bien ſi volage :
L'Eté voit moins de fleurs que le Printems de l'âge ;
Ces arbres dépouillés de tous leurs ornemens
Ont prêté ſous leur ombre un azile aux Amans.
Vous, qu'un farouche orgueil rend maintenant cruelles,
Quel regret vous attend ſeules dans vos ruelles !

Votre porte exposée aux amoureux complots
De tendres assiégeans ne craindra plus les flots.
Qu'en peu de jours, hélas! le plus beau teint s'efface,
Et le corps le mieux fait voit enlever de grace !
Ces cheveux, dont la tresse ont tant charmé nos sens,
Sur un front sillonné s'étendent blanchissans :
Le Serpent dans sa peau dépouille sa vieillesse ;
Le Cerf, quittant son bois, retrouve sa jeunesse.
Vos agrémens perdus sont perdus pour toujours :
Cueillez-donc une fleur qui vit si peu de jours ;
Sa beauté va périr, & tomber d'elle même ;
A sa fraicheur succede un air livide & blême.
Lucine éteint l'éclat des yeux les plus touchans ;
Trop de récolte épuise, & fait vieillir les champs.
Phœbé ne rougit point du Berger qu'elle adore ;
Et Céphale est sans honte enlevé par l'Aurore ;
La sensible Vénus pleure encore Adonis;
Par leurs simples penchans leurs cœurs se sont unis :
Mortelles, craignez-vous d'imiter les Déesses ?
Ayez pour vos Amans d'aussi belles foiblesses.
La plus ample moisson & des jeux & des ris,
Au champ qui les fait naître, ajoûte un nouveau prix.
Mais gardez-vous d'ouvrir la porte à la licence ;

Des vices effrénés je profcris l'infolence ;
Fidéles en public aux loix de la pudeur,
Contentez en fecret une amoureufe ardeur.
C'eft en ce lieu, beautés, que laiffant la barriere,
Ma main va des Amours vous ouvrir la carriere.
A vos premiers regards offrons l'enchantement,
Que fait naître l'éclat de votre ajuftement.
Des guérêts négligés la récolte eft moins riche,
Et Bacchus fe plaît peu fur les Côteaux en friche.
Les appas naturels font des préfens des Dieux ;
Chacune croit jouir de ce bien précieux :
Combien n'ont pourtant pas ce qui les rend fi vaines !
D'autres beautés en vous font les fruits de vos peines.
Le foin de la parure enferme tous les traits :
Euffiez-vous de Vénus les plus brillans attraits :
Vous les perdrez bientôt fans ces foins falutaires ;
Ils font de ce qui plaît les vrais dépofitaires.
Dans les temps reculés, les farouches humains
A s'embellir, dit-on, n'employoient point leurs mains :
Rome, fortant jadis du fein de la pouffiere,
Dans fa fimplicité ne fut pas moins groffiere.
Qu'à ces temps vertueux on rende un vain honneur ;

Des jours, où je suis né, je connois le bonheur.
A mon tendre penchant ce siécle est plus conforme:
Que l'or pour nous servir se prête à toute forme;
Qu'on transporte à son gré plus d'un mont sour-
cilleux;
Que par l'Art soient taillés des marbres orgueilleux;
Le faux prix de ces biens peut causer de l'envie.
Moi, je suis enchanté d'une plus douce vie:
J'aime à voir nos Romains plus riches, plus puis-
sans
Aux seuls Dieux des plaisirs prodiguer leur encens.
Le moins superbe éclat de deux pierres pareilles,
Suivant le gout du temps, doit parer vos oreilles;
Que vos habits dans l'or ne soient point enchassés;
Voulant nous attirer, par là vous nous chassez:
Plus charmante cent fois que la fiere opulence,
La propreté ravit mon cœur sans violence.
En désordre jamais ne montrez vos cheveux:
Sans la main qui les range, ils n'auroient point
nos vœux.
Il est pour vous orner cent choses différentes:
Les plus simples souvent sont les plus apparentes.
Distinguez avec soin ce qui vous sied le mieux;
Et que votre miroir le conseille à vos yeux.
Les superbes tissus, dont brille votre tête,
Vous sçavent de nos cœurs préparer la Conquête;
Que du bon gout sur eux vous consultiez la voix,

Et que l'air du viſage en marque l'heureux choix.
Quoiqu'elle ſoit pour vous un Tyran incommode ;
Empreſſez-vous toujours d'obéir à la mode.
Son caprice commande, & ſes dernieres loix
Ont droit de vous guider dans vos galans exploits.
Sous un air négligé, des graces naturelles,
Par leur voile enchanteur, font ſoupirer pour elles.
Leur ſimple arrangement a bien auſſi ſon Art ;
Mais il faut qu'il paroiſſe un effet du hazard.
Beautés, que la nature eſt pour vous favorable !
La perte de vos biens n'eſt pas irréparable.
Comme on voit emporter les feuilles par les vents,
Nos cheveux ſont en proie aux ravages des ans ;
La femme ſçait changer l'ordre des deſtinées ;
De ſa tête blanchie elle ôte les années ;
Elle ſçait par des ſucs rajeunir la couleur
De ces triſtes débris qui cauſent ſa douleur :
Elle ſçait, l'or en main réparant ces dommages,
Par des attraits menteurs arrêter nos hommages ;
Et fiere d'une treſſe achetée à nos yeux,
Court d'un air Conquerant l'étaler en tous lieux.
Sur le goût des habits faut-il auſſi m'étendre ?
Il eſt certaine étoffe, où l'on ne peut prétendre ;
Et la laine, que Tyr a fait rougir deux fois,
Ne doit jamais tenter votre ſuperbe choix.
Belles, ſans vous charger de robes précieuſes,
Cherchez à moindre prix des couleurs gracieuſes,

Quelle eſt votre fureur, dans vos dégouts altiers ?
Peut-on porter ſur ſoi ſes revenus entiers ?
La couleur, dont le Ciel nous offre la Peinture,
De ſon luſtre éclatant, orne en vous la nature.
Le verd que la Mer nomme a-t'il moins d'agré-
ment ?
Des Nimphes, je croirois, qu'il fait l'habillement.
Le coup d'œil du Safran ne plaît pas moins en-
core ;
C'eſt ſous ſes traits dorés que ſe montre l'Aurore,
Quand, pour ouvrir le jour dans les champs étoi-
lés,
Elle mene à pas lents ſes Courſiers attelés.
La douceur que l'on prend à la roſe éclatante,
Offre à tous les regards un charme qui les tente :
Les Prés ſont au Printems vêtus de moins de fleurs,
Qu'il n'eſt pour vous orner de brillantes couleurs.
Sans donner au hazard, fuyant la fantaiſie,
Que celle qui vous ſiéd ſoit conſtamment choiſie.
Telle qui de la blonde anime les attraits,
De la brune obſcurcit les plus aimables traits.
Que de vous l'odorat n'ait jamais à ſe plaindre :
Beau Sexe, votre abord ne doit pas être à crain-
dre.
Que d'un poil hériſſé la trop rude épaiſſeur
De votre peau jamais n'altére la douceur.
Mes leçons ne ſont pas pour la femme ruſtique
Qui

Qui vit sur le Caucase, ou qui boit le Caïque.
Dans de certains détails m'est-il permis d'entrer ?
Un front qui n'est point net ose-t'il se montrer ?
Sans honte sur ses dents une aimable Maitresse
Peut-elle laisser voir des marques de paresse ?
Dans un fard secourable on trouve la blancheur ;
Le Carmin joint aux lys une vive fraicheur ;
Mais qu'une main avare en regle le mélange.
Le sourcil en deux arcs artistement s'arrange.
Que ces mouches sans vie ont de vivacité !
Par leur noir aiguillon l'Amour est excité ;
Ces petits assassins arment la beauté même ;
Et leur air agaçant dit : *je veux que l'on m'aime.*
Gardez-vous d'exposer aux regards des Amans
Les rebutans apprêts de vos faux agrémens ;
Quoique de leur mensonge on approuve l'usage,
En peut-on sans dégout voir plâtrer un visage ?
Ce spectacle déplaît, & nous n'aimons pas mieux
Voir allonger des dents que l'on frote à nos yeux.
Ces soins du tendre Amour relevent la puissance ;
Mais il faut prudemment en voiler l'indécence.
Dans le fard naturel que presente un ruisseau
La mere des Amours cherche un éclat nouveau.
Lorsque nous vous croyons dans les bras de Morphée,
Travaillez à vous faire un amoureux Trophée ;

Aux hommes il eſt bon d'en cacher les ſecrets:
Dérobez vos défauts à leurs yeux indiſcrets.
N'eſt-ce donc pas aſſez que je vous trouve Belle,
Sans repaître mes yeux, de ce qui vous rend
telle?
Cherchez ce qui nous plaît; n'allez pas dédaigner
De donner devant nous vos cheveux à peigner;
J'aime à les voir flotter ſur une gorge aimable:
Jamais dans ces momens d'emportement blamable;
Sous des coups odieux ne faites point trembler
Une main peu fidele à les bien aſſembler.
Si la tête n'a rien qui nous ſoit agréable,
On ne doit point admettre un témoin redoutable.
Une femme ſurpriſe un jour ne put cacher
Des cheveux étrangers que je vis attacher;
O Dieux, quel embarras, & quelle fut ſa honte!
J'eus beau la ſoulager par une fuite prompte,
La faute étoit commiſe; il n'eſt, je crois, permis
De faire un tel affront qu'à ſes ſeuls ennemis.
La parfaite beauté triomphe à ſa toilette;
Mais elle ſeule y trouve une gloire complette.
Je n'ai point à former ces Nimphes, dont le nom
Allarmoit autrefois la jalouſe Junon;
Ni celle qu'un Epoux a tant redemandé,
Et que ſon raviſſeur a conſtamment gardé.
J'inſtruis la femme aimable, & la laide à la fois:

L'une bien plus que l'autre implore ici ma voix.
Les Belles ont ſans Art ce qui nous charme en
elles ;
Mais le grand nombre auſſi n'eſt point celui des
Belles ;
Et celles qui le ſont, ne ſont pas ſans défauts :
De ce qu'on croit parfait, cachez les endroits faux.
Qu'une femme trop grande abaiſſe ſa coeffure,
Et s'accourciſſe encor par une humble chauſſure.
Si la hauteur vous manque, il eſt d'autres détours ;
Pour nous en impoſer, élevez vos atours ;
Et vous aſſeoir ſouvent eſt une loi préciſe,
De peur qu'étant débout on ne vous croie aſſiſe.
Un peu trop d'embonpoint ſemble offuſquer nos
yeux ?
L'ajuſtement ſerré le rendra gracieux.
Celle dont on reprend la taille trop légere,
Doit chercher dans ſa robe une enflure étrangere.
L'Art en mille façons vous offre ſon ſecours,
Pour plaire davantage, à tout ayez recours.
La plus aimable femme eſt triſtement changée,
Quand ſon ris nous découvre une dent mal rangée :
La langueur en revolte, ainſi que la noirceur,
Et chaque homme en devient l'implacable cenſeur.
Qui l'auroit jamais cru ? venez apprendre à rire :
Par des charmes ſecrets certain ris nous attire.
Evitez ces grands plis & ces vuides affreux

Que les ris déreglés sillonnent avec eux.
Par la lévre toujours que la dent ombragée
Montre la bouche en deux foiblement partagée ;
Ne vous répandez pas en de bruyans éclats ;
Des rieuses sans fin nous sommes bientôt las.
Un son doux & léger doit distinguer la femme ;
Des sots ricannements la grimace est infame :
L'une semble pleurer ; & l'autre dans ses sons
Du chantre d'Arcadie imite les chansons.
Que ne peut l'Art ? il montre à pleurer avec grace,
Et des cœurs les plus durs il fond ainsi la glace.
En coulant à propos, des pleurs obéissans
Sçavent tout attendrir, & regnent sur les sens.
La langue quelquefois en badinant grassaie,
Ou d'un air délicat heureusement bégaie.
Telle affectation n'est pas sans agrément ;
Vous plairiez moins peut-être, en parlant simplement ;
Mais fuyez ce défaut, à moins qu'il ne vous serve,
Et même en l'adoptant ayez quelque réserve.
La démarche sur tout a dequoi nous toucher ;
En femme de bon air apprenez à marcher ;
Lorsque de ce merite une femme est pourvûe,
Elle enleve les cœurs dès la premiere vue ;
Dans sa robe flottante, appellant les Zephirs,
Elle y semble avec eux renfermer nos desirs.

Marchant en héroïne, où la gloire la mene,
L'une éleve ſon pas, fiérement ſe promene :
L'autre a peine à former le moindre mouvement,
Son corps eſt avec Art porté nonchalamment ;
L'autre précipitant ſon allure groſſiere
S'annonce avec grand bruit, fait voler la pouſ-
ſiere.
Dans tous les mouvemens il eſt certain milieu ;
Tant de hauteur, je crois, n'eſt pas là dans ſon
lieu ;
La moleſſe eſt choquante, & la dureté bleſſe ;
Cherchez dans la nature un port plein de nobleſſe.

De l'épaule & du ſein découvrez-nous les lys ;
Vos droits par eux ſur nous en ſont mieux établis.
Vous, de qui la blancheur eſt l'éclatant partage,
Gardez-vous d'oublier ce nouvel avantage ;
L'aſpect de tant d'appas venant à m'embraſer,
Je voudrois ſur leur neige appliquer un baiſer.

Autant que la beauté, la voix eſt applaudie,
Et très-ſouvent l'Amour naît de la mélodie.
Les Sirenes jadis, ſur la face des eaux,
Aux charmes de leur voix, enchainoient les Vaiſ-
ſeaux.
Par leurs tendres accens ravi, hors de lui même,
Uliſſe étoit perdu, ſans l'heureux ſtratagême
Qui de ſes compagnons faiſant autant de ſourds,
De leur foible raiſon conſerva le ſecours.

Que le beau Sexe au Chant s'applique dès l'enfance,
Contre une voix charmante il n'eſt point de défenſe ;
Sa douceur ſaiſit l'ame, & ſes ſeuls agrémens
Ont ſouvent ſçu fixer de volages Amans.
Rappellez-nous tantôt la pompeuſe harmonie
De ces Airs éclatans qu'enfante Polimnie ;
Tantôt de ces couplets qui volent en naiſſant
Lancez d'un ton badin le trait divertiſſant.

Au ſon des inſtrumens, quand votre main les touche,
Eſt-il pour réſiſter quelque ame aſſez farouche ?
Par l'oreille conduits juſqu'au fond de nos cœurs,
De ſi charmans accords s'en rendent les Vainqueurs.
Les Lions & les Ours, au pied du Mont Riphée,
S'attendriſſoient aux chants que ſoupiroit Orphée.
Il traînoit après lui les rochers & les bois,
L'enfer lui vit forcer ſes infléxibles loix.
Cerbere en le flattant s'abaiſſa pour l'entendre,
Et Pluton fut touché d'une plainte ſi tendre.
Aux accords d'Apollon on vit de toutes parts
Des pierres s'aſſembler, & former des remparts.
Du Dauphin attentif la prompte obéïſſance
De la voix d'Arion a montré la puiſſance.

Par la lecture enfin cultivant vos eſprits,

Des poëtes fameux distinguez les écrits.
C'est dans leur docte chant que le bon gout réside,
Et qu'avec dignité l'Amour galant préside.
N'élevez point trop haut vos débiles clartés;
Que les graves Auteurs soient de vous écartés.
Parmi les noms chéris, le mien peut-il paroître?
Prêtez, dira quelqu'un, l'oreille à notre Maître:
C'est lui qui de l'Amour vient nous dicter les loix,
Parcourez le récit de mes galans exploits;
Récitez tendrement ces épitres charmantes,
Où d'un stile nouveau s'expriment les Amantes.
Muses, pour ces faveurs dois-je à vous m'adresser?
Non, non, Vénus ici peut seule m'éxaucer.

Dans un Ballet galant j'aime à voir sur vos traces
Légérement voler les Amours & les Graces;
Quand Bacchus disparoît à la fin du repas,
La danse en tout leur jour fait briller vos appas.
Le bon air qu'elle donne à la jeune Romaine
Sçait de l'Amour sur nous étendre le domaine.

Ouvrez ici vos cœurs à mes pressans avis;
Cupidon les veut voir éxactement suivis.
Ne fuyez point du jeu l'amusement aimable;
C'est le lien chéri d'un commerce agréable.
Il chasse des ennuis l'indolente langueur,
Et du jour le plus vuide abrége la longueur:
Quand on sçait s'y conduire avec certaine adresse,

C'eſt ſouvent un chemin qui mene à la tendreſſe.
La ſcience du jeu vous coûtera le moins ;
Vous poſſeder vous même, eſt le plus grand des ſoins.
Vrai théâtre, où bientôt ſur la ſcene qui s'ouvre,
Aux yeux des Spectateurs, notre ame ſe découvre :
De l'ardente colere éclatent les horreurs,
Et de l'amour du gain les ſordides fureurs.
On chicanne, on querelle, on en vient aux injures :
Que d'imprécations, de ſermens, de parjures !
L'air retentit au loin des plaintes & des cris :
Les Acteurs pleins de rage y ſemblent des proſcrits :
En cet affreux état quel objet peut nous plaire ?
De ces tranſports fougueux la haine eſt le ſalaire.
Ces heureux paſſe temps, chers enfans du plaiſir,
Ne doivent occuper qu'un innocent loiſir.
Pendant ces jours ſerains, que Flore nous ramene,
Quand ſous les arbres verds tout Rome ſe promene ;
Dans les jardins publics, Belles, portez vos pas :
Pour les voir admirer, déployez vos appas :
Ce qui n'eſt point connu, n'excite aucune envie ;
Tout ce qui vit caché, pour le monde eſt ſans vie ;

La beauté sans témoins cesse d'être beauté :
Ensevelir la vôtre, c'est une cruauté.
Quand Orphée à vos sons cédéroit la victoire,
Si votre luth se tait, que devient votre gloire ?
Sans le pinceau d'Apelle, adorable Vénus,
Tes attraits sous les eaux languiroient inconnus.
Quel fruit espere-t'on cueillir sur le Parnasse ?
Un peu de renommée est tout ce qu'on amasse.
Homere vivroit-il, s'il n'eût par ces beaux vers
De rayons immortels éclairé l'univers ?
Danaë seroit-elle aujourd'hui si connue,
Sans l'éclat précieux de sa fameuse nuë ?
Sa beauté négligée, en se cachant au jour,
Au milieu des regrets, eût vieilli dans sa tour ?
Beau Sexe, quittez donc, pour vous rendre visible,
De vos appartemens l'obscurité nuisible.
L'Aigle, en les poursuivant, fait la guerre aux
Oiseaux ;
L'Hameçon va chercher le Poisson sous les eaux.
Vos armes contre nous sont-elles préparées ?
Sortez, & vous montrez pompeusement parées :
Vous perdrez rarement le fruit de vos apprêts ;
Le hazard conduira quelqu'Amant dans vos rets.
Que le desir de plaire en tous lieux vous attire ;
Où l'on ne la croit point, la Perdrix se retire.
Pour que le Cerf s'éleve à leurs bruians abois,
Sans se lasser les Chiens font retentir les bois,

Sur un roc enchaînée eût-on cru qu'Andromede
A des maux ſi preſſans pût trouver du remede.
  Payez d'un fier dédain la froide paſſion
De ces fades galans, beaux de profeſſion,
Qui font de leurs cheveux d'orgueilleux étalages,
Qui, plus femmes que vous, ſont auſſi plus volages.
Ils ne veulent dans l'ame, en vous offrant leurs ſoins,
Que de leur faux mérite augmenter les témoins;
Et certains de trouver des palmes toujours prêtes,
Ne cherchent qu'à vous voir au rang de leurs Conquêtes;
Malgré tout le clinquant de ces vains enchanteurs,
Fuyez avec mépris leurs complimens flatteurs.
  O fille de Minos, que votre ame abuſée
Craigne l'appas trompeur des ſermens de Theſée.
Vainement devant vous atteſte-t'il les Dieux:
Ses parjures ailleurs le rendent odieux.
Des mêmes trahiſons Démophoon coupable
A tiſſu de Phillis le deſtin déplorable.
Avez-vous éprouvé ſon tendre empreſſement?
Qu'un Amant par degré vienne à l'heureux moment.
  Quand vos juſtes ſoupçons accuſent un volage,
A ſe juſtifier qu'une lettre l'engage;
Par le ton qu'il prendra, vous verrez aiſément

S'il feint, ou si son cœur est touché vivement;
Tardez à lui répondre; une légere attente
Pique plus nos desirs pour le bien qui nous tente.
Gardez-vous de vous rendre avec facilité;
N'ayez dans vos refus aucune dureté;
Qu'il espere, & qu'il craigne, en écoutant sa plainte,
L'esperance prendra le dessus de la crainte.
Ecrivez d'un air simple, & qu'un tour élégant
Bannisse des grands mots l'éclat trop arrogant.
Il est pour vos discours des beautés naturelles;
Ne cherchez en parlant, à plaire que par elles.
Quand un Amant ne peut entendre vos secrets,
Quelle honte pour lui! quels sensibles regrets!
D'un langage grossier la laideur est énorme,
Et du plus doux objet rend la beauté difforme.
Fidéles en public aux loix de la pudeur,
Cachez à tous les yeux les fruits de votre ardeur;
Que d'un esclave adroit le prudent ministere
De vos billets rendus couvre bien le mistere.
Ne confiez jamais ces gages précieux
Aux indiscretes mains d'un jeune audacieux.
Ce qu'il peut contre vous fait votre inquiétude;
Un danger si pressant vous tient en servitude.
J'ai vû plus d'une Amante en proie à ces terreurs
Du plus affreux état éprouver les horreurs.
Craignez un tel Amant; quelqu'égard qui l'arrête,

La foudre est en ses mains à tomber toujours prête.
Par les plus sages loix, il fut toujours permis
De s'armer à son tour contre ses ennemis.
Pour couvrir vos secrets la ruse est nécessaire ;
Changez les traits connus de votre caractere :
De l'Amante quittant le rôle dangereux,
En Amant, tracez-lui vos troubles amoureux ;
Sous ce déguisement l'Amour n'est pas moins tendre,
Et nul autre que lui ne sçauroit vous entendre :
Vous lui pouvez tout dire, & votre passion
A moins à redouter son indiscretion.
Il est temps de voler par des routes nouvelles,
Et qu'un plus noble effort vienne élever nos aîles.
Le solide agrément fuit les aigres humeurs ;
Pour fixer les Amours, il faut de douces mœurs.
L'homme est fait pour la paix, & la paix doit lui plaire ;
C'est aux Ours que convient la farouche colere :
Elle fait bouillonner notre sang furieux,
Et d'un feu menaçant étinceler nos yeux.
En voyant la fureur sur son visage empreinte,
Fui de moi, dit Pallas, & porte ailleurs la crainte.
Si vous pouviez vous voir dans vos fougueux transports,
A peine de vos sens croiriez-vous les rapports.
Un insolent orgueil en d'autres maux entraîne ;

L'Amour à la douceur doit sa plus belle chaîne.
Sous vos muets dédains expire mon ardeur ;
Et ma haine est le prix de vos airs de grandeur.
Regardez tendrement celui qui vous admire ;
Payez, qui vous sourit, d'un gracieux sourire.
Que les plus fins coups d'œil soient de vous entendus,
Et par d'aussi flatteurs dans le moment rendus.
En préludant ainsi, des moindres de ses fléches
L'Amour d'un trait plus fort, fait bientôt d'autres bréches.

D'une triste beauté l'indolente rigueur
Ne sçauroit inspirer qu'une morne langueur:
Ajax à pû trouver sa Tecmesse touchante ;
Mais la gayeté nous plaît, & son feu nous enchante.
Andromaque, Tecmesse, en vain m'aimeriez-vous :
Je n'envierai jamais le sort de vos époux.
Qu'on ait chez vous cueilli les fruits de la victoire,
Sans vos enfans témoins, je ne le pourrois croire.
Votre air froid usoit-il de ces mots agaçans,
Dont le charme secret enflâme tous nos sens.

Attachez-vous, beau Sexe, à des régles certaines ;
Pour modéles, prenez les sages Capitaines,
Qui chargeant l'un du soin d'un Bataillon nombreux,

Font obéïr à l'autre un Escadron poudreux ;
Un autre des Drapeaux obtient d'eux la défense ;
De nos talens ainsi marquez la différence.
Que les ardeurs du riche en présens se déploient ;
Que pour vous les écrits de l'Orateur s'emploient ;
Nous, qui faisons des vers, n'offrons que nos travaux ;
Leur prix doit effacer l'éclat de nos rivaux :
Nos paisibles lauriers des Belles sont la gloire ;
C'est nous qui les plaçons au Temple de Mémoire.
Nemezis & Cinthie ont des noms assez beaux ;
Licoris ne craint plus l'horreur des froids tombeaux ;
Tout l'univers est plein de leur beauté divine ;
Mon Amour n'a pas moins célébré ma Corine.
En conduisant nos pas loin des chemins battus,
Notre Art sçait nous ouvrir le sentier des vertus.
Chez nous la soif de l'or ne fait point de ravage,
Et de l'ambition nous fuyons l'esclavage ;
Sous les ombrages verds, dans les secrets réduits,
Coulent innocemment & nos jours & nos nuits :
Les Dames trouvent peu de sujets plus fidéles,
Le plus parfait bonheur n'est pour nous qu'auprès d'elles.
Comblez de vos faveurs ces mortels généreux ;
Beau Sexe, votre nom ne vivra que par eux :
Un Dieu réside en nous, tout en nous est sublime :

C'eſt du Ciel que nous vient l'eſprit qui nous anime ;
Exiger notre argent, ſentiroit la fureur,
Ce crime à vos beautés, hélas, fait peu d'horreur ;
Avec nous, croyez-moi, montrez-vous moins avides,
Et ceſſez d'attaquer des bourſes toujours vuides.
Le Courſier peu réduit, ſur l'Arêne amené,
Eſt par une main ſage autrement gouverné,
Que le cheval formé dès long-temps au Manége ;
Différemment ainſi conduiſez dans le piége
Un eſprit dejà mûr que conduit la raiſon,
Et celui qu'éguillonne une verte ſaiſon.
Un Amant enivré de ſa naiſſante joie,
Qui jeune encor pour vous eſt une tendre proie,
Doit marcher ſur vos pas à vous ſeule attaché,
Que ce ſoit un tréſor ſoigneuſement caché.
Si l'éclat de ſa flâme un peu trop loin s'éleve,
Craignez qu'une rivale à vos yeux ne l'enleve.
Un Sceptre entre deux Rois ne peut ſe partager ;
Un cœur à deux objets ne ſçauroit s'engager ;
Le vieux Soldat plus ſage eſt armé de conſtance ;
A vos ordres jamais il ne fait réſiſtance,
Il n'entreprendra point de forcer vos verroux,
Un reſpect éternel retiendra ſon couroux :
Dans les brûlans accès d'une amoureuſe rage,
Ses deſirs rebutés ne vont point à l'outrage.
La bouillante jeuneſſe en de certains momens

Peut seule se livrer à ses emportemens :
Avec tranquillité recevant sa blessure,
Le premier est pour vous une conquête sûre ;
Comme un bois encor verd, il brule d'un feu lent :
La fougue du second n'a qu'un cours violent.
L'un plus constant chérit la chaine qui l'arrête ;
L'autre, en formant ses nœuds, à les rompre s'apprête :
Mais un plaisir plus vif & plus fécond le suit :
Saisissez dans son vol un bonheur qui s'enfuit.

Il n'est rien contre nous que ma voix ne révele ;
Dans ma sincerité reconnoissez mon zéle ;
La faveur que nos vœux obtiennent aisément,
Pour soutenir l'Amour, est un foible aliment.
Quelquefois dans ces jeux, où notre ame est ravie,
Par d'engageans refus ranimez-en l'envie.
Qu'on crie à votre porte, en y perdant ses pas,
Porte cruelle, enfin ne t'ouvriras-tu pas ?
Qu'à vos genoux, tantôt on vous demande grace ;
Que tantôt le dépit s'emporte à la menace.
Dans le trop de douceur, notre goût épuisé
Par un peu d'amertume est souvent aiguisé.
Sur la Mer des faveurs que trouble peu l'orage,
Le Vaisseau de l'Amour sous son poids fait naufrage.
C'est ainsi qu'entre Epoux trop de facilité
Amene en peu de temps l'insensibilité.

Dans

Dans un bien défendu brille un nouveau mérite ;
Et pour lui notre ardeur plus vivement s'irrite.
Quand le tranchant du fer ne coupe qu'à demi,
Il vaut mieux de la pointe attaquer l'ennemi.
Je ſçai que contre moi je vais donner des armes,
Beau Sexe, & mes avis me coûteront des larmes.
Tant qu'un nouvel Amant peut fuir de vos filets,
Qu'il penſe être le ſeul qui borne vos ſouhaits :
Que d'un rival aimé dans la ſuite il ſoupire :
L'Amour ſans ce remede en peu de temps expire.
Malgré ſa noble ardeur, le plus fier des chevaux
S'engourdit ſur le Pré, s'il ne voit des rivaux.
C'eſt ſouvent le dépit qui ſerre notre chaine :
Mon feu, je l'avouerai, ne vit que dans la peine;
Dans un doute flottant ſuſpendez ſa douleur ;
Que ſans trop le connoître, il craigne ſon malheur.
Que d'un faux ſurveillant le ſoin fâcheux le trouble ;
Et d'un mari jaloux la vaine peur rédouble.
Un tranquile plaiſir nous touche beaucoup moins;
Feignez de redouter de dangereux témoins.
Vous pourriez près de vous l'admettre ſans contrainte :
Qu'un paſſage ſecret ſoit ouvert à ſa crainte ;
Peignez-lui vos frayeurs, d'une tremblante voix :
Qu'une Eſclave ruſée accourt une autre fois,

Et dise toute en pleurs : ah, nous voilà perdues !
Cachons-le promptement, & fuyons éperdues :
Mais revenant bientôt le trouver en secret,
Qu'il oublie en vos bras sa crainte & son regret.
Pleine d'un saint respect pour un Epoux fidele,
Une Epouse lui doit une foi mutuelle ;
La Loi l'ordonne ainsi ; la pudeur, le devoir
Lui font d'un joug sacré sentir tout le pouvoir.
Mais, vous, que le desir d'une juste vangeance
Semble avoir affranchi de cette dépendance,
Vous, qui devez punir leurs noires trahisons,
Cherchez de vos Tirans à forcer les prisons.
Mon secours vous attend : de moi venez apprendre
Par quels heureux détours vous pourrez les surprendre.
Que les yeux d'un Argus soient attachez sur vous ;
Dès que vous le voudrez, vous les tromperez tous.
Dans de certains momens, où chacun se retire,
Un surveillant peut-il vous empêcher d'écrire ?
Pour rendre vos billets, combien de Messagers,
Dont le zéle intriguant brave tous les dangers ?
Formez d'un trait nouveau des traces invisibles,
Que le charbon broyé sçaura rendre lisibles.
Il est mille moyens de fasciner les yeux,
Qu'inventera pour vous l'amour ingénieux.
Acrisius en vain voulut cacher sa fille ;
Elle sçut augmenter malgré lui sa famille.

Mais pourquoi tant de ſoin, tandis que librement
Dans les jardins publics on peut voir un Amant ?
Lorſqu'au Temple d'Iſis vous vous montrez ornée,
Votre ferveur eſt-elle à vos ſaints vœux bornée ?
Quand la bonne Déeſſe, en ſes ſombres réduits,
Loin des prophanes yeux, vous occupe les nuits,
Dans cette obſcurité n'eſt-il nul privilége ?
L'Amour en s'y gliſſant devient-il ſacrilége ?
Que l'eſclave chez vous, comblé de vos bontés,
Suive pour toutes loix vos ſeules volontés.
Lorſque l'argent peut tout ſur ces ames ſerviles,
D'autres leçons ici vous ſeroient inutiles.
Notre offrande adoucit les hommes & les Dieux;
Par elle Jupiter s'appaiſe dans les Cieux.
Les cœurs de vos Argus ne ſont pas indomptables;
Vos libéralités les rendront plus traitables;
Et leur langue captive & leurs yeux endormis
Trahiront d'un jaloux les ordres ennemis.
Je me ſouviens qu'ailleurs, développant leurs feintes,
Contre les faux amis j'ai fait tourner mes plaintes.
Ce mal ne corrompt pas les hommes ſeulement.
Si la crédulité vous mene aveuglement;
Des plaiſirs étrangers ſuccéderont aux vôtres,
Et par vous le Chevreuil ſera lancé pour d'autres.
Celle dont l'amitié, commode à vos deſirs,
Accorde un doux azile à vos ſecrets plaiſirs,

Fait ſouvent avec vous un nuiſible partage;
Et des premiers combats peut ſaiſir l'avantage.
Une jeune Suivante, étalant trop d'appas,
En aucun lieu ne doit accompagner vos pas.
Elle vous nuit toujours ; telle eſclave traitreſſe
Après elle ſouvent fait marcher ſa Maitreſſe.
Mais que dis-je? & pourquoi nous même nous trahir,
Devons-nous dévoiler ce qui nous fait haïr.
Quand de ſes ennemis la ruſe le délivre,
Le Cerf va-t'il aux Chiens apprendre à le pourſuivre?
Je vous fournis des traits pour nous percer le ſein:
N'importe, juſqu'au bout, ſuivons notre deſſein.
Aſſurez-nous toujours, que l'amour dans votre ame
A pour nous allumé la plus fidele flâme;
Notre crédulité n'a que trop de penchant,
A ſuivre les erreurs d'un eſpoir ſi touchant.
D'un air d'impatience, avec un regard tendre,
Recevez un Amant qui s'eſt fait trop attendre:
Demandez-lui, d'où vient tant de retardement:
Pleurez, & ſoupirez alors profondement.
Sur un crime inventé redoublez vos reproches;
Que de votre colere il craigne les approches.
Touché de votre peine, & sûr de votre foi,
Oui, ce cœur, dira-t'il, ne brûle que pour moi.
Il vous trahit; ſans trouble, apprenez ſon injure;

Ne vous désolez point, en le voyant parjure ;
Les bruits, que vous croyez, se trouvent souvent faux,
Et comme fit Procris, ne comblez point vos maux.
Au pied du Mont Hymete, une claire fontaine
Sur un tapis de fleurs serpente dans la plaine ;
On n'y voit point ces bois qui peuplent les forêts ;
Mille Arbrisseaux fleuris ornent ces lieux secrets :
Le Mirthe, le Laurier, le Romarin sauvage
De diverses odeurs parfument le rivage.
Charmés de ces bosquets les folâtres zéphirs
Les caressent du vent de leurs tendres soupirs :
C'est-là que la fraicheur établit sa retraite ;
Là, souvent fatigué d'une pénible traite,
Seul, en laissant au loin l'attirail d'un chasseur,
Céphale du repos vient gouter la douceur.
D'abord il y chantoit : descendez, Aure aimable ;
Venez me soulager de l'ardeur qui m'accable.
Un Berger qui l'entend, plein d'un zéle indiscret ;
Va redire à Procris cet entretien secret.
Cette Amante aussitôt croit voir une rivale
Se rendre dans les bras du perfide Céphale :
Dans son cœur agité se répand la douleur ;
La crainte lui ravit la force & la chaleur.
Telle voit-on languir une branche coupée ;
Ou telle est une fleur que la grêle a frappée.
La colere bientôt rappellant ses esprits,

Elle meurtrit ſon ſein, remplit l'air de ſes cris ;
Court comme une Bacchante, au milieu des Campagnes,
Et ſur un vain prétexte éloigne ſes Compagnes ;
Dans ces bois, à travers les Arbriſſeaux touffus,
Sa jalouſe fureur porte ſes pas confus.
A quel deſſein, dis-moi, te cacher, inſenſée ?
Qu'eſperes-tu, Procris, & quelle eſt ta penſée ?
Tu crois voir arriver cet objet odieux,
Et que de ſes forfaits tu repaîtras tes yeux.
L'Amour mal aſſuré tient ton ame flottante :
Tu ſouhaites, tu crains ce qui fait ton attente ;
Le nom, le lieu, l'avis augmentent ton tourment ;
L'eſprit à ce qu'il craint s'attache aveuglément.
Voyant l'herbe foulée, elle n'a plus de doute :
La rage offre à ſes yeux les maux qu'elle redoute.
Dejà l'Aſtre du jour dans ſa plus grande ardeur
Des ombres à nos yeux reſſéroit la grandeur :
De retour de la chaſſe enfin Céphale arrive,
Et pour boire à longs traits ſe courbe ſur la rive.
Tu te caches, Procris, aux yeux de ton Amant ;
Sur l'herbe tu le vois ſe coucher mollement.
Agréables Zéphirs, & vous, Aure charmante,
Venez, dit-il, calmer le feu qui me tourmente.
A ces noms ſeuls Procris, découvrant ſon erreur,
Sent diſſiper ſon trouble, & bannir ſa terreur :
Pour embraſſer Céphale, elle ſe précipite,

Et force un bois épais qu'à grand bruit elle agite.
Telle fuit une Biche, & bondit en partant :
Le Chasseur prend son Arc, & l'ajuste à l'instant ;
Dans sa main par hazard une fléche étoit prête :
Que fais-tu malheureux ? retien ce trait, arrête,
Ce n'est point une Biche ; il est deja lancé :
Mais quel objet, grands Dieux, ta fléche a terrassé ?
C'est ta chere Procris. Hélas, s'écria-t'elle,
Ta main perce le cœur d'une Amante fidéle :
Ce cœur qui fut toujours trop blessé de tes coups ;
Je meurs avant le temps : mais du moins il m'est doux,
En mourant de ta main, de mourir sans rivale,
D'emporter au tombeau tout l'Amour de Céphale :
Je meurs, vien cher Amant, vien me fermer les yeux,
Vien, & reçois mon ame en ces derniers adieux.
Il serre tendrement sa Maitresse mourante,
Il soutient sur son sein sa tête chancelante :
Dès qu'il voit sa blessure, ô mortelles douleurs !
Qu'ai-je fait, cria-t'il la baignant de ses pleurs ?
Elle tombe à ces mots, dans ses bras elle expire ;
Et son ame se mêle avec l'air qu'il respire.

Reprenons notre route, & que les vents amis
Nous conduisent au Port à nos désirs promis.
Peut-être attendez-vous qu'au festin je vous mene,

Et que mon Art vous regle en cette aimable ſcene.
Venez tard, & brillante arrivez aux flambeaux;
L'attente ajoûte un prix aux objets les plus beaux.
La nuit anime encor la beauté la plus vive,
Et voile ſes défauts aux regards du convive:
A table dans votre air tout doit être engageant;
La grace qui vous ſuit peut briller en mangeant:
Qu'en tous vos mouvemens la propreté paroiſſe.
Qu'avidement jamais l'appetit ne vous preſſe.
Paris auroit d'Helene été moins enchanté,
Si ce défaut groſſier eût terni ſa beauté.

Dans les bras de Bacchus vous attend la victoire;
Son jus du tendre Amour vous aſſure la gloire;
La meſure du vin ſe conforme aux ſujets,
Et jamais il ne doit vous doubler les objets.
Dans des excès honteux la femme enſevelie
Ne peut être plus bas à nos yeux avilie;
Elle ſe trouve en proie aux inſolentes mains,
Et devient le rebut du dernier des humains:
Fuyez l'indigne honneur de tomber ſous la table,
Des débauchés fameux triomphe déteſtable.

J'aurois honte plus loin d'étendre mes leçons:
Tes vains ménagemens ſont de froides chanſons,
Me dit Cypris, pour moi ranime ton courage,
L'ouvrage qui fait honte eſt mon plus bel ouvrage.
Chacune doit ſçavoir quels ſont ſes agrémens,
Et par eux exciter de tendres mouvemens;

Il eſt, pour vous montrer, une heureuſe attitude ;
La Mere des plaiſirs vous en preſcrit l'étude.
Vous, que ſa main para de ſes plus doux attraits,
En face à l'ennemi faites ſentir vos traits ;
Celle dont la beauté ne fait point le partage,
En ſe découvrant moins, n'a que plus d'avantage.
Quand Lucine a ſur vous trop imprimé ſes pas,
En Parthe ſoutenez l'honneur de vos appas ;
Les coups, qui de côté ſignalent votre adreſſe,
Coûteront moins d'efforts à l'ardeur qui vous preſſe ;
Il eſt mille façons d'animer vos plaiſirs,
Mais mieux que moi, l'Amour inſtruira vos deſirs.
Si cet Art, que m'apprit ma longue expérience,
Fut jamais honoré de votre confiance,
Venez avec ardeur l'écouter aujourd'hui ;
Les oracles fameux ſont moins certains que lui.
Que dans vos doux combats volent des traits de flâmes ;
Faites-les égarer juſqu'au fond de vos ames.
La même volupté, dans ces heureux inſtans,
Doit verſer ſon ardeur ſur les deux combattans.
Formez un doux murmure, & qu'une voix touchante
Ranime les tranſports de l'Amant qu'elle enchante ;
Vivement redoublez vos aſſauts careſſans,
Et melez à vos yeux certains mots agaçans.
Malheureuſe la femme, en qui triſte & confuſe

La nature au plaiſir lâchement ſe refuſe.
Quelquefois le dégoût rallentit votre ardeur ;
De ces triſtes momens déguiſez la froideur.
Le trouble de vos yeux peut feindre des délices ;
Inventez, s'il le faut, les plus tendres malices ;
Exhalez votre joie en vos propos flatteurs ;
Hors d'haleine pouſſez des ſoupirs impoſteurs.
Ah, que la bouche alors a de puiſſantes armes !
Que ma voix, ſi j'oſois, y dépeindroit de charmes !
Après de tels plaiſirs, en éxiger le prix,
C'eſt ſe rendre l'objet du plus juſte mépris :
Ne vous ſouillez jamais par de telles baſſeſſes.
 Quand vous égaleriez en beauté les Déeſſes,
De votre appartement écartez le grand jour ;
Cupidon vous ſert mieux dans un ſombre ſéjour :
Vous brillerez aſſez, quoiqu'à demi voilées ;
Bien des choſes en vous veulent être célées.
 Ma carriere eſt remplie, & l'heureux Univers
Va ſans ceſſe applaudir au ſuccès de mes Vers.
Que le jeune homme ici vous ſerve de modéle ;
Jeune fille, à préſent mon éleve fidéle,
Comme lui publiez : *dans mes tendres Amours*,
Ovide fut mon Maître, & le ſera toujours.

Fin du Chant Troiſiéme.

p. 107



LE
REMEDE
D'AMOUR

CHANT PREMIER.


'AMOUR voyant mon Livre au
seul titre s'arrête:
Contre moi, me dit-il, je vois ce qui
s'apprête.
Pourrois-je Dieu charmant, conspirer contre toi?
Mes services passés sont garans de ma foi.
Quoi, suis-je Diomede? ai-je, en blessant ta Mere,
Fait jusques dans l'Olimpe, ouïr sa plainte amere.
Quand enfin d'autres cœurs sont à peine effleurés,
Tu ne portes au mien que des coups assurés.
Amour, j'aimai toûjours: & dans ce moment
même,
Si tu le veux sçavoir, je te dirai que j'aime.
N'ai-je pas enseigné, par quel Art les Mortels,

D'un agréable encens, font fumer tes Autels ?
Mon ardeur autrefois bouillante, impétueuſe,
Eſt aujourd'hui plus ſage, & plus reſpectueuſe.
En lâche déſerteur, je ne puis te trahir ?
Mon cœur, aimable Enfant, ne te ſçauroit haïr.
Je ne détruirai point moi-même mon ouvrage :
Sur moi rejailliroit un ſi perfide outrage.
Contens de votre ſort, brulez, heureux Amans ;
Et jouiſſez, ~~en paix, de vos~~ deſtins charmans.
Je ne prétends ici qu'arracher à leurs peines
Ceux qui ſont accablés ſous de cruelles chaines.
Faut-il qu'un nœud fatal, ſerrant un malheureux,
Acheve l'attentat d'un déſeſpoir affreux ?
Verrai-je, par les coups d'un deſtin déplorable
Injuſtement percer le cœur d'un miſérable ?
Aux amis de la paix, le ſang doit faire horreur.
En éteignant ſes feux, arrêtons ſa fureur :
Il en devient ſans nous l'innocente victime.
Le ſauver, cher Amour, c'eſt t'épargner un crime.
Ton âge, aimable Enfant, n'eſt fait que pour les jeux :
La gloire de ton régne eſt de nous rendre heureux.
Tu pouvois attacher la terreur à tes armes :
Mais tu bannis la mort de tes tendres allarmes.
Que l'Amant de Vénus, en Vainqueur inhumain,
Dans un carnage affreux aime à plonger ſa main ;
Suis les pas de ta mere en ſes combats paiſibles :

Jamais, au vaincu même, ils n'ont été nuiſibles.
D'un objet trop cruel, déſarme le courroux ;
Fais ouvrir dans la nuit les grilles, les verroux ;
Raſſemblant en ſecret la jeuneſſe timide,
Pour fuïr des yeux jaloux, vien lui ſervir de guide.
Ce ſont-là pour l'Amour des exploits innocens :
C'eſt par-là, que tu dois mériter notre encens.
A ces mots, Cupidon part, & frappant de l'aile,
Me dit : va donc remplir ta carriere nouvelle.
Vous qui, par lui trompés, perdez vos plus beaux jours,
Venez, de mes leçons, emprunter le ſecours.
Contre mes premiers Chants, que ma voix vous raſſure.
Gueriſſez par la main qui fit votre bleſſure.
Le fer, qui mit Télephe en danger de périr,
Avoit ſeul la vertu de pouvoir le guérir.
Sur le même Côteau, ne voit-on pas la terre
Nourrir l'herbe nuiſible, & l'herbe ſalutaire ?
Je ſers les deux partis ; & l'Amante, & l'Amant
Peuvent, dans mes conſeils, puiſer également.
Mon ouvrage partout, en exemples fertile,
Lorſqu'il enſeigne l'un, ſe rend à l'autre utile.
Il eſt beau de vanger la honte de ſes fers :
Et d'arrêter des maux injuſtement ſoufferts.
La conſtante Phillis, qui brula pour un traitre,

N'eût pas perdu le jour, si j'eusse été son Maitre:
Didon, sans désespoir, auroit vû sur les eaux
Emporter, par les vents, de perfides Vaisseaux:
Le coupable Térée, épris de Philomele,
En oiseau, n'auroit pas été changé comme elle;
Si mon Art, détournant les penchans malheureux,
Avoit brisé les traits qui s'aiguisoient contr'eux.
Confiez à mes soins une Phedre impudique;
Je sçaurai l'affranchir d'un Amour tirannique.
Si j'instruisois Paris; Hélene, & ses appas
Ne feroient le bonheur que du seul Ménélas.
Que n'ai-je pû, Scilla, te présenter mon Livre:
Ton pere plus aimé n'eût pas cessé de vivre.
Vous, que d'un fin Amour égarent les erreurs,
Je viens vous affranchir de toutes ses horreurs.
Dans vos premiers soupirs, je vous servois de guide:
Pour ne plus soupirer, suivez encor Ovide.
Des nœuds que j'ai tissus, je dois vous dégager:
Prêtez vous à la main, qui vient vous soulager.
Toi, que la Médecine & la Rime ont pour Pere,
Apollon, vien hâter le bonheur que j'espere:
Pour plaire & pour guérir, j'implore ton secours.
Ma gloire, en ces projets, à toi seul a recours.
Avant que la raison soit tout à fait éteinte,
Quand votre cœur encor n'a qu'une foible atteinte,
Si vous n'en presentez que des sujets de pleurs,

Du coup qui vous menace, évitez les malheurs.
Arrêtez promptement votre mal dans ſa ſource;
Que ce Courſier fougueux ne prenne point ſa courſe.
Le temps nous rend plus forts : avec lui nous croiſſons :
Il change l'herbe tendre en ſolides moiſſons.
Dès qu'à votre bonheur votre amour eſt contraire,
Aux rigueurs de ſon joug cherchez à vous ſouſtraire.
Oppoſez vous au mal dans les premiers accès.
Le remede ſouvent ſe donne ſans ſuccès;
Quand triſtement accrus, par des remiſes vaines,
Des feux contagieux ont embrazé vos veines.
Qui ne peut aujourd'hui, pourra moins dans deux jours.
Un foible Amant ſe plaît à s'abuſer toujours.
Dans ſes retardemens ce feu qui le tourmente,
Trouve ſa nourriture, & chaque jour augmente.
Les fleuves, en naiſſant, ne ſont que des ruiſſeaux;
Et doivent à leur cours le progrès de leurs eaux.
Mirrha n'auroit jamais pû conſommer ſon crime,
Si ſa raiſon d'abord en eût ſondé l'abime.
Leur poiſon cependant ſe gliſſe au fond de l'ame,
Et la livre aux fureurs d'une mortelle flâme.

Votre cœur trop séduit par ses retardemens ;
De mes premiers secours a perdu les momens :
Le mal veut plus de soins, mais n'est pas sans remede :
Votre voix en tout temps peut réclamer mon aide.
Moi, qui d'abord courois éteindre un feu naissant,
Je prens une autre route, & deviens moins pressant.
Traitons, avec lenteur, la plaie inveterée :
Le temps seul rétablit la nature alterée.
Lorsque le feu commence, on l'éteint aisément :
Mais on perd ses efforts contre un embrasement.
Celui, qu'aigrit son mal, ne nous voit qu'avec peine ;
Nos avis rejettés n'ont, pour fruit, que sa haine.
Quand, une fois tranquile, il se laisse approcher,
Dans l'endroit douloureux nous pouvons le toucher.
Qu'aux obseques d'un fils une mere gémisse ;
Qu'en voyant son bucher, tout en elle frémisse :
Il faut être insensé pour condamner ses pleurs :
Ce n'est point la saison d'arrêter ses douleurs.
Ses larmes ont coulé : la nature est contente :
Le calme qui revient satisfait notre attente :
Le tems fait qu'un breuvage ou nous sert, ou nous nuit :
Du seul choix de ce tems naît l'effet qu'il produit.

Lors

Lors donc que le ſujet paroîtra plus traitable,
Inſpirons-lui l'horreur du poiſon redoutable.
L'oiſiveté fait naître, & vivre les Amours :
De ce mal qui nous plait, elle entretient le cours.
Quittez l'oiſiveté ; Cupidon perd ſes armes :
Son courage abbatu ne fait plus vos allarmes ;
Sur lui revient le trait dont il vous a percé ;
De lui même s'éteint ſon flambeau renverſé.
Autant que le roſeau veut des plaines liquides,
Qu'un Peuplier ſe plait ſur des rives humides,
Autant Vénus chérit la molle oiſiveté :
C'eſt l'unique aliment de ſa laſcivité.
L'Amour, dans les travaux, expire de foibleſſe :
Vous qui voulez le vaincre, occupez vous ſans ceſſe.
Le ſommeil & le vin, ſuivis de la langueur,
Des plus nobles eſprits énervent la vigueur :
Quand, avec leur ſecours, Cupidon vous aſſiége,
Qu'il eſt facile alors de tomber dans le piége !
Le ſeul emploi du tems vous deffendra contr'eux.
Rendez vous au barreau l'appui des malheureux ;
Ou ſuivez Mars en feu dans ſes brillantes lices :
Devant vous fuit bientôt la troupe des délices.
Le Parthe vous invite à cueillir des Lauriers ;
Dans la Plaine Céſar fait voler ſes Guerriers :
A l'Amour, comme au Parthe, arrachant la victoire,
De ce double Trophée augmentez votre gloire.

Vénus de son Amant redoute les Soldats,
Et depuis sa blessure abhorre les combats.
Qui fit, demandez-vous, d'Ægisthe, un adultere?
La réponse est facile: il n'avoit rien à faire.
Cent Princes aux dangers s'offroient depuis dix ans;
Contre Ilion la Grece armoit tous ses enfans.
En habitant Argos, lui seul vivoit tranquille
Dans le sein de la paix, que goutoit cette Ville.
Pour adoucir l'ennui du fatiguant loisir,
L'Amour fut sa ressource: il n'eut point à choisir.
C'est ainsi, qu'en nos coeurs, ce Tiran prend naissance,
Et qu'il y fait long-tems redouter sa puissance.
  La Campagne surtout, & ses ombrages frais,
Dans vos sens agités rétabliront la paix.
Abbaissez vos regards jusques au labourage:
Ces soins de vos ayeux occupoient le courage.
Que de travaux divers dans vos fertiles champs!
La Terre ouvre son sein sous les coutres tranchans.
Une Herse mordante, en couvrant la semence,
Des bienfaits de Cérès assure l'espérance.
Dans vos heureux Vergers votre oeil est enchanté:
Le Rameau céde au poids par lui-même enfanté.
Ce ruisseau, qui caresse une rive chérie,
A l'envi des Oiseaux, gazouille en la Prairie:
Jour & nuit Philomele y roule ses accens:

Non loin de là, voyez vos Agneaux bondissans.
Vos Chevres, en grimpant dans des routes perdues,
Semblent à vos regards, aux roches suspendues.
Le tranquille Berger, enflant son Chalumeau,
De ses rustiques sons réjouit le Hameau.
A vos yeux attentifs, l'ingénieuse Abeille,
Du thrésor qu'elle apporte, arrange la merveille.
Chaque saison vous offre un spectacle nouveau;
L'Automne de ses dons remplit votre Caveau;
L'Eté vous enrichit de solides richesses,
Et pour vous de Pomone amasse les largesses;
Il embellit la Treille & jaunit nos moissons;
Le Printems fait fleurir jusqu'aux moindres buissons:
Tout chante son retour, sur la terre embellie;
La troupe des plaisirs dans les champs se rallie.
Dans vos corps engourdis rappellant la vigueur,
Vos foyers à l'hiver font perdre sa rigueur.

Quel exercice aimable, & cher à la nature,
De donner aux Jardins vous même la culture!
Quand la séve montant rajeunit vos Vergers;
Faites leur adopter des Rameaux étrangers.
De ces soins amusans la douceur épurée
Sçait du jour le plus long abréger la durée.
Il suffit qu'une fois ces plaisirs innocens
De leurs charmes secrets viennent flatter vos sens;

Leur pouvoir de l'Amour arrête la pourſuite ;
Et, devant vous, bientôt lui fait prendre la fuite.
Sa lacheté redoute encor plus un Chaſſeur.
L'indolente Vénus d'Apollon craint la Sœur ;
Et n'oſe, dans les bois paroître devant elle.
Percez un Sanglier d'une fléche mortelle ;
Epouvantez un Cerf dans les vaſtes forêts,
Et malgré ſes détours pouſſez-le dans vos rêts ;
Ou d'un Liévre timide éxerçant la viteſſe,
Forcez-le d'expirer ſous le Chien qui le preſſe.
D'une fiére beauté l'importun ſouvenir
Ne trouve plus le tems de vous entretenir.
Par ſes plus doux Pavots, que pour vous il prodigue,
Le ſommeil en plaiſir change votre fatigue.
Quels doux amuſemens de voir en vos réſeaux,
Quoique moindres objets, s'engager les oiſeaux.
Vous pouvez, avec fruit, pour les Poiſſons avides,
Couvrir d'un fol appas, des hameçons perfides.
Par ces ruſes, trompant un Amour ſéducteur,
Vous même devenez votre libérateur.
Si, contre votre attente, une vive tendreſſe
Au fond de votre cœur, échappe à cette adreſſe.
Fuiez ; allez chercher dans des climats lointains,
Contre un mal obſtiné, des ſecours plus certains.
Sans relache obſedé d'une importune image,
Vos pieds s'arrêteront au milieu du rivage.

Les délais les plus courts sont dumoins superflus :
Forcez-vous & pressez vos pas irrésolus.
Ne priez point le Ciel, qu'un orage survienne,
Ou qu'un nouvel obstacle en ces lieux vous retienne.
Du chemin deja fait sans être curieux,
Sur celui qui vous reste ayez toujours les yeux.
Fuiez ; & sans jamais regarder en arriére,
En Parthe qui veut vaincre, achevez la carriére.
La nouveauté des lieux par son vif agrément
Produit bientôt en vous un heureux changement.
Pour éteindre le feu qui brûle en mes arteres,
J'observe, malgré moi, des régimes austeres.
Des sucs les plus amers l'usage dégoutant,
A qui cherche à guérir, devient moins rébutant.
Pour conserver les jours d'un corps si peu durable,
Nous souffrons le tranchant d'un fer inéxorable.
Le repos de l'esprit nous toucheroit-il moins ?
Lui, dont le rang plus noble éxige tous nos soins.
Je sçai qu'aux premiers pas les cœurs les plus dociles
Trouveront de mon Art les essais difficiles :
Mes préceptes sont durs ; j'en conviens avec vous :
Mais ici la raison ne les veut pas plus doux.
Ne vous fiez point trop sur une courte absence :
Sous la cendre, vos feux couvent leur violence :
Que leur furtive ardeur s'éteigne entiérement.

Vous revenez en vain vous montrer fièrement ;
Cupidon irrité plus vivement vous presse,
Et vous rend le joüet d'une folle tendresse.
Il ne vous reste enfin, d'un retour imprudent,
Que la honte d'un cœur plus foible & plus ardent.
Que dès enchantemens, & des secrets magiques,
Un autre aille implorer les secours chimériques.
Tel fut, dans tous les tems, le chemin du poison ;
Mes Vers innocemment rappellent la raison.
Au Dieu qui parle en moi cédez sans résistance ;
Lui-même vous promet sa divine assistance.
Une vieille, allumant ses lugubres flambeaux,
Par moi, n'évoque point les ombres des tombeaux.
Le Soleil, tout à coup, ne perd point sa lumiere :
Le Tibre, dans son lit, suit sa pente premiere :
Je laisse, en paix, briller tous les feux de la nuit :
Et jamais, aux Moissons ma science ne nuit.
D'un prophane enchanteur la sacrilége étude
Peut-elle de l'Amour bannir l'inquiétude ?
Quoi, ce Vainqueur des Dieux, qui méconnoît la peur,
D'un vain souffre allumé craindroit-il la vapeur ?
Quelle puissance ont eu tes herbes criminelles,
Medée ? as-tu trouvé quelque secours en elles ?

Quand ton volage Amant résolut son départ,
Que t'ont produit, Circé, les secrets de ton Art ?
Pour changer son dessein, tu mis tout en usage :
De tes cris menaçans il brava le présage.
Tu fis tout contre un feu, qui malgré toi Vainqueur,
Aux plus affreux tourmens abandonna ton cœur.
Toi, qui pouvois forcer les loix de la nature,
Tu n'a donc pû briser une chaine trop dure ?
Voyant de ses Vaisseaux la voile s'apprêter,
Tu voulus, mais en vain, par ces mots l'arrêter.
J'espérois à ton sort unir ma destinée ;
Mais à quelles douleurs me vois-je condamnée ?
Cher Ulisse ; jamais, d'un hymen aussi beau,
Ne pourra donc pour moi s'allumer le flambeau ?
Fille du Dieu du jour, dans le rang de Déesse,
Je croyois d'un Héros égaler la Noblesse.
Différe quelque tems : presse moins mes malheurs.
Pourrois-tu refuser cette grace à mes pleurs ?
Voi les flots courroucés : tu dois assez les craindre.
Jusques aux Alcions, ne peux-tu te contraindre ?
Qui donc t'oblige à fuïr ? de nouveaux Ilions
Font-ils ailleurs, aux Grecs, planter leurs Pavillons ?
L'Amour avec la Paix repose sur ces rives :
J'y suis la seule en proye aux douleurs les plus vives.

Deja tous mes Etats ont reconnu tes loix :
Que la gloire & l'Amour, y bornent tes exploits.
Ecoute tes ſujets : voi Circé qui ſoupire :
Et ſur elle, & ſur eux, conſerve ton empire.
Elle parloit ; le Grec regagnoit ſes Vaiſſeaux ;
Et les vents emportoient ſes plaintes ſur les eaux.
Tout ce que peut ſon Art fut éprouvé par elle ;
Mais à tous ſes ſecrets ſa flâme fut rebelle.
Vous donc, qui dans vos maux vous adreſſez à moi,
Aux vains enchantemens, n'ayez aucune foi.

Quant à l'éloignement que la raiſon propoſe,
Un important devoir trop fortement s'oppoſe,
Et vous attache aux lieux qu'il vous faudroit quitter ;
Plus ſoumis que jamais vous devez m'écouter.
Peu d'Amans ſont armés d'un aſſez grand courage,
Pour s'affranchir d'abord d'un fatal eſclavage :
Je ne puis qu'admirer leurs efforts généreux ;
Apollon par ma voix ne parle point pour eux.
Mais vous, qui vous plaignez d'avoir un cœur trop tendre,
Eſclave infortuné, c'eſt à vous de m'entendre.

Repaſſez tous les maux que l'Amour vous a faits
D'un objet trop ingrat rappellez les forfaits ;
Puis-je, en captif, ainſi ſervir une cruelle ?
Les plus beaux de mes jours ſe conſument pour elle.

Cent fois elle a juré qu'elle n'aimoit que moi ;
Cent fois j'ai reconnu qu'elle manquoit de foi.
Ah, que pour me tromper la perfide a d'adresse !
Elle me hait ; un autre a toute sa tendresse.
Que ces sujets de plainte, au fond du cœur gravés,
Soient les accusateurs de vos sens dépravés :
Ils sçauront vous armer d'une colerè utile.
L'éloquence, pour vous, n'est point un champ stérile.
Empruntez, de son fond, le trait le plus piquant :
Si vous êtes touché, vous serez éloquent.
Je me suis trouvé pris aux piéges d'une Belle ;
Mais je vis le malheur qui m'attendoit près d'elle !
Par ces mêmes secrets, je fus bientôt guéri :
Celui qui vous conseille auroit sans eux péri.
Des plus tristes couleurs, employant l'imposture,
Je m'en fis à moi-même une affreuse peinture.
Que son bras, me disois-je, offre peu d'agrémens !
Un pied si mal tourné révolte les Amans :
Dans tout son air respire une molle indolence.
Quoi ! puis-je aimer des yeux dévoués au silence ?
Qui ne s'ennuyeroit pas à son fade entretien ?
La vérité pourtant est qu'il n'en étoit rien.
Mais la soif de l'argent, en elle insatiable,
M'apprit à détester cet objet méprisable.

Les défauts sont voisins des rares qualités,
Et les couvrent souvent de leurs obscurités.

Prêtez à sa vertu l'habillement du vice :
Poussez votre rigueur jusques à l'injustice.
Si son teint n'est que brun, taxez le de noirceur :
Qu'un léger embonpoint soit grossiére épaisseur :
Des traits de la maigreur, peignez la taille aisée.
Qu'en toute occasion, sa pudeur accusée,
Soit ou déguisement, ou soit simplicité :
Trouvez un air trop libre en sa vivacité.
Mais pressez-la surtout d'étaler à la vûe
L'agrément, dont le Ciel ne l'aura pas pourvûe :
Elle offense du chant les plus communes loix ?
Faites souvent glapir son importune voix.
Un jargon vicieux révolte en son langage ?
Que dans un long discours votre adresse l'engage.
Une lire, en ses mains, vous condamne à souffrir ?
Il faut d'un ton flatteur la lui souvent offrir.
Pour rendre de ses dents les défauts plus visibles ;
Forcez-la d'éclater par vos contes risibles.
Ses yeux d'un air choquant expriment ses douleurs ?
Par vos tristes récits, remplissez-les de pleurs.

Avant qu'elle ait le tems d'embellir la nature,
Prévenez de son Art la galante imposture.
De ses nombreux atours, le voile ingénieux
Répare ses défauts, ou les cache à vos yeux.
D'elle-même une Belle est la moindre partie,
Et, dans ce riche amas, paroît anéantie.
Parmi tous ces brillans artistement semés,

Vainement cherchez vous celle que vous aimez.
Contre vous, leur éclat ſçait lui ſervir d'Egide;
Mais, en la ſurprenant, verez, d'un œil rigide,
Démaſquer, ſans péril, ce qui vous a charmé:
Dans ſon foible, voyez l'ennemi déſarmé.
Ce précepte, il eſt vrai, n'eſt pas toujours à ſuivre:
A des traits plus perçans quelquefois il vous livre.
L'aimable négligence orne encor la beauté,
Et n'en réduit que mieux un ſujet révolté.
Mais comme il eſt bien peu de beautés naturelles,
Ces aſſauts rarement vous ſont donnez* par elles.
Voyez votre Maitreſſe, en ces foibles momens,
Où ſa coquette main paîtrit ſes agrémens.
Les rebutans apprêts, qu'étale ſa toilette,
Rendront de vos dégoûts la victoire complette:
Et de la ſource, où l'Art va puiſer ſes attraits,
S'élevéra ſa honte, & naîtront vos regrets.
Dans le ſein du plaiſir, & dans ſes propres charmes,
Contre mon ennemi, dois-je prendre des armes?
Et par lui-même enfin faut-il chaſſer l'Amour?
Non; la pudeur défend d'expoſer au grand jour
Les lubriques fureurs de ſes honteux miſtéres.
J'obéis, & me rens à ſes ordres auſtéres.
Des ſeuls yeux de l'eſprit, tâchez d'appercevoir
Ce que me fait voiler un rigoureux devoir.
Certain Cenſeur, dit-on, à me blâmer s'obſtine:

Ma muſe eſt, à ſon ſens, un peu trop libertine.
Pourvû que Rome entiére applaudiſſe à mes Vers,
Qu'il diſtile ſon fiel en ſes écrits pervers.
Homére eſt déchiré par la dent de l'envie :
De Zoïles nouveaux, ſa gloire eſt pourſuivie.
Toi, par qui, des Troyens le Chef religieux
A conduit ſur ces bords ſa fortune & ſes Dieux ;
Es-tu plus à l'abri des langues ſacriléges ?
Contr'elles, tes beaux Chants n'ont point de priviléges.
Les vents grondent le plus ſur les Monts élevés :
Et les coups de la foudre aux tours ſont réſervés.
Mais toi, critique obſcur, que ma liberté bleſſe,
Qui, ſur des riens plaiſans, éxerces ta foibleſſe,
Si la juſte raiſon régloit tes jugemens,
Dans quel rang mettrois-tu mes doux amuſemens ?
Les guerres, en grands vers, veulent être tracées.
Le Cothurne n'admet que de nobles penſées :
Il étonne, attendrit l'inquiet ſpectateur.
Le Brodequin plus ſimple enfle moins ſon Acteur.
La Satire, s'armant de vérités affreuſes,
Va, partout, dévoiler les ames ténébreuſes.
L'élegie aux Amours réſerve ſes doux chants ;
Et prête à la douleur ſes tons les plus touchans.
Callimaque eſt-il propre à chanter un Achille ?
Homére viendra-t'il dépeindre une Hypſipile ?
Si Thaïs d'Andromaque affectoit la hauteur ;

Qu'Andromaque à Thaïs disputât l'air flatteur;
Qui pourroit approuver ce bizarre appanage ?
Chacun doit constamment garder son personage.
La sensible Thaïs de mon Art est l'objet :
Et je veux librement égayer mon sujet.
Le devoir des époux n'est pas ce que je traite :
Je n'offre mes leçons qu'à l'aimable coquette.
Si ma muse badine a rempli mes souhaits,
Vainement d'un faux crime on noircit ses bien-
faits.
Tai-toi, mordante envie, & souscris à ma gloire :
Mon nom dejà se grave au Temple de Mémoire.
Que je vive ; mes jours accroîtront tes douleurs :
Apollon me promet ses plus brillantes fleurs.
A mes honneurs acquis, mon cœur est trop sen-
sible :
Et pour les augmenter, tout me sera possible.
L'élegie, à mes Vers, doit autant sa splendeur,
Qu'à Virgile, Clio, l'éclat de sa grandeur.

Fin du Chant premier.

Chant Second.

Ma réponse à l'envie oppose une barriére :
A couvert de ses coups, rentrons dans la carriére.
Si, pour la nuit prochaine, à vos brûlans desirs,
Votre Belle promet le plus doux des plaisirs ;
Pour arrêter l'effort du poison qui vous tue,
Qu'auprès d'un autre objet, votre ardeur s'évertue.
Quand vos premiers exploits auront calmé vos feux,
Près d'elle rendez-vous moins sensible à ces jeux.
Plus le plaisir est rare, & plus son charme augmente :
Nous soupirons pour l'eau, quand la soif nous tourmente :
L'ombre fait du Soleil souhaiter le retour :
Et nous lui préférons ce même ombre à son tour.
Dans vos ébats, forçant les loix de la nature,
Cherchez une indécente, & pénible posture :
N'attachez vos regards qu'à ses désagrémens.
Toute femme s'oublie, en ces tendres momens ;
Et se rendant sans peine à ce que l'on veut d'elle,
Croit, dans toute action, paroître toujours Belle.
Au grand jour, immolant sa mourante pudeur,

De ses défauts cachés observez la laideur.
Soutenez jusqu'au bout votre critique étude.
Quand l'ame, avec les sens, s'abbat de lassitude;
Que nait certain dégoût de vos desirs contens;
Et que vous les croyez satisfaits pour long-tems;
Au plus dur éxamen, que tout son corps en butte
Repaisse vos regards de ce qui vous rebutte.
Pour fixer de vos maux le déplorable cours,
Ces soins, je l'avouerai, sont d'un foible secours:
Mais, ce qui divisé semble n'être qu'une ombre,
En se réunissant, peut aider par le nombre.
De petits moucherons au plus fier des Taureaux
Vont déclarer la guerre, & s'en font les bourreaux.
Une meutte aux combats foiblement aguerrie,
D'un Sanglier terrible arrête la furie.
Tels, mes avis divers ensemble ramassés,
Abbatront, à vos pieds, vos ennemis lassés.
Mais, comme il est autant d'humeurs que de visages,
N'adoptez pas toujours mes différens usages.
Vos yeux de certains faits ne sont point offensés;
D'autres Juges peut-être en paroîtront blessés,
Un Amant s'est guéri, pour avoir vû trop nues
Des beautés, qui devoient lui rester inconnues.
Un autre, découvrant les traces de Cypris,
D'un dégoût imprévu sent frapper ses esprits.

Souvent plus qu'il ne ſert nuit un pareil remede :
Ce moment, pour Vénus, n'eſt qu'un court intermede.
Un nouveau trait plus vif s'apprête à la vanger :
Et, dans peu, vous replonge en un plus grand danger.
A deux beautés plutôt que votre cœur s'engage :
Il ſouffre d'autant moins que plus il ſe partage.
Celle, dont pluſieurs fils conſolent les vieux ans,
Au trépas de l'un deux ſent des traits moins cuiſans,
Que l'autre qui s'écrie, en ſa douleur amére :
Je n'avois que toi ſeul, & je ne ſuis plus mere.
A ſervir des beautés s'adouciſſent vos peines ;
Et plus le nombre eſt grand, moins de poids ont vos chaines.
L'ame, à divers objets ſe laiſſant émouvoir,
Reſſent moins vivement leur funeſte pouvoir :
Ses deſirs partagés d'eux-mêmes s'affoibliſſent.
Des fleuves les plus grands, les lits profonds tariſſent,
Quand forcés de couler par différens canaux,
Ils arroſent nos Prés du tribut de leurs eaux.
Dès qu'entre deux penchans, il garde l'équilibre,
Votre cœur peut deja ſe vanter d'être libre.
Si, près d'elle, en Phrigie, il eût fixé ſes jours,
Paris étoit d'Œnone eſclave pour toujours.
Par un plus digne choix, ſe liant à Prognide,
Minos

Minos sçût oublier une épouse perfide.
Alcméon détestant d'illégitimes feux,
Avec Callirhoé s'unit de plus doux nœuds.
Des heureux inconstans, la foule ici m'arrête:
Sur leurs pas, la victoire à vous suivre s'apprête.
Ne pensez pas, Amans, que fier de mon emploi,
Je vienne vous prescrire une nouvelle loi.
Par Agamemnon même elle fut observée:
Et la gloire à moi seul n'en est pas reservée.
Quoique la Gréce entiére adorât son pouvoir,
Ce Héros immola sa flâme à son devoir.
Une jeune Captive avoit trop sçu lui plaire;
Son pere vient, au nom du Dieu qui nous éclaire;
Et réclame, en pleurant, ce gage précieux.
Pourquoi, dans ta douleur, intéresser les Cieux?
De ta fille, ô Vieillard, plains moins la destinée:
Elle voit à regret ta poursuite obstinée.
Quand Calchas, détournant d'innombrables malheurs,
Eut fait rendre à Chrysés le sujet de ses pleurs;
J'y consens, dit aux Grecs le puissant fils d'Atrée;
Mais, d'un nouvel Amour, mon ame est pénetrée:
Une beauté pareille éclate en Briseïs:
Je prétens, dans ses bras, oublier Chryseïs.
Qu'Achille, s'il respecte en moi le rang suprême;

S'empresse, à mes souhaits, de la livrer lui-même.
Qui de me condamner s'arrogera les droits,
Eprouvera bientôt que je commande aux Rois.
Il dit : ces feux nouveaux allumés dans son ame
Eteignirent l'ardeur de sa premiere flâme.
Imitez ce modéle, infortunés Amans ;
Et comme lui changez en plaisirs vos tourmens.
Où trouver, direz-vous, de ces beautés faciles ?
En est-il que l'on voie, à mon Art, indociles ?

S'il est vrai qu'Apollon s'explique par ma voix,
Qu'un nouveau zéle en vous reçoive ici ses loix.
Quoique du Mont Etna la flâme vous dévore,
Affectez des froideurs que votre cœur ignore.
Sous l'air le plus serein, dérobant vos douleurs,
Riez, quand votre état vous demande des pleurs.
Un changement subit n'est pas ce que j'exige :
Cet effort généreux tiendroit trop du prodige.
Parez vous des dehors de la tranquillité ;
D'un mensonge prudent, naitra la vérité.
En feignant au sommeil de livrer ma paupiere,
Quelquefois des pavots m'ont ravi la lumiere.
Je sçai plus d'un railleur que l'Amour a surpris :
Dans ses propres panneaux, l'oiseleur s'est vû pris.
Par l'usage, ce Dieu nous soumet à ses armes :
Par l'usage, on apprend à mépriser ses charmes.

Votre Belle vous donne un rendez-vous secret ;
Elle y manque ; il en faut étouffer le regret.

N'éclattez point alors en plaintes, en injures :
Quelle lise, en votre air, l'oubli de ses parjures :
Son orgueil étonné soutient mal ces froideurs ;
Le dépit vient pour vous ranimer ses ardeurs.
Mais craignez ce retour : que le trait qui vous blesse,
Au grand jour dérobé, cache votre foiblesse :
Aux plus secrets desseins, le succès répond mieux :
L'oiseau fuit les filets, qui s'offrent à ses yeux.
Contre sa douceur même armez votre courage ;
Et qu'un mépris marqué sensiblement l'outrage.
Sa porte est elle ouverte ? éloignez en vos pas.
On vous fait appeller ? ne vous détournez pas.
Par ces efforts heureux, votre flâme étouffée
Vous éleve elle-même un paisible Trophée.

Ces maximes peut-être ont trop d'austérité :
Tempérons, j'y consens, tant de sévérité.
Les esprits sont divers ; prenons diverses routes :
Ils suivent mille erreurs ; opposons nous à toutes.
Quand l'accès léthargique au tombeau vous conduit :
Le feu seul vous arrache à l'éternelle nuit.
Contre un venin, qui coule en ses veines brulantes,
Un autre n'a besoin que de sucs & de plantes.
Cupidon vous retient durement enchainé,
Et vous montre à sa suite indignement trainé :

Ne luttez plus en vain. Dans l'horreur d'un naufrage,
Sur ſes débris, voguons où nous porte l'orage.
Cette ſoif qui vous brule, il la faut appaiſer:
Courez, au ſein du fleuve, à pleine urne puiſer:
Sans garder de meſure, abbreuvez-vous dans l'onde:
Que juſqu'à regorger, le torrent vous inonde.
A chaque inſtant volez de plaiſirs en plaiſirs;
En leur accordant tout, éteignez vos deſirs.
Par là, de vos dégouts, avancez la naiſſance:
Deja votre ennemi redoute leur puiſſance.
Ces vangeurs, l'attaquant juſques ſur ſes Autels,
Vont, dans peu, lui porter les coups les plus mortels.

Par ſes illuſions, la triſte jalouſie
Entretient la fureur, dont votre ame eſt ſaiſie.
Ses frayeurs à l'Amour vous livrent, malgré vous:
En les chaſſant, parez d'inévitables coups.
Celui dont un rival empoiſonne la vie,
Qui craint que de ſes bras ſa Belle ſoit ravie,
Eſpere en vain de l'Art le ſecours tant vanté;
Eſculape ne peut lui rendre la ſanté.
La mere dont le fils ſuit le parti des armes,
Sent croître ſon Amour de ſes vives allarmes.
Croyez que votre ingrate abhorre ſes Amans;

Que près d'elle il n'eſt point de fortunés momens.
Tous les affreux malheurs qu'après lui traine Oreſte,
D'un mouvement jaloux ſont la ſuite funeſte.
Ménélas peut quitter Hélene ſans chagrin ;
Loin d'elle il ſçait jouir d'un repos ſouverain.
Pourquoi tant de regrets, lorſque Paris l'enleve ?
Par le ſien irrité ſon Amour ſe ſouleve.
Pour une eſclave, Achille eût-il verſé des pleurs,
Si quelqu'heureux Rival n'eût cauſé ſes douleurs ?
L'ardente jalouſie, en ſa fureur extrême,
Des traits noirs de la haine arme en nous l'Amour même.

Non loin des murs Romains, pour les cœurs mécontens,
Un Temple reſpectable eſt ouvert en tout tems.
C'eſt là, que pour éteindre une ardeur meurtriére,
La Maitreſſe, & l'Amant vont offrir leur priére.
Le Dieu, qui leur promet d'y ſoulager leurs maux,
En ſonge m'apparut, & me dicta ces mots.
Toi, par qui l'on voit naitre, & mourir la tendreſſe,
Ovide, à tes conſeils joins ceux que je t'adreſſe.
Que chacun devant ſoi rappelle ſes malheurs :
Ils ſçauront diſſiper de frivoles douleurs.
Celui, dont les emprunts ont augmenté les chaines,
Qui craint d'un uſurier les pourſuites prochaines,

Doit se représenter ce visage odieux,
Et deja par avance, en affliger ses yeux.
Qu'auprès d'un pere avare, un fils en esclavage,
S'en retrace, en tout tems, la dureté sauvage.
D'une femme sans dot, l'imprudent qui fit choix,
Peut trouver, dans l'hymen, tous les maux à la fois.
L'un attend un Vaisseau; qu'il ait toujours en tête,
Et les affreux écueils, & l'horrible tempête.
Que l'autre, pour un fils sous les drapeaux de Mars,
Tremble, & courre avec lui partager les hazards.
Qu'en ce procès le tems bien tristement s'écoule:
Eh! chez qui les chagrins n'entrent-ils pas en foule?
Paris eut détesté le feu qui l'embrasoit,
S'il eut pû découvrir tous les maux qu'il causoit.
Ce Phantôme divin m'en eut dit davantage;
Mais le sommeil fuyant dissipa son ouvrage.
Où voguer? mon Pilote encore loin du port,
Sur des flots inconnus, me laisse au gré du sort.
Dans les lieux écartés, se plaît l'inquiétude:
Fuyez, tristes Amans, fuyez la solitude.
Le grand monde, & les soins les plus tumultueux,
Par leur propre embarras, vous seront fructueux.
Vos secretes fureurs du secret se nourrissent:
En éclattant au jour souvent elles périssent:
L'obscurité pour vous n'a rien que d'ennuyeux;

L'ingrate, quoiqu'absente, y revient à vos yeux.
Le chagrin, dans l'horreur d'une nuit ténébreuse,
Abbreuve, à plus longs traits, une ame malheureuse.
Que de tous vos amis l'agréable concours,
Par vous même invité, vole à votre secours ;
Et sensible aux doux soins que prend leur complaisance,
Profitez des plaisirs qu'apporte leur présence.
Mais qu'un Pilade, entr'eux, conseille Oreste, en vous :
Des fruits de l'amitié, ce sont là les plus doux.
Qui te rendit, Phillis, la lumiére importune ?
De l'horreur des forêts, s'accrut ton infortune :
Dans leurs sentiers perdus, tu rencontras la mort :
Une fidelle amie eut fait changer ton sort.
Telle qu'une Bacchante en fureur, dans la plaine,
Fuit les cheveux épars, & se met hors d'haleine ;
Telle, les yeux fixez dans le lointain des mers,
Cette Amante parcourt leurs rivages deserts ;
Dans son accablement elle s'arrête & tombe.
Traitre Démophoon ! à mes maux je succombe :
Il me fuit, crioit-elle, en s'adressant aux flots.
Sa voix meurt, & fait place aux plus tristes sanglots.
Un sentier s'étendoit dans ces retraites sombres,
Où le jour combattant sembloit céder aux ombres :

Ce chemin vers la Mer, conduisoit hors du bois;
Elle y rentroit alors, pour la neuviéme fois.
Où vais-je? finissons cette horrible torture,
Dit-elle, en détachant sa funeste ceinture:
Un rameau malheureux s'offre à son noir dessein,
Quel trouble à cet aspect s'éleve dans son sein?
Elle pâlit; la crainte, en ce moment, l'arrête:
Sa main laisse tomber le tissu qu'elle apprête:
Mais le cruel Amour, rappellant son malheur,
Serre le nœud fatal, qu'attache la douleur.
Ta vie, aimable Reine, eut une fin trop dure.
La forêt attendrie en quitta sa verdure.
Tu n'eus point par ta mort fait naître ces regrets,
Si tu n'avois cherché les lieux les plus secrets.

Vous, qui du désespoir craignez la violence,
Evitez ces réduits, où régne le silence.
Guidé par mes conseils, un Amant presqu'au Port
Laissoit trop de sa joie éclater le transport.
Parmi d'autres Amans il vient, & fait naufrage:
L'Amour rentre en ses droits; & lui souffle sa rage.
D'un spectacle si doux l'attrait contagieux
Ne peut que ranimer un feu séditieux;
L'air empesté corrompt tout ce qui le respire.
Sous ses coups bien souvent un peuple entier expire.
En observant des yeux mal sains & négligés,

Nous contractons le mal dont ils sont affligés.
Pour qui veut s'affranchir d'un pouvoir qu'il déteste,
Des sujets de l'Amour le commerce est funeste.
Un autre encor plus vain, chantant sa liberté,
Vint, trop près de sa Belle, étaler sa fierté.
Dans les dangers pressans d'un pareil voisinage,
L'imprudent soutient mal ce hardi personnage.
Le trait victorieux du coup d'œil qui l'abbat
Rouvre sa cicatrice en ce honteux combat.
Lorsqu'un toît embrasé souffle au loin la ruine,
Gardons-nous d'approcher de la maison voisine.
Qu'une autre promenade ait pour vous plus d'appas,
Que celle, où votre ingrate aime à porter ses pas.
Un perfide penchant vous rentraine à sa suite:
La victoire sur elle, est pour vous dans la fuite.
Pour vous mettre à l'abri des coups de l'infidelle,
Il ne vous suffit pas de vous éloigner d'elle.
Que tout ce qui la touche, irritant vos esprits,
Ressente la hauteur de vos nouveaux mépris.
D'une suivante en pleurs, ne daignez rien apprendre:
Quel que soit son message, il tend à vous surprendre.
Un silence obstiné peut seul vous garantir;
Tout éclat vous prépare un triste repentir.
D'un violent Amour la plainte est le partage:

En disant trop : je hais, l'on aime davantage.
Votre cœur de son mal croit n'être plus atteint;
Mais redoutez un feu trop promptement éteint.
Surmontez par dégrés un amoureux caprice :
Que sous des traits nombreux votre ennemi pé-
rísse.
Mais n'allez pas aussi, sacrilege insensé,
Profaner un Autel par vous même encensé.
La brutalité seule a fini par la haine :
Briser si durement une si douce chaine,
C'est acheter trop cher le repos de ses jours :
Ou plutôt l'on se trompe ; & c'est aimer toujours.

Deux Amans ennemis, dans leurs débats obs-
cènes,
N'amusent le public que de honteuses scènes.
Thémis voit, à regret, leur risible procès,
D'un fol emportement trop ordinaire excès.
L'accusateur en vain poursuit sa criminelle :
Il n'en reste, à tous deux, qu'une tache éternelle.
J'ai vû, dans le senat, un Amant en fureur,
Suivi du cher objet de sa nouvelle horreur.
Sa voix fiére, au travers de ses plaintes nom-
breuses,
Répandoit hautement des menaces affreuses:
Et tout prêt de plaider : qu'elle approche, dit-il:
Elle vient; il paroît frappé d'un trait subtil.
Interdit & tremblant, il garde un long silence;

Puis jettant sa requête, à ses pieds il s'élance.
Triomphez, cria-t'il, & ne plaidons jamais.
Le parti le plus sage, est de finir en paix :
Ennemi des éclats d'une honte pareille,
Jamais n'allez d'un Juge en réjouir l'oreille.
Content du seul plaisir qu'ont les cœurs bienfaisans,
En homme généreux oubliez vos présens.

Si dans un même lieu le hazard vous rassemble,
Qu'a l'aspect du péril votre sagesse tremble.
Prenez mon bouclier : armez votre valeur :
Rappellez-vous sa haine, & tout votre malheur.
Qu'un rival préféré pique votre colere :
Dans ces scabreux momens, ne cherchez point à plaire.
Ne prenez aucun soin d'arranger vos cheveux :
Un air tendre & galant est contraire à vos vœux.
Mais que la vanité se plait à nous séduire !
Par ce guide trompeur, nous nous laissons conduire.
De nos foibles attraits aveuglément charmés,
Nous nous berçons toujours de l'espoir d'être aimés.
En crédules enfans, l'Amour propre nous lie :
Dans ses nœuds enchantés notre raison s'oublie.

D'un Sexe trop léger croyez peu les sermens :
La femme en jurant cherche à tromper les Amans.
De ses perfides pleurs songez à vous défendre ;
Ses yeux sont, avec art, instruits à les répandre.

Tel qu'un rocher se voit assiégé par les flots ;
Un Amant est en butte aux plus fourbes complots.
De vos vives douleurs dérobez l'apparence.
Taisez-lui le sujet de votre indifférence.
Vos reproches, tombant sans la mortifier,
Lui fourniroient des traits, pour se justifier.
Qui se tait, n'aime plus : gourmander une Belle,
C'est offrir les accords de la paix avec elle,
Je respecte l'Amour ; j'en aime le flambeau,
Et ne veux pas priver vos cœurs d'un feu si beau :
Ma main ne cherche pas à lui couper les ailes :
Je ne viens point briser ses fléches criminelles :
Je ne veux que guérir de leurs coups malheureux,
Et changer en plaisirs nos tourmens rigoureux.
Qu'à toi seul, Apollon, nous devions cette joie :
Arrache nous aux maux, dont nous sommes la proie.

Placez auprès d'un Lys de moins brillantes fleurs ;
Son éclat lumineux efface leurs couleurs.
Aux plus rares objets, comparez vos Maitresses ;
Votre œil désavoûra vos aveugles tendresses.
Et Pallas, & Junon pouvoient charmer Paris ;
Mais la pomme est donnée aux beaux yeux de Cypris.
Cette utile censure au corps n'est pas réduite :
Par elle on peut pezer les talens, la conduite.
Ne fermez point vos cœurs à mes moindres avis :

Vous vous applaudirez de les avoir ſuivis.
Une lettre agréable, & chérement gardée,
Ne ſert qu'à réveiller une funeſte idée.
Livrez au feu les traits qui ſçurent vous toucher :
Faites que votre Amour y trouve ſon bucher.
Pourquoi dans un portrait garder ſon ennemie ?
Cette faute a jadis perdu Laodamie.
Banniſſez pour toujours ce muet Orateur,
Qui, de vos maux encor vous fait aimer l'auteur.
De tout ce qui lui plut, l'Amour aime à renaître ;
Et ſous les mêmes traits il ſe fait reconnoître.
N'approchez point des lieux témoins de vos plaiſirs ;
Fuyez : ces lieux flatteurs raniment vos deſirs.
C'eſt ici qu'elle étoit ; ſur ce lit nous tombâmes ;
Là, Vénus toute entiére enivra nos deux ames.
Comme un feu preſqu'éteint, par le ſouffre touché,
Revit, & dans l'inſtant, montre un brazier caché ;
Votre ardeur ſe rallume à cette douce approche :
L'Amour, qu'on a crû loin, fait ſentir qu'il eſt proche.
Le Pilote prudent garantit ſes Vaiſſeaux
Du rocher dangereux, que lui couvrent les eaux.
Le périlleux abord de ces lieux pleins de charmes,
Imprudemment revus, feroit couler vos larmes.
Ce ſont de vrais écueils, pleins de frémiſſemens ;
Et Charibde y vomit ſes longs mugiſſemens.
Il eſt d'autres moyens peu propres à preſcrire:

Le hazard quelquefois peut forcer d'y souscrire.
Au milieu des grands biens, l'Amour luxurieux,
Regorgeant de plaisirs, en devient furieux.
Si Phedre n'avoit point éprouvé leur ivresse;
Eût elle d'Hippolite attaqué la sagesse?
Irus est insensible : Hecale est sans Amans :
De plus pénibles soins occupent leurs momens :
L'Amour languit & meurt dans la triste indigence.
Mais c'est trop, à mon sens, acheter la vangeance.
Amans, qui gémissez sous le joug amoureux,
Du théâtre fuyez les attraits dangereux.
Des instrumens divers la touchante harmonie,
Et la danse & le chant, flattent votre manie.
Leur charme sçait en vous, par ses impressions,
Changer en vérités, ses tendres fictions.
Je vous relégue aussi, favoris du Parnasse:
Des cœurs deja calmés vous troublez la bonace.
Par moi-même en ce jour, mes talens sont proscrits.
Amans, ne lisez plus nos séduisans écrits.
Le tendre Callimaque est pour vous trop nuisible:
Aux chants d'Anacréon, qui peut rester paisible?
Pour celle qui me plait, suis-je en quelque froideur?
La sensible Sapho réveille mon ardeur.
Sans aimer, peut-on lire & Properce & Catulle?
Qui ne partage pas les soupirs de Tibulle?
Gallus fait éclater leurs agrémens divers:

Et leur douceur, dit-on, reſpire dans mes Vers.
Quand vos ſens mutinés font votre inquiétude,
Juſqu'aux alimens même étendez votre étude.
Abandonnez la Truffle, & ſes feux déteſtés ;
Tous les ſucs irritans ſont pour vous empeſtés.
Vénus porte avec eux ſes ardeurs dans vos veines :
Des mets plus froids rendront ſes entrepriſes vaines.
Au Mirthe préférant le Lierre des buveurs ,
Vous braverez l'Amour, ſes traits & ſes fureurs.
De ſes dons bienfaiſans l'expérience heureuſe,
Par d'autres feux éteint une flâme amoureuſe.
Le vin dans un repas, verſé modérement,
Y donne au tendre Amour ſon plus vif agrément.
Ce Dieu folâtre y régne au milieu de la joie,
Et ſuivi des plaiſirs n'y manque point ſa proie.
Vous qui voulez braver ſes arrogans ſuccès,
Livrez-vous, plongez-vous dans les plus grands excès.
La flâme eſt par le vent ſervie & combattue ;
Le Zéphir la fait vivre & l'Aquilon la tue.
Que l'Amour, dans l'ivreſſe éteignant ſon flambeau,
Sous un poids accablant rencontre ſon tombeau.

Si de votre ennemi j'ai dompté le courage :
Si la paix de vos cœurs eſt enfin mon ouvrage :
Amans, que j'ai ſauvés des mains d'un Dieu pervers,
Chériſſez ma mémoire, & célébrez mes Vers.

FIN.

TABLE

DES NOMS REMARQUABLES contenus dans l'*Art d'Aimer* & le *Remede d'Amour*.

ACHILLE *étoit fils de* Pelée *&* de Thetis, *Déesse de la Mer; il fut confié dans ses premieres années au Centaure* Chiron, *qui le nourrissoit de moëlle d'Ours & de Sangliers. Sous ce maître, il apprit à toucher de la Lire; il s'instruisit dans la connoissance des Simples, dans l'Art de lancer le Javelot;* Phœnix *lui enseigna les principes militaires.* Thetis *sa mere, sçachant qu'il devoit périr au siége de* Troye, *le cacha parmi les filles de la Cour du Roi* Lycomede: Ulisse, *Roi* d'Itaque, *le découvrit dans sa retraite & le mena avec les Troupes des* Grecs *pour venger le rapt* d'Helene. *Ce jeune Heros laissa à* Deïdamie *le petit* Pirrhus *fruit de leurs furtives ardeurs, & partit pour* Ilium, *où il fut tué en trahison par le lâche* Pâris.

ACONCE, *jeune Homme de l'Isle de* Chio, *devint épris des charmes de la belle* Cydippe, *quoi qu'inferieure à celle-ci en naissance. Il lui presenta dans le Temple de* Diane *une Orange, sur laquelle étoient gravés ces mots:* je serai à Aconce. Cydippe *fit vœu dans son cœur de n'être qu'à lui, & l'épousa par l'ordre de* Diane *même.*

ADMETE, *roi de* Thessalie, *dont* Apollon *garda les Troupeaux. voy.* Alceste.

ADONIS, *fils de* Cyniras *&* de Myrrha: *ce fruit in-*

K

cestueux fut élevé par les Nayades ; Venus, *l'ayant vû à la chasse, en fut éprise & oublia le Dieu* Mars, *qui pour se vanger fit périr sous les coups meurtriers d'un Sanglier le jeune mortel, qui avoit osé être son rival. Les* Assiriens *l'ont adoré comme un Dieu, & lui offroient des sacrifices appellés* Adoniens.

ÆGISTHE, fils de Thieste *& de sa fille* Pelopée. *L'Oracle avoit appris à ce malheureux Roi, qu'il auroit un fils de sa fille, qui tueroit* Atrée *& vangeroit ses crimes.* Egysthe *remplit l'Oracle, en immolant* Atrée *& massacrant plusieurs années après son fils* Agamemnon, *dont il avoit séduit l'épouse* Clitemnestre. *Il tomba enfin sous les coups du terrible* Oreste.

ÆROPE, femme d'Atrée, *fut enlevée par* Thieste *dont elle eut un fils nommé* Plisthenes ; *c'est cette insulte qui causa la haine* d'Atrée *contre son frere, & qui le porta à en tirer une vangeance, qui fit horreur au Dieu du Jour.*

AGAMEMNON, fils d'Atrée, *Roi de* Micenes *&* d'Argos, *frere de* Menelas. *A son retour de la conquête de* Troye, *dans laquelle il avoit été nommé chef de l'armée* Grecque, *il fut poignardé par* Egisthe *& sa femme* Clitemnestre.

AJAX, fils d'Oilée, *Roi des* Locres, *fameux Heros dans la part qu'il eut au siége de* Troye : Tecmesse *étoit son Epouse. Mais il mérita la colere de* Pallas, *pour avoir souillé son temple, en y violant* Cassandre, *fille de* Priam, *qui s'y étoit refugiée. Il périt dans les horreurs du naufrage, frappé d'un coup de foudre.*

ALCESTE, fille de Perilaüs, *femme* d'Admete *Roi de* Thessalie, *pour qui elle s'offrit à la mort.*

ALLIE, fleuve, où les Romains *furent vaincus & taillés en pieces par les* Gaulois, *& perdirent leur ville dont ceux-ci s'emparerent.*

AMPHION, *fils de* Jupiter *&* d'Antiope ; Mercure *lui apprit à toucher de la Lyre ; il y excelloit si admirablement, qu'au son de ses accords les murs de* Thebes *s'élevoient, & par ce miracle il deffendit son peuple contre les frequentes incursions des* Phlégiens. Apollon, *irrité de le voir plein d'orgueil sur son talent, le fit périr avec toute sa famille par une peste horrible.*

ÆNÉE, noble Troyen, *fils* d'Anchise *& de* Venus, *qui, après le sac de* Troye, *ayant surmonté les fatigues d'un long & perilleux voyage, parvint en* Italie, *où il établit une Colonie Troyenne.*

ANDROMAQUE, femme d'Hector, *qu'après la ruine de* Troye, Pirrhus *fils* d'Achille *emmena en* Epire, *& fit épouser à* Helenus, *fils de* Priam.

ANDROMÈDE, fille de Cassiope *& de* Cephée, *Roi* d'Ethiopie : *la vanité de* Cassiope *sa mere sur la beauté de sa fille la fit condamner par les* Nereïdes *irritées à être dévorée par un monstre marin ;* Persée *la délivra. voy.* Persée.

ANTOINE, AUGUSTE & LEPIDE, fameux par le triumvirat, les cruautés qu'ils y exercerent, & les divers combats qu'ils livrerent dans le sein de la République.

APELLES, fameux peintre de l'Isle de Cos, *ou de la ville* d'Ephese ; *il fut le seul, à qui* Alexandre *permit de le peindre. A sa mort, on trouva dans son attelier une Venus qui n'étoit point achevée : qui que ce soit n'eut la hardiesse d'y mettre la derniere main.*

APOLLON, fils de Jupiter *& de* Latone.

ARIANE, fille de Minos, *Roi de* Crete, *qui donna un fil à* Thésée, *pour retrouver son chemin dans le labirinthe, & le suivit dans sa patrie. Ce Heros vo-*

lage abandonna cette tendre Princesse dans l'Isle de Naxos, *où* Bacchus *la prit pour femme.* Venus *lui donna une couronne, que* Bacchus *plaça dans le ciel ornée de 8 Etoiles; c'est ce que les Astronomes appellent la couronne* d'Ariane.

ARION, fils de Neptune *&* d'Opnée. *Le Roi* Periandre *l'ayant comblé de richesses, pour recompenser son talent à toucher de la Lyre, les matelots qui le conduisoient le jetterent dans la mer, pour s'emparer de ses trésors. Un Dauphin, ravi de la douceur de ses chants, le porta sur son dos jusqu'au promontoire* Tenare.

ASTRÉE, fille du géant Astræus *& de* l'Aurore; *selon d'autres, fille de* Jupiter *& de* Themis, *qui fut appellée par son équité,* Justice *parmi les hommes: on l'appelle encore* Vierge *dans l'un des douze signes du* Zodiaque.

ATRÉE, fils de Pelops *&* d'Hippodamie, *Roi de* Mycenes, *massacra les fils de* Thieste *son frere, & les lui presenta dans un repas. Par expression Patronymique, on appelle* Agamemnon *&* Menelas *les* Atrides.

ATALANTE, Arcadienne *fille de* Jasus, *blessa la premiere le Sanglier qui ravageoit* l'Oetolie. Meléagre, *épris de sa beauté, l'épousa & en eut un fils nommé* Parthénopée. *Il y a une seconde* Atalante *fille de* Schænée, *Roi de* Sciros, *dont* Hippomenes *devint l'Epoux, pour l'avoir surpassée à la course.* Cybele *irritée contre ces deux Amans, parce qu'ils avoient souillé son Temple, les changea en Lions.*

AURORE, fille de Titan *& de la* Terre, *fut chargée par les Dieux d'annoncer tous les jours au monde la presence du Soleil. Ses amours les plus connus sont*

avec le jeune Cephale , *avec* Orion, *& le beau* Tithon, *qu'elle transporta dans l'isle de* Delos , *& y épousa.*

AUTHOMEDON , Ecuyer d'Achille, *dont* Homere *parle souvent.*

BACCHANTES , femmes animées de la puissance de Bacchus, *& qui le suivirent dans ses conquêtes.*

BACCHUS , fils de Jupiter *& de* Sémélé ; *après avoir conquis l'univers & s'être enfin arrêté à l'extrémité des* Indes , *il enseigna aux hommes l'Art de planter la vigne & de la cultiver. Il aima* Ariane *fille de* Minos , *& la nimphe* Erigone.

BELIDES ou DANAIDES , étoient au nombre de 50. & épouserent les 50. fils d'Ægiptus, *qu'elles poignarderent la premiere nuit de leurs noces. La seule* Hypermnestre *sauva la vie à son mari* Lincée. *Les* Danaïdes *furent condamnées dans le* Tartare *à remplir un tonneau percé.*

BIBLIS , fille de Melitus *& de* Cyane, *brula d'un amour exécrable pour son frere* Caunus, *& se pendit de désespoir , voyant qu'il s'étoit expatrié, pour n'être plus le témoin & la cause de cette criminelle ardeur.*

BRISE'IS , fille de Brisès, qu'Achille *fit captive dans le sac de* Lyrnese *en* Phrygie : Agamemnon *l'enleva à ce Heros qui se tint longtems dans sa tente , sans vouloir combattre , jusqu'à ce que son cher* Patrocle *fût tombé sous le fer du terrible* Hector.

BUSIRIS , Roi d'Egypte , *qui faisoit inhumainement égorger les étrangers , qui lui demandoient l'hospitalité ;* Hercule *en purgea la terre , & le tua.*

CALIPSO, Nimphe, fille de l'Océan *& de* Thetis, *habitoit une Isle dans la mer* Ionienne, *qui portoit son nom.* Ulisse *échoua sur les écueils qui l'environnoient & fut reçû par cette nimphe immortelle, qui le retint sept ans.*

CAPANÉE, un des sept chefs qui assiégerent Thebes ; *brave jusqu'à l'impiété, il osoit deffier les foudres de* Jupiter ; *il périt sous les coups de la vangeance de ce Dieu.*

CASSANDRE, fille d'Hecube *&* *de* Priam, *fut aimée* d'Apollon, *à qui elle demanda pour le prix de ses faveurs le don de prédire l'avenir ; mais comme elle lui manqua de parole, ce Dieu ajouta le malheur de n'être jamais crue dans ses prédictions : elle périt sous les coups de* Clitemnestre, *pendant* qu'Ægiste *immoloit* Agamemnon.

CEPHALE, fils de Mercure *&* *de* Hersé, *épousa* Procris, *qu'il tua à la chasse la prenant pour une Biche.*

CEPHÉE, Roi d'Ethiopie, *pere* d'Andromede ; *&* *placé parmi les constellations célestes. voy.* Andromede.

CERBERE, Chien à trois têtes, qui garde l'entrée du Tartare : Hercule ; *d'autres disent* Thésée, *le tira des enfers & le traîna en spectacle dans toutes les villes de la* Grece.

CERÈS, fille de Saturne *&* *de* Rhée, *mere de* Proserpine ; *en cherchant sa fille que* Pluton *avoit enlevée, elle apprit aux pays differens qu'elle parcourut l'Art d'ensemencer les terres & de moissonner le bled. De ses amours avec* Jupiter *elle eut* Proserpine ; *avec* Neptune, *elle eut* Hera ; *&* *avec le beau* Jasion, Plutus *Dieu des richesses.*

CHALCAS, fils d'un Troyen *nommé* Thestor ; *il passa au service de l'armée des* Grecs *en qualité d'Augure.*

CHIRON, Centaure, fils de Saturne *&* *de* Phylire, *d'autres disent fils* d'Ixion *&* *de la* Junon *supposée,*

inventa l'Art de la Chirurgie *; il fut le Gouverneur du vaillant* Achille. *voy.* Achille.

Clitie, nimphe aimée d'Apollon *& changée en* Tournesol.

Cre'use, fille de Créon, *& femme de* Jason, *chef des* Argonautes. *voy.* Jason.

Circe', fille du Soleil *& de* Persa, *inventa la Magie : elle aima* Ulisse *dont elle eut plusieurs enfans, entr'autres* Telegone, *qui tua son pere dans une émeute populaire.*

Danaides. voy. Belides.

Daphnis, fils de Mercure, *Berger fameux par sa beauté & sa richesse.*

Dedale, fameux architecte, qui bâtit le Labirinthe de Créte, *& fut obligé d'avoir recours à des aîles de cire, pour se sauver de cette Isle, où le Roi* Minos *le vouloit retenir. Son fils* Icare *périt dans ce merveilleux voyage par sa téméraire ambition.*

Déidamie, fille de Lycomede, *Roi de* Sciros, *dont* Achille *déguisé en fille eut* Pyrrhus.

Demophoon, fils de Thésée *& de* Phedre, *revenant du siége de* Troye, *fut poussé par la tempête sur les côtes de* Thrace *; la Reine* Phyllis *lui donna l'hospitalité & l'épousa. Il repartit pour* Athenes, *promettant à sa nouvelle épouse un prochain retour.* Phyllis *impatiente & désesperant de le revoir, après l'avoir longtemps attendu, se pendit à un amandier.*

Diane, fille de Jupiter *&* d'Asterie, *est connue sous les noms de* Proserpine, Hecate, *& la* Lune. *D'autres la disent sœur* d'Apollon *& fille de* Latone.

Didon, fille de Belus *Roi de* Tir *& femme de* Sichée, *que* Pigmalion *fit tuer par avarice ; cette Reine se sauva avec ses trésors, & débarqua en* Affri-

que, *où elle bâtit* Carthage. Hiarbas *voulant la contraindre à l'épouser, elle se tua; d'autres, & entr'autres* Virgile, *assurent que ce fut par amour pour* Ænée.

DODONE, forêt dans l'Œtolie, *dont les chênes rendoient les oracles respectés de toute la* Grece.

DOLON, le Troyen, *excellent coureur, qui s'étant offert à* Hector *d'aller espionner dans le camp des* Grecs, *si on lui promettoit les Chevaux* d'Achille, *fut surpris par* Ulisse *&* Diomede, *& tué par ces deux Princes* Grecs.

ENDIMION, fils d'Æthlius *& de* Calyce, *fut aimé de la* Lune, *qui venoit le visiter toutes les nuits sur le mont* Lathmos.

ERATO, l'une des neuf Muses.

ERIPHILE, femme du devin Amphiaraüs, *qui par avarice montra la retraite où il s'étoit caché, & le livra pour le colier* qu'Arnia *fille* d'Adraste *lui promit.* Alcmeon *vangea son pere & tua* Eriphile.

EURIDICE, femme d'Orphée, *est aimée par* Arinœus, *en le fuyant & ses poursuites obstinées, elle fut piquée d'un serpent & elle périt.* Orphée *alla redemander* Euridice *à* Pluton *qui la lui rendit, à condition qu'il ne tourneroit point la tête jusqu'à ce qu'il fût sur la terre. Il ne put remplir ces conditions, & perdit le fruit de son voyage & de ses peines.*

GLAUCUS, Dieu marin aimé de Circé. *voy.* Circé.

HECTOR, le Troyen, *le plus fort rempart de cette ville, fils de* Priam *&* d'Hecube, *tomba sous les coups du terrible* Achille : *il avoit épousé* Andromaque, *dont il eut* Astianax *ou* Scamandrius.

HELENE, fille de Jupiter *& de* Leda, *fut enlevée deux fois pour son extrême beauté; la premiere, par* Thésée *& la seconde, par* Paris, *& elle causa le fameux*

siège de Troye, *qui dura dix ans & couta tant de Héros à toute* l'Asie.

HERCULE, fils d'Alcmene ; *il fut allaité par* Junon *quoique sa cruelle ennemie; il se signala par des travaux sans nombre, parmi lesquels il en est douze conservés à la postérité, & qui lui valurent l'immortalité. Ses amours furent avec* Déjanire, Omphale, Megare, Jole & Chalciope.

HERMIONE, fille de Menelas & d'Helene, *qui fut promise dans son enfance au jeune* Oreste. *Mais ayant épousé* Pirrhus, *fils* d'Achille, Oreste *le poignarda, & reprit* Hermione.

HOMERE, le Prince des poëtes Grecs : son nom est Melesigenes; *il fut appellé* Homere, *parce qu'il devint aveugle ; les sçavans sont dans de grandes disputes sur le lieu de sa naissance : sept villes de la* Grece *s'en disputoient l'honneur sçavoir ;* Smirne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos, & Athenes. *Parmi ses ouvrages, il en est deux toujours admirés*, l'Iliade & l'Odissée.

HYLAS, fils de Théodamas, *aimé* d'Hercule ; *il suivit ce Héros à la conquête de la Toison d'Or ; mais en puisant de l'Eau douce sur un rivage, il tomba dans une source & s'y noya : on dit que pour sa beauté les Nayades l'enleverent.*

HYMETE, montagne de l'Attique, abondante en fleurs & en abeilles : on en tiroit aussi un très beau marbre appellé Hymetien *ou* Cecropien.

HYPPOLITE, fils de Thésée & de l'Amazone Hyppolite, *fut la victime des amours incestueuses de* Phedre *sa belle mere. Elle l'accusa de l'avoir voulu corrompre, voyant qu'elle ne pouvoit réussir.* Thésée *pria* Neptune *de remplir la parole qu'il lui avoit don-*

née par le Stix ; *& le jeune* Hyppolite *fut déchiré par un monstre.* Esculape, *à la priere de* Diane, *lui rendit la vie ; il le transporta dans* l'Italie *auprès du bois* d'Aricie, *& le nomma* Virbius, *c'est-à-dire, qui a vécu deux fois.*

HIPPODAMIE, fille d'Ænomaüs, *Roi* d'Arcadie, *à qui on avoit prédit qu'il périroit aussitôt que sa fille seroit mariée.* Ænomaüs *vouloit que les Amans de sa fille fissent une course de char avec lui, & le vaincu étoit fait mourir.* Pelops *se présenta & vainquit par subtilité : le Roi se tua, &* Hippodamie *resta au vainqueur.*

HIPPODAMIE, femme de Pirithoüs, *Roi des* Lapithes, *dont la beauté causa le combat terrible des* Centaures *& des* Lapithes.

HYPPOMANES, Croissance de chair, qui vient au front du poulain, dans les entrailles de la cavale, & qu'elle a soin d'arracher aussitôt qu'il en est sorti. Cet Hyppomane *sert à la* Magie.

JASON, fils d'Æson *& de* Polymele, *fut envoyé par* Pelias *à la conquête de la Toison d'Or, avec des Héros qui furent appellés* Argonautes, *parce qu'ils monterent le vaisseau fait par* Argo. Médée *secourut* Jason *dans son entreprise & l'épousa : il eut d'autres amours; entr'autres, il aima* Hipsipile, *Reine de* Lemnos *&* Créus, *fille de* Créon. Médée *furieuse de perdre son Epoux, laissa dans le Palais de ce malheureux Roi des traces de sa rage & de son pouvoir.*

ILION, ou Troye, *appellée ainsi* d'Ilus *un de ses Rois. De-là le nom* d'Iliade, *ou Histoire du siége de* Troye *chanté par le divin* Homere.

JOLE, fille d'Eurytus, *Roi* d'Oecalie, *dont* Hercule *devint amoureux.* Déjanire, *son Epouse, lui*

envoya la robe teinte du sang de Nessus, *croyant le guérir ; mais ce Heros périt d'un embrasement intestin.*

Iris, fille de Thaumante *&* d'Electre ; *elle étoit à* Junon, *ce que* Mercure *étoit à* Jupiter : *elle s'annonce à la terre sous la forme de l'Arc-en-ciel.*

Isis, connue d'abord sous le nom d'Io, *fille* d'Inachus. *Elle fut aimée de* Jupiter, *qui la changea en Vache, pour la dérober aux yeux jaloux de* Junon : *celle-cy mit à la garde de cette Vache le pasteur* Argus *qui avoit cent yeux* : Mercure *délivra* Jupiter *de cet espion, & le tua.* Junon *à son tour, pour vanger la mort* d'Argus, *inspira une fureur à* Io *qui la fit courir par l'univers ; elle traversa la mer* Ionienne, *qui conserva son nom, & s'arrêta en* Egypte, *où* Junon *appaisée lui rendit sa forme & la nomma* Isis, *divinité que les* Egyptiens *adorent.*

Jupiter, fils de Saturne *& de* Rhée, *fut élevé dans la* Crete, *sur le mont* Ida, *au milieu des* Curetes *ou des* Coribantes, *qui par leur bruit empêchoient* Saturne *de soupçonner sa naissance. La Chevre* Amalthée *l'allaita ; à peine fut-il en âge, qu'il attaqua & détrôna son pere ; il devint le souverain des Dieux & partagea l'univers entre* Neptune, Pluton *& lui. Ses amours sont sans nombre ; mais entr'autres, on compte* Metis, Themis, Junon, Juturne, Leda, Europe, Niobe, Laodamie, Alcmene, Antiope, Danaé, Mnemosine & Electre.

Laodamie, femme de Protesilas, *qui ayant appris par l'oracle, que le premier qui mettroit le pied sur le rivage de* Troye *seroit la premiere victime de cette guerre, sauta généreusement & fut tué par* Pandarus. Laodamie *mourut de douleur du trépas de son mari.*

LEANDRE, jeune homme d'Abido, *qui toutes les nuits traversoit le détroit de* l'Hellespont, *pour voir* Ero *sa maîtresse qui demeuroit à* Sestos; *il fut noyé, en traversant dans un instant, où l'orage étoit considérable.*

LEDA, femme de Tindare, *Roi de* Laconie, *& aimée de* Jupiter, *qui la vit sous la forme d'un Cigne: elle accoucha de deux œufs, dont sortirent* Pollux *&* Helene *de l'un, & de l'autre* Castor *&* Clitemnestre.

LEMNOS, Isle Ciclade, *dans laquelle fut élevé* Vulcain: *les femmes* Lemniennes *tuerent un jour tous les hommes de l'Isle, excepté* Hypsipile, *qui sauva son pere.* Venus *les punit & les rendit odieuses à toute la* Grece.

MARS, fils de Junon *fut élevé dans la* Thrace; *il fut épris des charmes de* Venus, *& surpris avec elle par* Vulcain *qui les enveloppa dans un filet, & donna ce spectacle à tous les Dieux. Certains Auteurs prétendent qu'il avoit pour femme* Bellone.

MÉDÉE, fille d'Æete, *Roi de* Colchos. *voy.* Jason.

MEDUSE, fille de Phorcus *& d'un monstre marin; elle exerça ses cruautés dans les Isles* Dorcades *avec ses deux sœurs* Euriale *&* Sthenione: *mais* Persée *la tua. Sa tête étoit si terrible, que qui conque la voyoit étoit changé en pierre. On les appelloit les* Gorgones.

MEGARE, fille de Créon *& femme* d'Hercule, *qu'un jour ce Heros tua dans sa fureur.*

MELEAGRE, fils d'Oénée *roi* d'Oetolie. *voy.* Atalante.

MENELAS, fils d'Atrée, *frere* d'Agamemnon, *Roi de* Sparte *& mari* d'Helene, *qui lui fut enlevée par* Paris. *voy.* Helene.

MINOS, roi de Crete, *fils de* Jupiter *&* d'Europe,

épousa Pasiphaé, *bâtit le Labirinthe. Pour sa grande justice, les Dieux le nommerent un des trois Juges des Enfers : les deux autres sont* Æacus *&* Rhadamante.

MOMUS, fils du Sommeil *& de la* Nuit *; ce Dieu fut banni du Ciel, parce qu'aucun des Dieux & des Déesses n'étoit à l'abri de sa cruelle* Satire.

MYCENES, ville de l'Achaïe, *bâtie par* Persée *& voisine* d'Argos.

MYRRHA, fille de Ciniras, *qui, embrasée d'une ardeur incestueuse pour son pere, s'introduisit dans son lit. Le pere connoissant le crime de sa fille voulut la tuer ; mais elle se sauva par* l'Arabie, *& s'arrêta enfin dans un endroit où elle fut changée en un arbre qui porte son nom ; elle accoucha d'un fils qui fut appellé* Adonis.

NEMESIS, Déesse que Jupiter *a chargé de punir les crimes des hommes : elle marche couverte de fouets, & de divers instruments pour les supplices.* Nemesis *& les* Remors *sont la même chose.*

NESTOR, fils de Neleus, *Roi de* Pilos, *qui vint à* Troye *avec 50. Vaisseaux. Il a vécu trois générations, & il étoit le prince le plus prudent & le plus respectable de l'armée* Grecque.

NIRÉE, Roi de Naxos, *qui se trouva au siége de* Troye ; *il étoit le plus beau des* Grecs, *après* Achille.

NISUS, Roi de Megare, *avoit un cheveu de couleur de pourpre, dont la conservation assuroit celle de son Royaume.* Scilla, *sa fille, éprise de la plus vive passion pour* Minos *qui assiégeoit la Ville de* Megare, *coupa le fatal cheveu & l'envoya à ce Roi.*

OCTAVIE, sœur d'Auguste, qu'Antoine *épousa & repudia ensuite, pour plaire à* Cléopâtre.

ORION, fils d'Hiriée *&* d'Alcione, *le plus grand*

chasseur de son temps. Il mérita après sa mort d'être placé parmi les constellations.

ORPHÉE, *fils* d'Apollon *&* *de* Calliope. *voy.* Euridice.

PALLAS ou Minerve, *sortit du cerveau de* Jupiter *qui avoit dévoré sa premiere femme* Metis. *Elle est la Déesse de la Guerre & des Arts. Quoiqu'on l'apelle* Vierge, Higiée *ou la Déesse de la* Santé *naquit d'elle* & d'Esculape.

PARIS, fils de Priam & d'Hecube *; il causa la ruine de sa patrie par l'amour qu'il conçut pour* Helene *qu'il enleva. voy.* Helene, Andromaque. *Il eut l'honneur de terminer le different des trois Déesses,* Junon, Pallas & Vénus *pour le prix de la beauté.*

PARTHENIUS, Montagne d'Arcadie *; Il y a aussi une Ville de ce même nom.*

PASIPHAÉ, fille du Soleil *& de* Persides, *femme du Roi* Minos, *dont elle eut* Androgée, Ariane, & Phedre. Vénus, *irritée contre le* Soleil *qui avoit découvert ses amours avec* Mars, *résolut de poursuivre sa vangeance sur tous ses descendans. Elle inspira à* Pasiphaé *une ardeur monstrueuse pour un taureau :* Dedale *la secourut ; & elle eut le* Minotaure. *voy.* Ariane.

PATROCLE, fils de Menetius *de* Locres, *ami intime* d'Achille : *il le suivit au siége de* Troye, *où il périt sous les coups* d'Hector. *voy.* Achille, Briséis.

PELOPS, fils de Tantale *& de* Taygete. *Son pere impie le tua & le presenta à la table des Dieux, voulant connoître s'ils s'en appercevroient :* Minerve *mangea de l'épaule ; mais* Jupiter *fit rassembler le corps & le ranima ; il remplaça l'épaule par une d'ivoire qui guérissoit tout ce qu'elle touchoit.* Tantale *fut précipité au fond du Tartare.* Pelops *épousa* Hip-

podamie *fille* d'Ænomaus. *voyez* Hippodamie.

PENELOPE, *fille* d'Icare & de Peribée, *épouse* d'Ulisse, *Roi* d'Ithaque, *mérita par sa fidélité & sa vertu de servir de modele à toutes les femmes. Elle amusa, pendant 20. ans, les Princes qui vouloient l'épouser, jusqu'au retour de son mari* Ulisse, *qui les fit tous perir. Elle est mere de* Télémaque.

PERILLUS, *habile ouvrier* Athenien, *qui donna au tiran* Phalaris *un Taureau d'airain, pour faire périr les hommes dans l'horreur des tourmens, en mettant du feu dessous. Le tiran, pour le recompenser, le fit mettre dans le taureau, & fit sur lui l'essai de l'invention qu'il destinoit pour les autres.*

PERSE'E, *fils de* Jupiter & *de* Danaé & *petit fils* d'Acrisius, *qui avoit renfermé sa fille dans une tour.* Jupiter *y pénétra en pluye d'or.* Persée *fut chargé d'aller tuer la Gorgone* Meduse. *voy.* Meduse., Andromede.

PHALARIS, *tiran* d'Agrigente, *dont les cruautés ont fait passer son nom à la postérité. voy.* Perillus.

PHEDRE, *fille de* Minos, *Roi de* Crete & *de* Pasiphaé, & *femme de* Thésée. *voy.* Hyppolite.

PHILLIS, *voy.* Démophoon.

PHINE'E, *Roi* d'Arcadie, *qui, à l'instigation de sa seconde femme, ayant crevé les yeux à ses fils, fut puni du Ciel qui le rendit aveugle; les* Harpies *venoient le tourmenter & l'empêcher de manger: mais* Zéthus & Calas *le délivrerent enfin des importunités de ces oiseaux exécrables.*

PHENIX, *Gouverneur* d'Achille. *voy.* Achille.

PLEYADES, *7. filles* d'Atlas, *sont sept étoiles qui se trouvent sur l'épaule du* Taureau, *20. constellation*

du Zodiaque. *Il ne faut point les confondre avec les* Hyades, *qui sont au tour de l'œil du* Taureau.

Pollux, *fils de* Jupiter *& de* Leda *& frere* d'Helene. *voy.* Leda.

Pompe'e, *surnommé le* Grand, *fut un des plus grands hommes à qui* Rome *ait donne la naissance. Il fut enfin vaincu par* Cesar, *obligé de s'enfuir en* Egypte, *où il fut tué en trahison par* Septime & Achillas, *selon les ordres du jeune* Ptolomée.

Priam, *fils de* Laomédon, *Roi de* Troye : *il eut cinquante fils*, *dont les principaux furent* Hector, Paris, Troïlus, Déiphobe, Helenus, & Polites. *Il vit périr toute cette superbe famille & périt lui-même sous les coups de* Pirrhus.

Procris, *fille* d'Erechtée, *Roi* d'Athenes, *& femme de* Cephale. *Dans sa jalousie*, *elle le guetta à la chasse & se cacha derriere des Arbrisseaux pous l'épier.* Cephale, *croyant voir quelque bête*, *lança son javelot & la tua.*

Progne', *fille de* Pandion, *Roi* d'Athenes *& femme de* Terée, *Roi de* Thrace. *Celui-ci devint amoureux de la sœur de* Progné *& la viola ; craignant qu'elle ne déclarât ses crimes il lui coupa la langue.* Philomele *fit tenir à sa sœur un mouchoir teint de son sang ; & bientôt sa prison fut rompue par* Progné *& les* Bacchantes. Itis, *fils de* Térée *& de* Progné, *fut déchiré & servi à* Terée. Philomele *fut changée en Rossignol*, Prognée *en Hirondelle*, Itis *en Phaisan*, *&* Terée *en Huppupe.*

Protesilas, *voy.* Laodamie.

Prote'e, *fils de* Neptune *& de* Phœnice ; *il avoit le don de prédire l'avenir ; mais il falloit le dompter & n'être pas étonné de toutes les métamor-*

phoses

phoses par lesquelles il passoit. Il étoit le Pasteur des Phoques *ou troupeaux marins.*

PSICHÉ, *fille* d'Apollon & d'Endelechie, *étoit d'une si grande beauté, que* l'Amour *brûla pour elle de la plus vive ardeur & l'épousa.*

PYLADES, *fils de* Strophus *de* Phocée, *fidele ami* d'Oreste *qu'il n'abandonna point dans ses fureurs, & qu'il suivit jusqu'à* Tauris. *Là, il s'offrit à la mort pour lui; mais* Iphigénie *prêtresse de l'Autel de* Diane, *ayant reconnu son frere* Oreste, *les sauva tous les deux, & emporta la Statue de* Diane, *à laquelle étoit attachée la tranquillité d'esprit* d'Oreste.

PIRITHOUS, *fils* d'Ixion, *Roi des* Lapithes; *il descendit avec* Thésée *aux Enfers, pour enlever* Proserpine *dont il étoit amoureux; mais il fut dévoré par* Cerbere: *il avoit épousé* Hippodamie. *voyez* Hippodamie.

RHESUS, *Roi de* Thrace, *qui vint au secours de* Troye *avec la plus belle Cavalerie de l'univers; il fut tué par* Diomede & Ulisse *pendant la nuit au milieu de son camp.*

ROMULUS, *fils de* Mars & d'Ilia. *Il fonda* Rome, *& fut adoré sous le nom de* Consus *ou* Quirinus.

SCILLA, *voy.* Nisus.

SÉMÉLÉ, *fille de* Cadmus, *Roi de* Thebes, *dont* Jupiter *devint amoureux & dont il eut* Bacchus. *Pour elle, trompée par* Junon, *demanda à* Jupiter *sur le serment du* Stix *de venir la trouver dans la gloire qui l'environnoit ordinairement: elle fut embrasée.*

SIMOIS, *fleuve auprès de* Troye, *qui prend sa source dans le mont* Ida *& va se jetter dans le* Xanthe.

Syrenes, trois filles d'Acheloüs *& de* Melpomene. *Elles attiroient les navigateurs par la douceur de leurs chants, & les dévoroient : elles fixoient leur séjour auprès du* Cap Pelore *en* Sicile. Orphée, *par la sublimité de ses accords, sauva les* Argonautes *de leurs piéges, &* Ulisse *s'en préserva par sa prudence.*

Soyros, Isle de la mer Egée, *dont* Lycomede *étoit Roi. voy.* Achille, Déidamie.

Tecmesse, voy. Ajax.

Tereé, voy. Progné.

Thais, fameuse Courtisanne d'Alexandrie, *qui alla s'établir à* Athenes, *& y fit une fortune immense.*

Thétis, fille de Nerée, *fut femme de* Pelée, *pour terminer le differend entre* Jupiter *&* Neptune *qui l'aimoient tous deux, parce que le destin avoit dit que le fils de l'époux de* Thetis *seroit plus grand que son pere. Elle eut* Achille. *voy.* Achille.

The'sée, fils de Neptune, *& selon d'autres* d'Egée. *Il purgea la terre de monstres & de brigans, en suivant les traces* d'Hercule. *voy.* Hyppolite, Phedre, Ariane.

Thrasius ou Thraséasi, augure de Busiris, *Roi* d'Egypte.

Thieste, fils de Pelops *&* d'Hippodamie. *voy.* Ærope, Atrée, Ægisthe.

Vestales, prêtresses qui conservoient à Rome *le feu sacré destiné à* Vesta. *Celle qui le laissoit éteindre étoit enterrée vive.*

Ulisse, fils de Laërte *&* d'Anticlée. *voy* Achille, Penelope.

Vulcain, fils de Junon *& époux de* Vénus. *voy.* Lemnos, Mars. *Il avoit le soin de forger les foudres de* Jupiter.

FIN

AVIS
DE L'EDITEUR.

*QUand on m'a remis entre les mains le Manuſcrit de l'Art d'Aimer, j'y ai trouvé quelques vers, qui, ſelon moi, étoient durs, d'autres peu françois. J'ai remarqué auſſi pluſieurs lacunes; c'eſt ce qui m'a determiné à oſer réparer le mieux qu'il m'a été poſſible ces défauts, croïant n'être pas fautif, en me haſardant de faire quelques corrections dans l'ouvrage d'un homme mort: je n'avois pas l'honneur de connoitre Monſieur ſon fils digne héritier des talens du pere dans les lettres, qui m'a fait un crime de ma témérité & m'a fait voir le chagrin qu'il reſſentoit en voyant altérer en la moindre choſe un ouvrage qui lui eſt ſacré. Il a exigé de moi & de la complaiſance du Libraire l'Errata ſuivant, que nous mettons pour laiſſer au Public le plaiſir de choiſir & de juger; il y a cependant deux ou trois vers dans leſquels ſe ſont gliſſées quelques fautes typographiques & que nous avons eu ſoin de marquer d'un * aſteric.*

ERRATA OU CHANGEMENS.

Pag. 1. *v.* 3.
Mon but eſt leur défaite, & je viens vous armer.
liſ.
Je viens pour leur conquête aujourd'hui vous armer.
v. 7.
C'eſt l'art à qui l'Amour doit ſes plus beaux exploits.
liſ.
C'eſt à l'art que l'Amour doit ſes plus beaux exploits.
Pag. 2. *v.* 1.
Je ſuis Automedon & Tiphis en amour.
liſ.
Je ſuis l'Automedon, le Tiphis de l'amour.
v. 3.
Je connois cet Amour; il eſt fier, intraitable.
liſ.
Je connois trop l'Amour, il eſt fier, intraitable.
v. 8.
Ce bras qu'accompagnoient & la mort & l'effroi
liſ.
Ce Héros, dont le bras ſemoit partout l'effroi.
v. 13. & 14.
Le Taureau ſous le joug voit ſa rage inutile:
Le Courſier ſous le mords devient enfin docile.
liſ.
Tous deux font redouter leur abord difficile;
Mais le fougueux Taureau devient enfin docile.
v. 16.
Tu traiteras bientôt tes ſujets en amis.
liſ.
Tu vas bientôt traiter tes ſujets en amis.
v. 19.
Je ne veux point ici des faveurs d'Apollon.

lisez
Je ne demande point les faveurs d'Apollon.
Pag. 3. v. 1. 2. & 3.
Triste sévérité, qu'invoque la pudeur,
Fuis; tu ne connois pas une si belle ardeur.
Venus m'inspire ici: j'y chante ses mystéres,
lis.
Triste sévérité, qu'invoque la pudeur,
Fuyez, ou partagez une si belle ardeur;
J'enseigne de Venus les plus secrets mystéres.
v. 8.
Digne de votre choix & de votre tendresse.
lis.
Qui soit le digne objet d'une vive tendresse.
v. 13. & 14.
Voilà de mes leçons quel sera le sujet:
Voilà le but heureux de mon nouveau projet.
lis.
Tel est de mes leçons l'agréable sujet.
Tel est le but heureux de mon nouveau projet.
v. 15. & suiv.
Aucun engagement ne vous retient encore;
Parmi tant de beautés aussi jeunes que Flore,
Votre cœur s'abandonne à des desirs naissans:
C'est là l'instant fatal. En garde sur vos sens.
Consultez, choisissez; prêt à rendre les armes,
Evitez de rougir sur l'objet de vos larmes.
Si votre choix est fait, dans des momens si doux,
Répétez mille fois: *je n'aimerai que vous.*
lis.
Tandis que libre encor sur l'amoureux Neptune
Votre cœur à son gré peut tenter la fortune
Choisissez qui réponde à ces mots gracieux:
Vous seule possédez ce qui plaît à mes yeux.
v. 25. & suiv.
Il la cherche, il l'attend au milieu des Forêts.
Et malgré ses détours l'engage dans ses rêts.
Du cruel Sanglier il connoît la retraite:
Il marche vers son fort; il l'attaque, il le guette.

Le prudent Oiseleur choisit un arbre épais ;
Qui puisse dérober & tenir ses filets.
Le Pêcheur attentif s'informe du rivage ;
Profite du moment, que suit un long orage ;
Il sçait, où sans frayeur repose le poisson ;
Il prépare sa ligne & jette l'hameçon.
Guettez vous-même ainsi celle qui peut vous plaire ;
Le plaisir & l'amour seront votre salaire.
lis.
Il la poursuit lui-même au milieu des forêts ;
Et malgré ses détours l'engage dans ses rêts.
Cherchez vous-même aussi celle qui peut vous plaire ;
Cupidon à vos soins prépare un doux salaire.
Pag. 4. *ôtez les vers* 10. *jusqu'à* 17.
v. 19.
Tout ce que l'univers a d'objets plus charmants.
lis.
Tout ce que l'univers a vu d'objets charmans.
v. penult.
Le choix fait l'embarras : à qui rendre les armes ;
lis.
De tant d'objets si doux auquel rendre les armes.
Pag. 5. *v.* 4.
Parcourez en Eté ces agréables lieux ;
Dont l'ombrage procure un frais voluptueux ;
lis.
Parcourez seulement ces jardins spacieux,
Dont l'ombrage recele un frais délicieux.
v. 8.
Chacune vient briller & disputer les cœurs.
lis.
Chacune vient brillante y disputer les cœurs.
vers à restituer après
Aime à ravir des vœux, qu'on ne lui portoit pas.
lisez après

Jusques dans le Barreau ; qui de nous l'eût pû
croire ,
Ce Dieu vient sur Thémis signaler sa victoire :
Malgré les cris aigus dont ce lieu retentit ,
Le feu du plaidoyer souvent s'y rallentit :
Les plus grands Orateurs y perdant la parole ,
Ont recours aux leçons d'une nouvelle Ecole :
Là sur un point de droit l'Avocat consulté ,
Consulte en deux beaux yeux la tendre faculté.

Pag. 6. v. 5.

Hâtez vous : le plaisir vous appelle au spectacle,
L'Amour sur cette Mer fait voile sans obstacle :
A qui suit les ardeurs , Voyage dangereux !

lis.

Qu'un vif empressement vous conduise au
spectacle.
L'amour sur cette Mer fait voile sans obstacle :
A qui suit son pouvoir , Voyage dangereux.

v. 11.

Engagent tous les cœurs à courir les tenter.

lis.

Invitent tous les cœurs à venir les tenter.

v. dernier.

Quand , voulant le bonheur de nos premiers
ayeux.

lis.

Quand voulant aux Romains assurer des
neveux.

Pag. 7. v. 6.

Et sans luxe approuvoient une scene burlesque.

lis.

Et sans goût approuvoient une scene burlesque.

v. 8.

D'un œil avide il suit l'objet de ses desirs.

lis.

Il dévore des yeux l'objet de ses desirs.

Pag. 8. v. antip.

Rien sur eux n'est tombé , qui demande vos
soins :
Qu'importe ? paroissez ne l'en ôter pas moins.

lis.
Qu'importe ; elle le veut : ne l'en ôtez pas
moins.
Pag. 9. v. 11. jusqu'à la Page 11. vers 7. Il faut passer tous ces vers.
v. 13.
Environné des Jeux, tient sa riante Cour ;
Dans ces Cercles galans, le triomphe des Belles,
Ce Souverain des cœurs blesse les plus cruelles.
lis.
Au milieu des plaisirs tient sa brillante Cour ;
Dans ces Cercles galans, où triomphe les Dames,
Ce Souverain des cœurs brule tout de ses flammes.
v. 22.
Dans ce charmant Nectar offert par une Belle,
L'Amour, ce Dieu badin aime à tremper son aile ;
Il la secouë en vain, & prêt à s'en aller,
Cette humide liqueur l'empêche de voler.
lis.
Dans ce nouveau Nectar présenté par les Belles,
Ce petit Dieu folâtre aime à tremper ses ailes :
Il les secouë en vain, & prêt à s'en aller,
Cet humide lien l'empêche de voler.
Pag. 12. v. 4.
Sous le Pampre on sent naître un riant badinage:
lis.
La liberté fait naître un riant badinage.
v. 11. & 12.
Qu'on prise justement les objets les plus beaux ;
La nuit est pour Bacchus un tems propre à séduire.
lis.
Qu'on juge sainement des objets les plus beaux ;
La nuit pour nous tromper avec le vin conspire.

v. 18. *& suiv. à passer.*
Pag. 13. *v.* 14.
Mais l'un est maladroit à voiler sa foiblesse.
lis.
Mais que l'un sçait bien mal deguiser sa foiblesse.
v. 17.
Nous les verrons voler & prévenir nos vœux.
lis.
Nous les verrons courir au devant de nos vœux
v. penult.
La Femme a des transports que guide la fureur.
lis.
La femme a des transports ou plutôt des fureurs.
Pag. 14. *v.* 13.
* Et sa mort trop funeste termina son erreur.
lis.
Et sa mort de sa faute expia la noirceur.
v. 17.
D'une tremblante main lui présente son herbe.
lis.
Et de sa propre main va lui couper son herbe.
v. 22.
Que te reviendra-t-il d'orner tes beaux cheveux.
lis.
Que te reviendra t-il d'arranger tes cheveux.
Pag. 15. *v.* 9.
Semblable à mon amour, ma fureur est extrême.
lis.
Ainsi que mon amour, ma fureur est extrême.
Pag. 18. *v.* 10.
* Sur elle cependant ne tentez point vos droits.
lis.
Sur elle cependant n'étendez point vos droits.
Pag. 25. *v. dernier.*
* Le silence est souvent ce qui parle mieux.

lis.
Le silence est souvent ce qui parle le mieux.
Pag. 39. *vers* 18.
Eleve tout à coup son vol ambitieux,
Laisse ramper son pere, & monte au haut des Cieux.
lis.
Elevant tout à coup son vol ambitieux,
Il fuit loin de son Pere & monte au haut des Cieux.
Pag. 49. *vers dernier.*
Vous sçavez.
lis.
Vous sçaurez.
Pag. 61. *vers* 23.
* Je n'ai pas, je l'avoue
lis.
Je n'ai pas, j'en conviens.
Pag. 72. *vers* 17.
* La honte n'en n'est pas
lis
La honte n'en est pas
Pag. 83. *vers* 20.
* La langueur en révolte
lis.
La longueur en révolte
Pag. 89. *v.* 2.
* Ensevelir lavôtre, c'est une cruauté.
lis.
* Ensevelir la vôtre est une cruauté.
Pag. 110. *vers dernier.*
Si vous n'en présentez que des sujets de pleurs.
lis.
Si vous n'en pressentez que des sujets de pleurs,
Pag. 111. *vers penult.*
Leur poison cependant se glisse au fond de l'ame
lis.
Le poison cependant se glisse dans son ame.

FIN.



